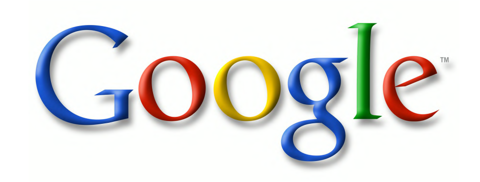
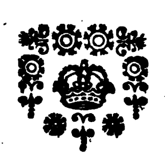





FRED. WILLIAM HOPE.



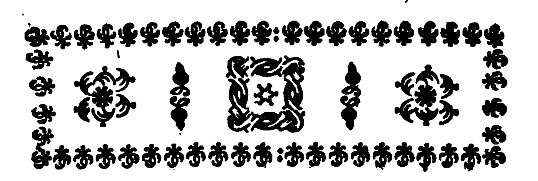
# ENTRETIENS
## SUR
# LA NATURE DE L'AME DES BÊTES.



A COLMAR,

MDCCLVI.



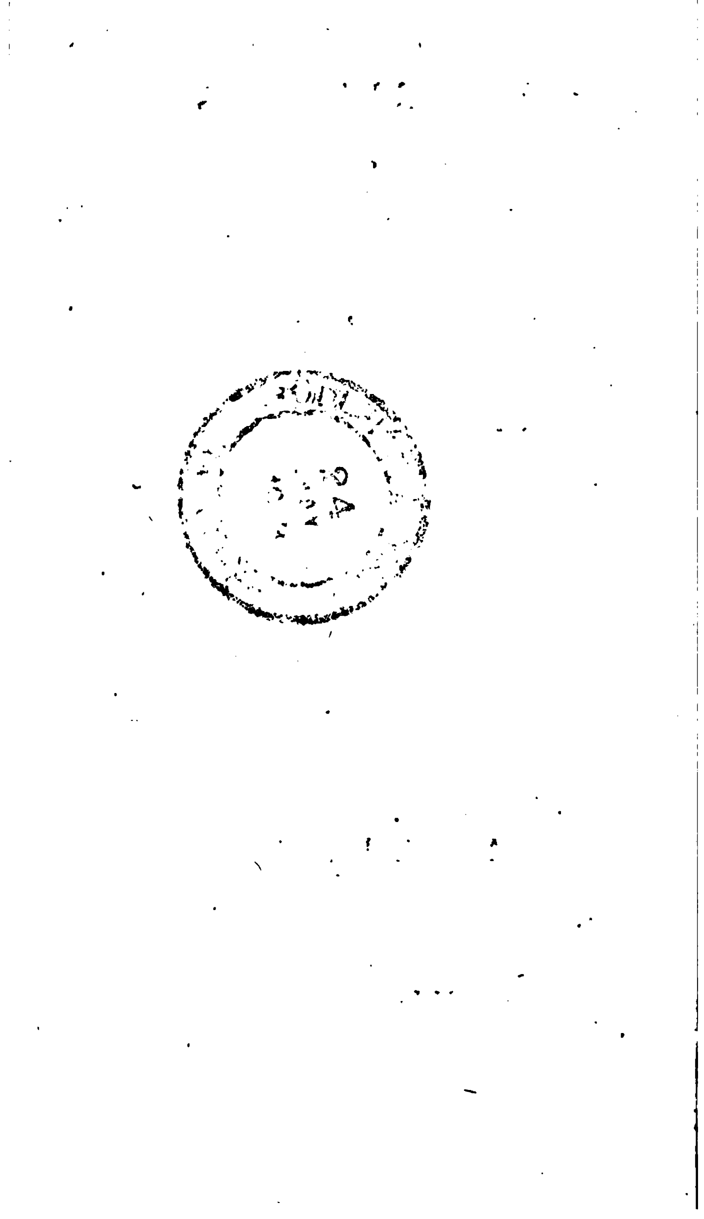


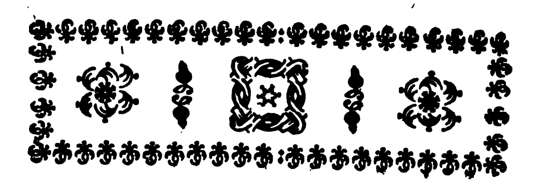
# AVERTISSEMENT au Lecteur.

*LES hiſtoires des animaux qu'on a rapportées, ſe liſent dans Elien, Pline, Plutarque. Elles appartiennent à l'auteur comme à ceux qui en ont fait uſage avant lui: parce qu'il eſt permis à un chacun de puiſer dans les ſources publiques.*

*Tout le mérite conſiſte dans la maniére, dont on raconte ces hiſtoires, & dans l'explication qu'on leur donne, c'eſt le Lecteur qui apprécie ce mérite & qui en eſt le juge né.*

*La recherche de la vérité qu'on a citée, eſt de 1674. chez André*





# AVERTISSEMENT au Lecteur.

*LES histoires des animaux qu'on a rapportées, se lisent dans Elien, Pline, Plutarque. Elles appartiennent à l'auteur comme à ceux qui en ont fait usage avant lui: parce qu'il est permis à un chacun de puiser dans les sources publiques.*

*Tout le mérite consiste dans la maniére, dont on raconte ces histoires, & dans l'explication qu'on leur donne, c'est le Lecteur qui apprécie ce mérite & qui en est le juge né.*

*La recherche de la vérité qu'on a citée, est de* 1674. *chez André*

*Pralard & en 2. volumes, cela seul marque la disette de livres, où est l'auteur. Sans secours de bibliothéque, & forcé de chasser l'ennui de sa solitude, il a travaillé sur des extraits que renfermoit son portefeüille, mais souvent les citations étoient oubliées ou effacées, le public toujours équitable lui pardonnera de n'avoir pas fait l'impossible.*

*Si cet ouvrage est goûté & si l'auteur peut enfin joüir du doux commerce des Sçavants dans une ville, il l'augmentera de la moitié, le rendra plus parfait, changera le lieu de la scène, & se fera connoître en remerciant le public de sa bonté & de ses égards.*

# ERRATA.

Page 1. l. 10. brave, comme l'épée qu'il porte, *lisez* brave & reconnu pour tel.

l. 17. après Cartésien, mettez une virgule, & aulieu, d'est, lisez, &.

P. 6. l. 18. vous vous êtes reservés, lis. retenus.

P. 9. l. 14. faut-il : lisez, il faut.

P. 24. l. 1. après plante, mettez une virgule.

P. 34. l. 9. astraits, lisez, abstraits.

P. 42. à l'athéisme ou au matérialisme, ôtez le ou.

P. 48. l. 5. faculté, lisez, facilité.

P. 64. l. 14. après raison, ajoutez, éternelle.

P. 82. l. 21. probalités, lisez, probabilités.

P. 96. si l'on n'avoit point de bâton, lisez, s'il n'avoit point de bâton.

P. 101. mais quoique ce Roi, lisez, mais quoi ce Roi.

P. 108. l'ame qui baille est, lisez, & que bailler.

P. 114. habitations fines, lisez, fixes.

P. 122 donc un Cartésien par conséquent, ôtez le par, & lisez, un Cartésien conséquent.

P. 124. si elles ne sentant, lisez, sentent.

P. 126. l. 6. ni rien, effacez le ni avant rien.

P. 130. l. 2. stoiens, lisez, stoïciens.

P. 135. la barbe, lisez, sa barbe.

P. 138. obstruse, lisez, abstruse.

P. 156. intelligence qui pouvoit, lisez, prévoit.

P. 242. metempricose, lisez, methempsicose.

P. 252. l. 3. n'auroient, lisez, n'auront.

P. 259. scolistes, lisez, scotistes.

P. 266. vais venir, lisez, veux venir.

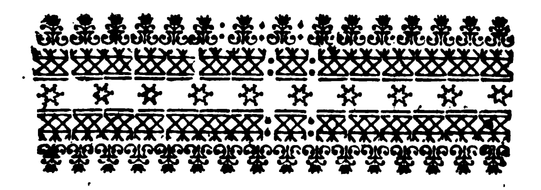
P. 288. au 4. vers, tient-il, lisez, tient tel.

P. 294. faire le vice, lisez, fuir le vice.

P. 319. L homme fait prendre, lis. va prendre.

P. 337. l. 5. avoient pu, lisez, auroient pu.

P. 341. l. 3. & de ne mettre, lisez, est de ne mettre.





L y a quatre Interlocuteurs dans ces Entretiens, qui roulent ſur la connoiſſance des bêtes.

Le premier qui a pris le parti des armes, n'en eſt pas moins bien au fait de la queſtion : jeune, beau de viſage, bien fait de corps, brave comme l'épée qu'il porte, il employe à l'étude de la géographie, de la phyſique & des parties des mathématiques relatives à ſon état, ce temps précieux que d'autres perdent à en conter à la Blonde & à la Brune. Cartéſien eſt un des plus zèlés de la ſecte, il ſoûtient que les bêtes ne ſont que des machines.

Le ſecond Anticartéſien eſt un philoſophe ſeptuagénaire, bon ami, bon voiſin, bon patriote, il n'a d'autre défaut que d'être entêté d'Ariſtote; il jure par ſes paroles

& ſans ſon Ariſtote
le bon ſens ne voit goute & la raiſon
radote.

Il donne aux bêtes du ſentiment & de la connoiſſance.

* Le troiſiéme plus libéral encore envers les brutes, eſt un riche marchand, qui a paſſé par les emplois les plus honorables de ſa république. Rendu à lui-même & libre de tout ſoin, il goute ce doux plaiſir, ce plaiſir raviſſant que procurent les muſes. Inſtruit de toutes les nouvelles de la république des let-

* Mr. Stroubler.

lettres, il fait emplette des livres nouveaux, les lit sans partialité, profite de ce qu'il y a de bon, & en fait faire l'analyse. Il donne aux animaux d'après Mr. Boullier, une ame spirituelle & immatérielle.

* Le quatriéme enfin chez qui ces Entretiens se sont faits est amateur des arts & des sciences, & fera le rolle d'Avocat-général en donnant ses conclusions. Sa maison à Bâle & à la campagne est ouverte à tous les Sçavants. Une raison particuliere l'a engagé d'avoir chez lui l'hiver passé plusieurs conférences. C'est qu'il vouloit entretenir dans le goût de la littérature l'Officier qui est de ses parens, & qui a passé à Bâle son quartier

 d'hi-

* Mr. de Noulli.

d'hiver. On a pendant ce temps bien battu du pays, & on a mis ſur le tapis pluſieurs matieres. Celle-çi très-propre à piquer la curioſité a été paſſablement approfondie. On offre ces entretiens à ceux qui aiment mieux la converſation aiſée, qu'une étude pénible : & ſi dans la république des lettres on ſe payoit de bonne intention, le Lecteur à qui on a voulu plaire, recevroit ces Entretiens avec bonté & les liroit avec indulgence.

PREMIER

# Premier Entretien.

NOS quatre Interlocuteurs se trouvérent un jour plus gais qu'à l'ordinaire ; la joye éclatoit jusques sur le visage du septuagénaire Péripatéticien. L'Officier crut en trouver la cause dans la légereté de l'air, la beauté du jour & dans l'agrément de la matiére qu'ils avoient à traiter : mais l'Aristotélicien toujours prêt à le contrequarrer ne fut pas de son avis. Si j'ai de la joye, dit-il, c'est que nous sommes seuls. *Odi profanum vulgus & arceo.* Je me suis préparé, & je compte que ce jour sera un jour de triomphe pour la doctrine d'Aristote. Des importuns ont deja fait retarder ma victoire, & il seroit bon qu'on donnât ordre au portier de dire qu'il n'y a personne à la maison. Cette saillie fit rire la compagnie, & on convint de ne recevoir personne.

Après

Après un dîner où la delicatesse se joignoit à une honnête abondance, on se retira dans un salon magnifique, où la conférence devoit se tenir. Il ne manqua pas d'y avoir des altercations à qui commenceroit de parler. On se fit des politesses mutuelles, & enfin l'Officier commença & parla ainsi.

Mrs. vous m'envoyez comme un enfant perdu sonder les gués, battre l'estrade, & cela pour vous apporter des nouvelles que vous n'êtes guère disposé à bien recevoir. Je pense & vous le pensez peut-être de même, qu'il en est de vous comme du corps de reserve, qui décide ordinairement de la victoire. Vous vous êtes reservés à parler les derniers, pour avoir le plaisir d'abattre tout ce que j'aurai édifié. Je le veux bien. Mais pour augmenter votre plaisir & votre gloire, je vais tâcher de bâtir mon systême à chaux & à sable. Commençons.

Quand

Quand on disoit aux Haruspices : *Est*-ce Jupiter qui a ordonné à la corneille de croasser du côté gauche, & au corbeau de croasser du côté droit? lorsque vous ouvrez les victimes, les dieux en changent-ils les entrailles? & comment arrive-t-il qu'après avoir trouvé des entrailles de mauvais augure, celles que vous consultez ensuite, disent tout le contraire des premieres; vos dieux s'appaisent-ils si facilement? les devins disoient pour toute réponse, qu'il falloit déférer à l'authorité des anciens, qui avoient de tout temps respecté la divination, & que l'expérience journaliere confirmoit le divin art des augures. Voilà justement de quelle maniére se défendent ceux qui croïent que les bêtes ne sont pas des machines. Ils s'appuyent sur l'antiquité de leur opinion, ils sont fermes sur l'authorité des anciens philosophes; cela veut dire qu'ils sont philosophes par tradition,

Mais ces anciens philoſophes n'avoient-ils point quelque interêt particulier de ſoûtenir que les bêtes ne ſont pas des automates? leur ſentiment n'étoit-il point la ſuite d'un ſyſtème qui par le moyen d'une ame univerſelle, animoit non ſeulement les bêtes, mais auſſi les plantes & les pierres?

Ce ſyſtème de l'ame du monde ſi généralement crû dans l'antiquité; ce ſyſtème qui a ſervi de baſe & de fondement à celui de Spinoſa; ce ſyſtème, dis-je, eſt aujourd'hui coulé à fond & eſt détruit de fond en comble; de maniere qu'il n'y reſte pas pierre ſur pierre. Je puis donc dire ſans aimer la diſpute, qu'il faut d'autres raiſons que l'authorité d'une hypothèſe ruinée pour ſoûtenir aujourd'hui que les bêtes ont une ame deſcenduë du ciel.

Je veux que Platon, Pythagore, Thalès ayent donné du ſentiment, de la connoiſſance & de la raiſon aux bêtes; je veux qu'ils ayent crû leurs

ames éternelles, & douées de l'immortalité, mais dans ces temps éclairés par les lumiéres de la révélation, & dans un ſiècle où la philoſophie a fait tant de progrès, oſerions-nous prendre pour vérité un menſonge reconnu? d'un autre côté croirons-nous Platon, Pythagore, Thalès, parceque tel a été leur bon plaiſir d'avancer une certaine opinion? Non ſans doute. La bonne, la vraye philoſophie nous apprend à ne point déférer à l'opinion de Platon ou d'Ariſtote. Parce qu'ils ont parlé, faut-il les en croire, à cauſe des raiſons dont ils ont appuyé leur ſentiment?

C'eſt ici où brille le Cartéſianiſme. Quand un Cartéſien demande à un Péripatéticien, quelle eſt cette ame que vous mettez dans les animaux? d'où vient-elle? où va-t-elle après la mort de la bête? Cette ame où réſide-t-elle? Dans le cerveau, ou dans le cœur de l'animal? Eſt-elle diviſible ou indiviſible? A-t-elle de l'étenduë, ou n'en a-t-elle point?

L'*A*ristotélicien léve les épaules & replique ainsi au sectateur de Descartes : avez-vous des yeux ? ne voyez-vous pas les divers mouvemens des animaux, leurs passions, leurs organes, & leur corps semblable au nôtre? *A* quoi donc sert ce corps si ce n'est pour loger une ame ? Mais le Péripatéticien perd bientôt l'envie de rire, lorsque le Cartésien continuë ainsi de luï pousser l'épée dans les reins. Je veux que les bêtes ayent une ame, mais expliquez-moi, je vous prie, la nature de cette ame. Vous en appellez au témoignage des yeux, ne savez-vous pas que ce sens nous trompe souvent, ne nous fait-il pas voir une tour ronde, qui est réellement quarrée ? Ignorez-vous que les sens ne sont point juges compétens de la nature des choses ?

Dites-moi donc ce que c'est que cette ame ? Si elle est la cause des mouvemens de l'animal : si c'est par commandement ou par connoissance qu'elle donne le branle à la machine,

Dites-

Dites-moi si les bêtes comparent les moyens avec la fin !

Que fait alors le Péripatéticien ? Il invente des mots pour exprimer des idées qu'il ne comprend pas. Il parle sans savoir ce qu'il dit. Aux idées simples, claires ou distinctes, il cherche à en substituer d'obscures, d'entortillées, d'incompréhensibles ; & il se plait à les exprimer par des mots vuides de sens, & plus propres à éterniser la dispute qu'à éclairer l'esprit. Il faut l'avouer Mrs. souvent on ne disputeroit point, ou du moins on ne disputeroit pas longtemps si on s'entendoit les uns les autres. Mais on se plait à citer un autheur qu'on n'a jamais lû ; on aime mieux s'en fier à lui que de faire usage de son esprit : on employe des termes qui sont dans la bouche de tout le monde, & que personne ne comprend. Je trouve les fondemens de cette conduite dans les dispositions machinales de l'homme, dans son peu d'amour pour la vérité, & dans son

ſon averſion naturelle pour la réflexion & la contention d'eſprit.

Mettons ſur la ſcène un Péripatéticien : qu'on lui demande, pourquoi les cellules des abeilles ont-elles ſix angles ? c'eſt à cauſe de l'inſtinct de la bête, répondra-t-il.

Le Cartéſien pourſuit, pourquoi ne veulent-elles avoir qu'une reine ? l'Ariſtotélicien répond, c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi les unes reſtent-elles à la ruche, tandis que les autres vont à la picorée ? Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi le chien eſt-il le ſymbole de la fidélité ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi les chiens de chaſſe ſe perdent-ils ſi ſouvent ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi les chiens ſurvivent-ils à leurs maîtres ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi un chien meurt-il ſur le tombeau de ſa maîtreſſe?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi un lion dévore-t-il tout ce qu'il trouve dans l'aréne ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi un lion ne dévora-t-il pas l'eſclave Androdus ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct. La belle philoſophie ! qu'elle eſt courte ! qu'elle eſt commode ! telle eſt celle d'Ariſtote, à qui on a reproché deux choſes ; la premiere, de ſe payer de mots ; la ſeconde, d'employer des termes équivoques, tels que ſont ceux de nature, inſtinct, ame. Delà les diſputes interminables des Cartéſiens & des Péripatéticiens. Delà, la néceſſité d'ôter l'ambiguité de ces mots, d'en déterminer le ſens pour mettre de la clarté dans le diſcours.

La nature, dit BAYLE, * eſt une de ces façons de parler, qui étant rectifiées peuvent autant éclairer l'eſprit qu'elles l'obſcurciſſent, lors qu'on les

* V. Nouvelles de la république des lettres de l'année 1684.

les prend de travers. Par exemple, l'on dit ordinairement que la nature est le médecin des malades. De la maniére que des médecins s'expriment, on diroit qu'ils conçoivent la nature comme un principe caché dans le corps de leurs malades & toujours aux prises avec la matiere peccante ; & travaillant de toutes ses forces à triompher de cette ennemie : & pour eux ils se répresentent comme des seconds qui viennent s'offrir à la nature dans ce combat, & qui doivent surtout observer où elle se porte & quel chemin elle trace aux troupes auxiliaires. C'est un pur Galimathias, auquel on ne peut attacher aucune idée distincte, si l'on ne suppose que la sagesse de l'Etre infini, ayant trouvé à propos qu'il y eut dans l'univers plusieurs corps vivants qui durassent quelques années, les a construits avec une méchanique tellement proportionnée à celle des autres corps, que les loix générales de la communication du mouvement suf-

ſſent en mille rencontres, pour conſerver ces machines & pour rétablir le bon ordre que divers accidents ont alteré. On voit une image de cela dans le vin, car en conſéquence des loix générales, il ſe delivre lui-même du deſordre où la fermentation a mis ſes parties : & combien d'autres liqueurs voyons nous qui étant confondues enſemble reprennent chacune leur ſituation ? Ne faut-il pas avouer que le corps des bêtes eſt composé d'organes qui ont une telle proportion avec les objets, que la méchanique les fait approcher de ce qui peut les nourrir, & éloigner de ce qui leur eſt nuiſible ? voilà le ſeul bon ſens que l'on peut donner à cette nature, qui diſpute le terrein à la maladie & à laquelle les médecins viennent offrir leurs ſecours. Mais comme ces deux combattans ſont aiſés à méconnoître, il n'arrive que trop ſouvent que les médecins frappent ſur la nature, au lieu de frapper ſur la maladie, & qu'ils accablent de

de leurs coups celle qu'ils ont intention de faire triompher.

Que des ignorans s'écrient en voyant une crise, que la nature pour se délivrer s'est avisée d'un coup de maître & qu'elle a joué d'un tour fin à la maladie: un habile homme n'y remarque d'autre faveur de la nature, qu'un certain tissu primordial des organes, qui a facilité le changement de contexture d'où est sorti un si bon effet.

La nature qui abhorre le vuide chez le Péripatéticien, qui fait tout chez Straton, cette nature si puissante est inexplicable, à moins qu'on n'entende par ce mot mysterieux, par ce terme vague, que les corps agissent les uns sur les autres, d'une maniére qui répond aux loix générales du mouvement, que le Créateur a établies.

C'est ainsi que l'on doit entendre ce mot, *instinct*, qui n'a point de sens dans l'esprit de la plûpart de ceux

qui

qui l'employent le plus ordinairement; avec ce mot incompréhensible, le plus grossier païsan donne la raison des opérations les plus surprenantes des animaux. Cette phisique qui se paye de mots & qui en veut payer les autres, n'est que trop commune, on y trouve son compte, parceque sans rien savoir, on ne reste jamais court.

Qu'est-ce donc que l'instinct? c'est, dira Mr. Boullier, * le principe de ce cours d'actions réglées qui est propre à chaque espece, & où sans le secours de l'habitude & de l'art, chaque animal suit une certaine tablature de mouvemens industrieux, pour parvenir à une fin propre à l'espèce dont il est. Mais ce principe est-il matiere ou esprit? cet instinct est-il le fruit d'une raison particuliere à chaque animal, ou l'effet du méchanisme & d'une raison extérieure & universelle, qui conduit tous les animaux? voilà ce qu'il faut déterminer.



* P. 2. T. 2. p. 179.

Le mot d'ame a été toujours très équivoque, ce qui se prouve par les termes différents dont les anciens se servent pour l'exprimer. *Animus*, *spiritus*, *aër*, *æther*, *cælum*, &c. Privés de nos lumiéres, ils ne connoissoient pas comme nous la distinction du corps & de l'esprit. On a distingué, il est vrai, & on distingue encore aujourd'hui, l'ame raisonnable, sensitive, végétative; mais on garde le mot d'*ame*, qui doit avoir incontestablement différentes significations dans l'homme, la bête, & la plante. D'où il peut s'ensuivre, que ceux qui soutiennent que les bêtes n'ont point d'ame, soient du même sentiment de ceux qui leur en attribuent une.

Le grand ressort est l'ame d'une montre, la sève celle de la plante: le sang est l'ame de la brute: mais l'ame de l'homme est un esprit.

Les animaux ont donc une ame, ils vivent, Eh! qui en doute? mais ce mot de *vie* est encore équivoque &

& inexplicable, pour la plûpart de ceux qui s'en servent. La vie de notre ame est la connoissance du vrai, l'amour du bien : vie qui ne peut se communiquer à la matiére qui est incapable de penser. Que sera donc la vie du corps, la vie de la brute, de la plante ? Le mouvement des parties propre à la conservation de ces corps.

Ce que j'ai dit jusqu'ici, Mrs. tend à éclaircir notre dispute & à l'abréger, parce que la question se trouve par là réduite aux termes les plus simples. Je conviens, dirai-je au Péripatéticien, que les animaux vivent, qu'ils ont une ame; mais convenons de la signification qu'il faut donner à ces mots. Vous savez, lui dirai-je, la différence essentielle qu'il y a entre le corps & l'esprit. Celui-là est composé de parties qui sont autant de substances, & il est incontestablement divisible dans ces parties qu'il contient. Celui-ci est simple & par conséquent indivisible,

 il

il n'y a point ici de milieu. Il faut opter. Je vous entends : l'ame des bêtes eſt corporelle. Elle eſt donc corps. Irez-vous dire que la matiére ſent, connoit, penſe? gardez-vous en bien : car matiére penſante, eſt une chimère plus monſtrueuſe que celle qu'Horace a miſe à la tête de ſon art poëtique. Il eſt bien vrai que VOLTAIRE a dit dans une de ſes Lettres philoſophiques, que nous ne connoiſſons pas toutes les propriétés de la matiére, & que peut-être, elle peut penſer. Il faut lui faire la juſtice de croire qu'il n'a point parlé ſérieuſement. C'eſt un os qu'il a donné à ronger aux Philoſophes. Je ne ſais quel goût les matérialiſtes y ont trouvé : pour les vrais amateurs de la ſageſſe, ils ne l'ont point avalé, ils ne l'ont pas même goûté, parce qu'il eſt vuide de ſuc & de moële, & entièrement décharné. La vraie philoſophie s'appuye & ſe fonde ſur des idées claires & non pas ſur des peut-être. Avec des peut-être on di-

roit

roit les choſes les plus extraordinaires & les plus déraiſonnables. Peut-être un corps s'aviſera-t-il un jour de ſe mouvoir, ſans être mû par un autre. Non, jamais la matiere ne penſera, & ces termes, *matiere penſante*, bien approfondis, ſont auſſi incompatibles que ceux de *cercle quarré*.

Reſte donc à dire avec les Pytagoriciens, que les ames des brutes ſont éternelles & immortelles, & ſemblables à celles des hommes.

Mais comment concevoir, des brutes qui ayent une ame qui ſoit eſprit ? J'aimerois mieux mettre des diables dans les animaux, que des ames ſpirituelles.

Concluons que l'ame des bêtes eſt quelque choſe de matériel, & qu'elle conſiſte dans les parties les plus déliées du ſang, ou dans les eſprits animaux, ou dans une flamme ſubtile (qui du cœur, qui en eſt le foyer, va échauffer la maſſe du ſang, pour produire la vie de l'animal, & qui du

cerveau comme d'un miroir, où sa lumiére se concentre, rayonne dans tout le systême nerveux, comme dans autant de tubes optiques, afin d'opérer la sensation & le mouvement.)*.

Mais me direz-vous, les mouvemens des bêtes si réglés, ne forçent-ils pas l'esprit à reconnoître l'existence d'une intelligence pour les conduire? Oui sans doute, répondrai-je; la montre ne fait-elle pas voir de l'intelligence? aussi le problême, qui est à resoudre, ne consiste pas à savoir, si la formation du corps des animaux, leur conduite admirable, le rapport & la proportion de toutes leurs actions avec une fin, supposent l'éxistence d'un être intelligent. Le point embarassant est de savoir, si cette intelligence est inhérente ou étrangére à l'animal: interne ou externe?

La premiére montre, qu'on porta dans les Indes, fut présentée au Roi. Surpris de la régularité de ses mouvemens,

* Villis de an. brut. c. 4.

vemens, le Prince lui attribua la vie, le ſentiment & la penſée. On ouvrit à la fin la montre, on fit voir au *Roi* les roues, le grand reſſort, le balancier & tout le jeu de la machine, & il revint de ſon erreur.

Bon Dieu, dira-t-on, quelle différence entre une montre & les animaux ! la montre eſt un corps inanimé, qui ne ſe nourrit point, qui ne croît point ; les bêtes au contraire s'éloignent ici de ce qui leur eſt nuiſible, là elles s'approchent de ce qui leur eſt profitable. Elles choiſiſſent leur nourriture, & croiſſent à vuë d'œil.

Mais, répondrai-je ; la ſenſitive ne croît-elle pas, & ne ſemble-t-elle pas avoir plus de reſſorts & de mouvemens que l'huître. Les plantes ſont ſujettes aux maladies, à la mort : elles vivent donc. Il y a plus, elles affectent certain terrein, certain aſpect; le tourneſol n'aime-t-il pas à ſuivre le ſoleil ? la ſenſitive ne fuit-elle pas notre main ? mettrez-vous donc une

ame dans les plantes ? Pour expliquer leurs ſympathies & leurs antipathies, l'adreſſe avec laquelle elles pouſſent toujours leur tige hors de la terre & la tiennent verticale ; & l'attention qu'elles ont de faire circuler la ſêve ſur tout du côté des parties malades ou altérées pour les réparer.

Si l'on fait attention, dit Mr. de Buffon, * à l'organiſation & à l'action des racines & des feuilles, on reconnoitra bientot que ce ſont là les organes extérieurs, dont les vegetaux ſe ſervent pour pomper leur nourriture ; on verra que les racines ſe detournent d'un obſtacle ou d'une veine de mauvais terrein, pour aller chercher la bonne terre : que même les racines ſe diviſent, ſe multiplient & vont juſqu'à changer de forme, pour procurer de la nourriture à la plante.

Et qu'on n'aille pas dire qu'une machine, qu'une montre, n'en fait pas une autre, au lieu que les animaux

* Hiſtoire naturelle Tom. II.

maux ont la faculté de se reproduire: car les végétaux ont la même faculté; & ce qu'il y a de singulier, continue Mr. de Bouffon, c'est qu'il y a des brutes qui se reproduisent comme les plantes & par les mêmes moyens. La multiplication des pucerons qui se fait sans accouplement, est semblable à celle des plantes par les graines, & celle des polypes qui se fait en les coupant, ressemble à la multiplication des arbres par boutures. Chaque espece de plantes est plus abondante que chaque espece d'animal: par exemple les quadrupedes ne produisent qu'un petit nombre de petits & dans des intervalles assez considérables; & les graines d'un orme donneront dans une année la production de cent mille petits ormes.

Que répondra ici le philosophe Anticartésien? c'est que les animaux ont un corps organisé comme le notre, une machine semblable à la notre: on remarque dans eux les mêmes or-

organes, les mêmes ſenſations, les mêmes paſſions, d'où il tire cette conſéquence, ſavoir, que les brutes nous reſſemblent, & que par conſéquent elles ne ſont point des machines.

Il faut l'avouer, Meſſieurs, cette raiſon populaire fait plus d'impreſſion ſur les eſprits ſuperficiels que ne feroit une démonſtration métaphyſique; elle eſt au deſſus de la portée de ces eſprits. Eh! ne ſont-ils pas le plus grand nombre? les hommes aiment à ſe laiſſer conduire par les ſens & par des preuves ſenſibles; & amoins qu'on ne leur en apporte de ces preuves ſenſibles, il ne faut pas eſpérer de les faire revenir de leur préjugé & de leur préoccupation d'eſprit. Il faut donc les ſervir ſelon leur goût.

Quelle vaſte matiére ſe préſente devant moi! c'eſt ici le triomphe du Cartéſianiſme. On n'a jamais répondu à ce que diſent les Cartéſiens ſur les loix de la communication du mouve-

vement, ſur le méchaniſme admirable des parties du corps de l'animal *ſujettes* à ces loix, & ſur l'idée réfléchie de la puiſſance du Créateur.

Qu'eſt-ce que l'homme en comparaiſon de Dieu ! cependant l'induſtrie humaine nous offre des choſes ſurprenantes : elle a produit la ſphère d'Archimede qui fut admirée de Jupiter, & la ſtatuë de Memnon qui ſaluoit le ſoleil. Et que dire de ces trépieds qui ſe promenoient dans l'aſſemblée des dieux, de ces eſclaves d'or qui ſervoient à table & verſoient à boire à un Roi des Bracmanes, de cette tête d'airain qui parloit.

Mais à quoi ſert de recourir à des choſes éloignées de notre ſiècle, étrangéres & peut-être fauſſes, tandis qu'on peut voir des miracles de la méchanique & le jeu merveilleux des machines hydrauliques dans les jardins du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & du Barrois, qui fait de ſa Capitale * un ſecond Paris.

* Nanci.

Qui ne connoit VAUCANSON ? il sembloit avoir épuisé dans son Fluteur automate, tout ce que l'art humain est capable de produire ; il fit ensuite un tambourin, qui d'une main joue du fifre, & de l'autre bat la caisse, & s'accompagne parfaitement. En même temps il régala le public d'un autre chef d'œuvre, de son canard artificiel, qui a la même figure extérieure qu'un vrai canard. Ce canard marche, bat des aîles, vient prendre du grain dans la main, l'avale, le digère, & le fiente.

Y a-t-il quelque comparaison entre la puissance, la sagesse & l'industrie de Dieu, & celle de l'homme ? celui-ci est borné dans ses vuës, la matiére lui résiste, les instrumens lui manquent, ou ils sont trop grossiers : au lieu que l'Etre suprème n'a qu'à dire, que cette chose se fasse, & la chose se fait.

Je ne pense pas, Messieurs, qu'il puisse y avoir un philosophe assez téméraire pour nier cette proposition.

Dieu

Dieu a pu faire les bêtes de purs automates. Mais on raille sur la conséquence qu'en a tiré Descartes: donc il les a faits. On ne veut pas voir que cette derniere proposition est liée avec un des axiomes des plus clairs & des plus incontestables de la métaphysique, savoir qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité. Si donc les opérations des bêtes peuvent se faire méchaniquement, ne s'ensuit-il pas évidemment, qu'une ame connoissante, principe de ces opérations, devient un meuble inutile & superflu.

Cependant les adversaires du Cartésianisme bien éloignés de se rendre, demandent plus qu'ils ne peuvent faire. Embarrassés eux-mêmes pour donner une idée de la nature de l'ame des bêtes & l'explication de quelques phénoménes, ils voudroient voir fabriquer la machine de la brute, & qu'ensuite on leur fit sentir au doigt, comme à ce Roi des Indes, tout le jeu des ressorts,

qu'on leur fit voir à l'oeil les phénoménes qui en résultent, & qu'on répondit clairement à leurs difficultés.

S'il s'agissoit ici, Messieurs, d'une proposition d'Euclide, rien ne seroit plus aisé que de la démontrer. Il est question d'une machine composée de mille ressorts dont plusieurs se dérobent à notre vuë. Si tout étoit invisible dans l'automate, il seroit impossible de le connoître, mais les choses sensibles, qu'on y découvre, nous serviront de règle pour déterminer notre jugement sur la nature de la machine. De même que l'inspection des parties les plus grossières d'une montre suffit, pour qu'un grossier païsan juge qu'il n'y a point d'ame dans cette montre.

Tachons, Messieurs, de pénétrer dans le méchanisme intérieur de l'automate: mettons DIEU à la place de Vaucanson, & voyons travailler l'Etre suprème à la disposition & à l'arrangement des parties du corps d'un chien.

Les

Les parties les plus grossières de cet animal, sont le foye, le cœur, le cerveau &c. Que Dieu fórme des os, pour être les colonnes & le fondement de tout l'édifice : Qu'il y ajoute des veines & des artères pour porter dans le corps la nourriture, le mouvement & la vie. Qu'il y mette les veines lactées & les veines lymphatiques; un million de tuyaux insensibles, un million de réservoirs différents, de glandes & de parties qui échappent à notre vuë, à la curiosité de l'anatomiste, & à l'imagination la plus étendue; Qu'il y mette toutes ces choses, des muscles, des tendons, il n'y met que des parties dures ou molles : solides ou liquides : il n'y met en un mot que de la matiére, & cependant par le jeu des ressorts, je vais tacher d'expliquer toutes les actions du chien, sans avoir recours à une ame inutile & superflue. Qu'on n'aille point me faire de difficulté sur la chaleur naturelle qui constitue l'animal vivant:

car

car mettez de la fermentation dans le ſang, vous aurez de la chaleur; elle nait du mélange de l'huile de tartre avec de l'huile de vitriol, ſans l'intervention d'une ame : & ſans ame, le ſoleil n'eſt-il pas le pere de la chaleur ?

Que ce chien ainſi fabriqué prenne, comme le canard de Vaucanſon, des alimens, qu'il les broye avec les dents, les détrempe par la ſalive. Deſcendus dans l'eſtomach, dans le ventre, dans les inteſtins, ces alimens ſe changent en chyle, & ce chyle paſſe des inteſtins dans les veines lactées; de ces veines dans le méſenthére ; du méſenthére dans des tuyaux propres à le ſubtiliſer; de ces tuyaux dans le réſervoir de Pecquet ; de ce réſervoir dans les ſouſclavières, & de là dans l'oreille droite du cœur.

Cependant ce chyle qui fait tant de chemin ſans connoiſſance & ſans s'égarer, fait croître le corps des enfants, augmente la maſſe des hommes

mes faits, & répare dans tous les corps animés la perte qu'ils font journellement de leur ſubſtance, par une diſſipation continuelle & par une tranſpiration inſenſible. Coupez en été quatre livres de chair à un cheval que vous nourrirez bien, au bout de la ſemaine toute ſa chair reviendra, par le moyen de la nutrition.

Vous m'avouerez ſans doute, Meſſieurs, qu'il n'y a pas beſoin d'ame pour faire une loüable digeſtion, & que ſouvent les plusgros mangeurs ne ſont pas ordinairement les plus fins: ils ſeroient moins goulus s'ils ſavoient que la ſalive eſt le meilleur diſſolvant des alimens; ils ignorent ſans doute qu'elle renferme des parties ſulphureuſes, ſalées, aqueuſes, terreſtres, huileuſes &c. en un mot toutes les parties propres à s'inſinuer dans les pores de tous les alimens que nous prenons: Mais vous me direz peut-être que ſans ame l'animal ſe laiſſeroit mourir de faim.

faim. Je vous répondrai qu'au contraire cela pourroit bien arriver, si l'ame étoit chargée du soin & de l'attention nécessaire pour nourir le corps. Archiméde n'auroit pas tant vécu, & on verroit tous les jours mourir d'inanition bien des mathématiciens & presque tous les esprits astraits, s'il falloit faire içi intervenir le ministère de l'ame. Une providence infiniment sage & infiniment bonne, qui nous fait trouver du plaisir à manger quand on a appetit, s'est servi d'un meilleur moyen pour entretenir la vie de l'animal. Dès qu'il a faim son estomach lui tire: les liqueurs propres à la digestion des aliments ne trouvant pas sur eux à exercer leur action, l'exerçent sur les nerfs de l'estomach: ces nerfs ébranlés envoyent leur mouvement jusqu'au cerveau, reveillent l'animal, l'agitent & le remuent pour chercher la nourriture, qui doit appaiser sa faim.

C'est ainsi, Messieurs, que l'animal

est

eſt neceſſité à manger & à faire du chyle, qui ſe change en partie en ſang, & ce ſang, en dépit d'Ariſtote, ſe fait dans les poumons, dans le cœur, dans les artères, & non pas dans le foye. Or le ſang coule du cœur par les artères juſqu'aux extrémités des parties de l'animal, leſquelles il meut & il anime: & de ces mêmes extrémités il revient au cœur par le moyen des veines. Par là le cœur s'entretient: par là on conçoit comment il bat avec les artères plus de trois mille fois dans une heure.

Je m'apperçois, Meſſieurs, que vous craignez que je ne m'aviſe de vous expliquer ici la figure extérieure & intérieure du cœur & de toutes les parties de l'animal. Je ne le ferai pas, crainte de vous ennuyer. Cependant la matiére que je traite le demanderoit & on n'étoit pas ſi délicat du temps de Ciceron, qui dans ſon ſecond livre de la nature des Dieux s'étend beaucoup ſur l'anatomie.

Je ne puis me refuser au plaisir de vous en citer quelque chose de curieux & qui fait à notre sujet.

Les poumons, dit il, sont poreux & ressemblent à des éponges, ils sont d'une substance molle & propre à pomper l'air, ils se resserrent dans l'inspiration, * & se dilatent dans l'expiration.

Or l'air qui s'insinue dans les poumons s'échauffe d'abord par la respiration & ensuite par le mouvement des poumons mêmes. Une partie de cet air se dissipe par l'expiration, & l'autre passe dans cette partie qu'on nomme ventricule du cœur: ce ventricule est contigu à un autre sémblable où coule le sang qui vient de la veine cave. Voilà comme le sang circule dans toutes les parties du corps par le moyen des veines: & comme l'air se répand dans toutes les artères; le nombre des veines & des artères, qui s'entrelassent les unes dans les autres, est si grand, qu'il prouve

* Prenez le contraire de ce que dit le Texte.

prouve qu'il y a quelque chose de surnaturel & de divin dans cet ouvrage merveilleux.

Vous me demanderez peut être, Messieurs, comment il arrive, qu'on arrache le cœur d'une vipère & qu'on voye battre assez longtems ce cœur séparé de l'animal.

Vous le savez, cet animal est vif, son sang est fluide, très-subtil & empreigné de beaucoup d'air. Lors que donc l'air extérieur veut s'insinuer dans les fibres de ce cœur séparé de l'animal, mais qui est encore chaud, l'air intérieur ainsi comprimé use de son ressort pour s'opposer à l'entrée de l'air extérieur. Celuici fait un nouvel effort & on continue de lui résister, & le combat dure jusquà ce que la chaleur de ce cœur étant éteinte, les esprits vitaux dissipés, l'air intérieur refroidi, épaissi, & presque sans élasticité. L'air extérieur remporte la victoire & cause un repos mortel à ce cœur, dont la vie consiste dans le mouvement.

ment. Je passe ici sous silence le mouvement de sistole & de diastole, le battement du cœur & des artères : choses ignorées de la plus grande partie des animaux-mêmes raisonnables : il me suffit de remarquer que les anciens philosophes ont mis la joie dans le cœur, & ils ont raison, s'ils n'ont parlé que des brutes, leur machine ne peut être mieux montée que lorsque le cœur a assez de chaleur, & que la circulation du sang est libre : qu'au contraire la circulation du sang soit retardée par la rencontre de quelques matiéres putrides, & que le sang soit obligé de les charier avec soi, le cœur commence déja à perdre cette chaleur douce qui lui est si necessaire, le sang circulera avec peine, il se fera des obstructions, l'animal sera triste, tombera malade & la machine sera bientôt démontée si on n'y met ordre.

Vous savez, Messieurs, que si une femme voit une epée nuë, elle pâlit. Cela vient de ce que le sang ne coule

pas

pas avec liberté ; cela eſt ſi vrai qu'elle n'a qu'à ſe donner un coup ſur le côté gauche où eſt le cœur, & la rougeur paroîtra ſur ſon viſage. D'un autre côté une paſſion vive mettra le ſang d'un homme dans un ſi grand mouvement, qu'on verra le feu dans ſes yeux, & dans ſes jouës, & que tous ſes membres ſeront agités & dans une eſpéce de convulſion.

Vous voyez, Meſſieurs, que toutes les paſſions naiſſent du cœur : mettez dans ce cœur la paſſion de l'amour, le ſang circulera plus vite, il s'échauffera, chaſſera le ſommeil & fournira des eſprits vitaux ou animaux en abondance, de maniére qu'ne paſſion violente eſt capable de faire un brave, d'un poltron.

Dans l'admiration, qui eſt le partage des ſots, & que je puis accorder volontiers aux bêtes, on eſt comme dans un état d'inertie, parce que l'objet, qui la cauſe, ne paroit ni nuiſible, ni avantageux, mais ſeulement extraordinaire, & fixe par là les par-

 ties

ties les plus propres au mouvement à abandonner les nerfs & les muſcles du corps, pour gonfler ſeulement ceux des organes qui ſervent à conſidérer cet objet.

Je vous renvois, Meſſieurs, au traité des paſſions par Descartes, & à la morale de Malebranche, qui trouvent dans la ſeule machine la cauſe & les effets des paſſions différentes, & je m'arrête à un fait aſſez ſingulier.

On tire dans une maiſon de campagne pluſieurs boëtes : leur bruit fit une ſi grande peur au chien de la dame du château, que durant les décharges on le vit tomber les quatre pattes en l'air, trembler de tous ſes membres, ſoupirer, haleter, s'évanoüir. Le lendemain le chien tomba dans les mêmes convulſions, quoiqu'on ne tirat point de boëtes, on en cherche la cauſe & on n'en trouve point d'autre ſi ce n'eſt que le maître avoit appellé ſes domeſtiques pour ſervir, avec le même ſiflet qui avoit donné le ſignal aux décharges de la

veille,

veille. Voilà, Messieurs, un grand effet de la peur. Cette passion agit sur nous, comme sur les animaux. Elle empêche l'attention de l'esprit; elle trouble toute l'œconomie animale, met les esprits dans un mouvement desordonné & arrête la circulation du sang: de là ces convulsions, ces évanouissements.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la memoire de cêt animal, & des traces que le bruit des boëtes avoient faites sur son cerveau, traces si profondes que le siflet seul fut capable de les r'ouvrir, car le cerveau est d'une substance molle & très-capable de recevoir & de retenir les impressions, que les objets extérieurs y font.

Vous le sçavez, Messieurs, l'œconomie, le nombre & l'emploi de toutes les parties du cerveau, les filets, les fibres, les nerfs qui lui doivent leur origine, & qui semblables à des cordes tendues, s'étendent à toutes les parties de l'animal: cette

correſpondance avec les ſens, le cœur & tous les membres de l'automate, tout cela n'eſt-il pas l'effet d'un ouvrage divin ?

Auſſi le chirurgien d'Henri-quatre faiſant une anatomie, & ne pouvant aſſez admirer la ſituation, la figure, la conſiſtence, la diſpoſition & la relation de toutes les parties de l'animal, s'écria, il y a un Dieu !

Je puis le dire en paſſant, la ſeule diſpoſition des parties du plus petit inſecte, donne le coup mortel à l'athéiſme ou au matérialiſme, aux formes plaſtiques & à l'hypotheſe de l'ame des bêtes. C'eſt là leur endroit foible.

Paſſez moi encore, Meſſieurs, ce bon mot de Galien. Que vai-je faire, dit il, en compoſant mon traité d'anatomie ? un hymne a l'honneur de Jupiter. Il avoit raiſon. En effet, Meſſieurs, rien ne paroit plus digne d'admiration que la formation du corps, je ne dis pas de l'homme, mais d'un ciron. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que l'arrangement & la

com-

communication des parties du corps d'un animal? la mere ignore tout ce qui se passe dans ses entrailles, une forme plastique est trop aveugle pour produire ce chef d'œuvre. Cependant par une bizarrerie d'esprit inconcevable, on a donné des ames aux poulets, sans en donner aux œufs, quoiqu'il soit plus difficile de former un poulet que de le nourrir, de même qu'il est plus mal aisé de faire une montre d'un morceau d'acier, que de la monter lorsqu'elle est faite.

Laissons là les anatomistes & les merveilles de la machine admirable de l'automate, & faisons ici quelques réflexions phylosophiques.

Premierement: Dieu qui a formé les animaux, a voulu qu'ils subsistassent pendant un certain temps. Le but du Créateur se montre à découvert, par les secours qu'ils ont tous pour se conserver chacun dans leur espéce. Les uns sont couverts de peau, les autres de toison; ceux-là sont

ſont vêtus de plumes, ceux-ci ſont renfermés dans des écailles. La nature libérale leur fournit à tous la nourriture qui leur eſt propre ; elle fait plus, elle leur donne des inclinations qui conviennent à toute l'eſpéce. Le liévre eſt peureux, le daim timide, le lion généreux, le ſinge imitateur. Ceux-ci vivent dans l'eau, ceux-là ſur la terre ; ils y trouvent tous une abondante ſubſiſtance. Nous faiſons ſouvent couver des œufs de canards par des poules ; quand ces œufs ſont éclos, ces poules en prennent autant de ſoin que ſi elles en étoient meres, mais ces pouſſins ne voyent pas plutôt l'eau, leur élement naturel, qu'ils s'envolent & abandonnent celle qui les a fait éclorre & qui les a nourris. Voilà juſques où la nature a inſpiré aux animaux le ſoin de ſe conſerver.

Les biches avant que de faonner ſe purgent avec la ſeſelle, les chiens ſe guériſſent par des vomiſſements, l'ibis, oiſeau d'Egypte, avec des lavements. Quand la panthére a mangé de

de la chair empoisonnée, elle fait trouver un contrepoison qui la sauve. Les chèvres sauvages de l'isle de Crête étant percées d'une flèche empoisonnée, ont recours au dictamne, & cette herbe dans le moment qu'elles en ont goutée, fait tomber la flèche : les éléphants savent arracher de leurs corps & de celui de leurs maîtres les javelots & les dards, qu'on leur a jettés au combat.

Voilà jusqu'où l'auteur de la nature a poussé ses soins & ses attentions pour la conservation des animaux.

Ce même but se manifeste dans tous les mouvements en quoi consiste la vie de l'animal. La digestion des aliments, la sanguification, le battement des artères, la respiration, la circulation du sang, ; tous ces mouvements naturels, ne se font-ils pas dans l'homme comme dans le chien, sans connoissance? que dis-je, il est des mouvements volontaires qui se font par le seul jeu de la machine ; prenez le paisan le plus grossier & le plus stupide, faites le passer sur une planche étroite,

voyez comme il se sert de ses deux bras pour conserver l'équilibre. N'allez pas croire qu'il connoisse les loix de la méchanique, celles de l'équilibre, ou la force du lévier ; il n'en a jamais entendu parler, & si un plus habile homme que lui s'avisoit alors de se rappeller les loix du mouvement, il prendroit le moyen le plus court pour être bientôt par terre. Faut-il plus de connoissance à un chien pour aboyer, qu'à un homme pour marcher, disons plus, pour parler.

Combien de ressorts, dit Ciceron, la nature ne fait-elle pas jouer pour l'usage de la parole. D'abord c'est un artère, on diroit aujourd'hui c'est un canal, nommé trachée-artère, qui vient des poumons aboutir à la bouche intérieure. C'est par ce conduit que la voix dirigée par l'esprit passe & se fait entendre ; ensuite la bouche renferme une langue bornée par les dents, cette langue forme & modifie les sons, les differentie & les articule, en déterminant la voix tantôt vers les dents

&

& tantôt vers les autres parties de la bouche. De là vient que les philosophes disent que la langue fait les fonctions de l'archet ; les dents celles des cordes, & les narrines celles du cofre d'un instrument.

Vous connoissez tous, Messieurs, l'incomparable Moliére, il fait vos délices comme il fait celles de tous les honnêtes gens. Rien n'est plus divertissant que la scène ou le bourgeois gentilhomme s'étant mis en tête de devenir savant, demande qu'on lui apprenne l'ortographe & ensuite l'almanach pour savoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a pas ; mais en badinant, Moliére dit vrai quand il parle de la maniére dont la voix se forme, & des sons variés par les différents mouvemens des lèvres, de la langue & des dents. Or ces mouvemens sont si contraire les uns aux autres, qu'on a de la peine à concevoir qu'on puisse prononcer tout de suite une harangue.

Quand on pense que pour former un *O*, il faut rapprocher les lèvres

lèvres par les deux coins, & que pour former un *i*, il faut écarter les deux coins de la bouche vers les oreilles, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la faculté qu'on a d'articuler le mot de *comédie*. Quelle varieté & quelle legéreté dans les mouvements de la langue, qui se porte tantôt au palais, ici sur la machoire supérieure, là, sur l'inférieure ! il est inutile de dire que la langue est un muscle rempli de fibres qui peuvent s'étendre & se raccourcir, & qui étant disposées en lignes droites, paralelles, perpendiculaires, peuvent remuer la langue de toutes les maniéres que nous voyons qu'elle se remue ; car vous l'avouerez, Messieurs, l'âme de la femme qui a le caquet le plus affilé, n'a aucune idée distincte de ces fibres, & ignore de quelle maniére il faut les mouvoir. Si donc nous faisons des choses qu'on a de la peine à concevoir, & si nous les faisons sans le secours d'aucune ame, pourquoy en mettre une dans les animaux : sans elle ne pourront-ils pas se remuer, marcher, aboyer ? Con-

Considérons en second lieu, que ce chien n'est pas seul dans l'univers, & qu'il est au contraire environné de beaucoup d'autres corps, qui font continuellement impression sur lui, & que le divin architecte a mis de la liaison entre eux. Je ne prétends pas expliquer tous les rapports que l'auteur de la nature a établis entre les animaux : rapports favorables à leur conservation & au concert de l'univers. Les poulets haïssent & fuyent naturellement tout oiseau de proye, & la brebis le loup. Le chameau aime l'eau trouble, son odeur glace les membres du cheval ; l'odeur au contraire du cheval met l'éléphant en fureur, le généreux lion, qui fait trembler tous les animaux, tremble lui-même à la présence du coq ; il ne peut entendre son chant, il n'en peut voir la crête sans frémir, vous diriez qu'il sort de cette crête des rayons visuels qui déchirent & ensanglantent les fibres & les filets des yeux du lion.

Tout est enchainé, tout concourt

à l'harmonie qui régne dans la vaste machine de l'univers. Malebranche me fournit fort à propos une explication très-heureuse d'un de ces liens invisibles, par lesquels Dieu unit ses créatures; tout cet enchainement secrêt, dit il, entre les mouvements du corps & les inclinations des esprits est une merveille, qu'on ne peut assez admirer & qu'on ne sçauroit jamais comprendre.

A la vuë de quelque mal qui surprend, ou que l'on sent comme insurmontable par ses propres forces, on jette par exemple un grand cri, ce cri poussé souvent sans qu'on y pense, & par la disposition de la machine, entre infailliblement dans les oreilles de ceux qui sont assez proches pour donner le secours dont on a besoin; il les pénétre & se fait entendre à ceux de quelque nation & de quelque qualité quils soient: car ce cri est de toutes les langues & de toutes les conditions, comme en effet il le doit être. Il agite le cerveau & change en un moment

toute

toute la disposition du corps de ceux qui en sont frappés : il les fait même courir au secours, sans qu'ils y pensent ; mais il n'est pas longtemps sans agir sur leur esprit & sans les obliger à vouloir sécourir & à penser au moyen de sécourir celui qui a fait cette priére naturelle.

Avouez-le, Messieurs, si ce cri persuasif & éloquent, si ce cri de toutes les langues se fait par le seul jeu de la machine, & sans connoissance ; qu'est-il besoin d'en mettre dans les brutes à cause des gazouillemens, ou des cris par lesquels elles semblent s'entendre les unes & les autres ?

Considérons en troisiéme lieu, que le divin architecte du monde, dont les loix concourent au concert de l'univers & à la conservation des êtres animés, a mis dans le chien une disposition, pour s'écarter de tous les corps qui lui sont nuisibles, & s'aprocher de ceux qui lui sont convénables. Un chien se proméne pour la premiere fois dans un pré, & il ne manque point

de manger une certaine herbe plutôt qu'une autre, & la même que tous les autres animaux de ſon eſpéce mangent, cependant il ne s'eſt jamais trouvé dans la compagnie d'aucun chien : ſans inſtruction & ſans expérience il fait un bon choix. S'il agit par connoiſſance, il faut mettre ce chien au deſſus des Tournéfort, des Juſſieux, des Geoffroi, des plus habiles botaniſtes & chymiſtes, qui ne parviennent à la connoiſſance de la vertu des plantes, qu'après bien des raiſonnemens, des travaux & des expériences. N'eſt-il pas plus naturel de dire que l'odeur de cette herbe agite & ébranle les nerfs du nés & des machoires de ce chien, d'une maniére propre à le déterminer à manger cette herbe ?

Qui a appris à l'agneau, qu'un loup qu'il n'a jamais vû, eſt ſon ennemi, & que le chien de la maiſon qu'il voit toujours aboyer, ou mordre, eſt ſon ami ? qui a enſeigné aux petits poulets de ſe retirer ſous les ailes de leur mére, pour ſe dérober à un oiſeau de proye,

proye, qui eſt ſouvent à un quart de lieuë d'eux ?

*P*ourquoi voit-on ſouvent un homme pâlir, ſuër, s'évanoüir ? c'eſt qu'il y a un chat dans une chambre, qui ſouvent même eſt caché ; c'eſt la vuë d'une ſouris, d'une araignée, d'un morceau de fromage. Comment expliquer ces choſes ſans recourir aux diſpoſitions machinales de cet hom̃e ?

Comment expliquer les goûts & les antipathies, les impreſſions & les paſſions, les maladies héréditaires; ſi on ne recourt au jeu de la machine ?

On marche ſur le pied d'un chien, il ſe retourne & il nous mord. Si nous nous imaginons, dit le P. Pardie, que c'eſt par colère & par vengeance ce quil en fait, nous ſommes auſſi ſimples que ces bons Gnidiens, qui voulant percer leur Iſthme & ſe mettant déja en devoir de piquer à coups de marteau, le roc qui ſépare les deux méres, s'arrêtèrent bientôt, voyant que les éclats leur en ſautoient au viſage, & crurent fermement que le rocher ne trouvoit pas

bon leur dessein, qu'il étoit choqué de se sentir ainsi frappé & que c'étoit par vengeance qu'il leur voulut crêver les yeux : si bien qu'ils allèrent consulter l'oracle, pour apprendre le moyen d'appaiser une pierre, qui assurément ne machinoit rien contre leur ruine.

Ce que fait ce chien, nous le faisons nous-mêmes, qu'on nous marche sur le pied, nous portons la main contre l'autheur du mal que nous ressentons, qui reçoit souvent un souflet pour son salaire; cette action est-elle la suite d'un acte de notre volonté ? este-lle accompagné de connoissance ? Non ; nous avons frappé, sans le vouloir, notre ami, notre parent. Cette action est donc la suite & l'effet des loix que le Créateur a établies ; loix simples, mais fécondes : loix très-propres à notre conservation, c'est en vertu de ces loix, qui veulent qu'à l'occasion d'une telle impression naissent tels mouvements dans notre corps, c'est, dis-je, en vertu de ces loix, qu'un enfant retire la main & le chien la patte

d'un

d'un charbon de feu, qui les brûleroit. Rien n'est plus sage que ces loix, car s'il falloit que l'ame assemblât son conseil & ordonnât le mouvement nécessaire pour éviter le péril, on seroit brulé avant qu'elle se fut acquittée de son devoir.

Nous sommes si prévenus en faveur de la connoissance des bêtes, que nous leur faisons faire souvent bien des raisonnemens, dans le temps qu'elles y pensent le moins ; & nous recourons à une ame quand il ne faut recourir qu'au simple méchanisme. Examinons un peu ce qu'on dit d'un certain renard.

On raconte que des chasseurs ayant tiré & blessé un renard, celui-ci ne branla point après le coup, ne donna aucun signe de vie & fut chargé sur les épaules d'un valet. Cependant ce rusé animal avoit contrefait le mort, afin qu'on ne l'achevât pas, de maniére que ce mort imaginaire ressuscita dans le chemin ; il ne fut occupé alors que des moyens de se procurer la liberté,

berté, il examinoit tout ſans marmotter ni ſe plaindre ; & ſe trouvant enfin dans un lieu propre à ſon évaſion, il mordit cruellement le valet moins fin que lui, & ſe vengea de l'outrage qu'il avoit reçu. Ne mérite-t-il pas par ſa fuite & cette ruſe, qu'on le faſſe paſſer maître en fait de tromperie ?

N'importe, Meſſieurs, que cette avanture ſoit une hiſtoire ou une fable, il ſuffit qu'on peut l'expliquer par le ſeul jeu des reſſorts & du méchaniſme. La peur, la ſurpriſe, & la bleſſure cauſèrent une défaillance, un évanoüiſſement à l'animal ; mis ſur les épaules d'un valet, les ſecouſſes qu'il reçut, ouvrirent la playe, firent ſortir le ſang caillé, & procurèrent le mouvement & une libre circulation à celui qui étoit dans les cavités du cœur ; ce fut alors que l'animal ſentit ſon mal, & en conſéquence des loix établies par le Créateur pour ſa conſervation, les eſprits vitaux ou animaux & tous les reſſorts de la machine jouèrent pour l'éloigner ce mal, mais les parties

de cet animal étant gênées excepté la tête qui se trouvoit libre, ce fut là que se portèrent les esprits, ils gonflérent les muscles des mâchoires & firent mordre le valet, qui ne balança pas long temps à lâcher sa prise par un mouvement naturel, qui précéda toute connoissance de l'ame & tous commandemens de la volonté.

Considérons en quatriéme lieu, Messieurs, que tous les corps ont des pores, que presque tous ils transpirent, je veux dire qu'ils soufrent une dissipation continuelle de leurs parties.

Voici une matiére qui nous retiendroit longtemps si j'en voulois discuter toutes les dépendances : c'est une source intarissable pour l'explication d'une infinité de phénomènes, que nous présente la brute. Je vous entends, je viens moi-même à votre sécours, & je m'empresse de répondre à une difficulté, qui semble ruiner mon principe.

Mettez, me direz-vous, un sac d'avoine sur le bord d'un précipice, faites

approcher un cheval qui ait faim, il se gardera bien de descendre; donc les effluves, les corpuscules & la transpiration des corps sont une clef qu'il faut abandonner, pour expliquer les phénoménes.

Je n'en conviens pas, Messieurs, je dis au contraire que je trouve dans votre difficulté même de quoi appuyer mon sentiment. L'expérience nous apprend que le commun des hommes ne peut porter pendant longtemps une vuë fixe sur un précipice, les esprits vitaux, animaux, toutes les parties les plus délices du sang se portent à la tête, y causent un mouvement irrégulier & désordonné, & abandonnent les autres parties du corps. De là, les jambes plient, la tête tourne & l'on tombe; quelle est la cause de cet effet? ce sont les rayons visuels qui frappent la vuë d'une maniére incommode, irrégulière, désordonnée. Mais si ces rayons agissent sur l'homme pourquoi n'ébranleroient - ils pas le nerf optique de l'œil du cheval? ils

l'a-

l'agitent en effet d'une maniére à le faire reculer. Je vois là les vuës & les loix très-sages du Créateur, car le cheval a été formé pour subsister & non pour satisfaire sa curiosité, il n'est point libre de faire un choix, & il doit toujours suivre la plus forte impression. Lors donc qu'il ne se laisse point attirer par les corpuscules de l'avoine, il faut pour s'en éloignet qu'il obéïsse à un mouvement plus fort, qui l'empéche de s'en approcher; & c'est justement ce qui arrive dans le cas de la difficulté proposée.

Vous m'objecterez, peut-être, encore l'âne de Buridan. On place ce pauvre animal entre deux boisseaux d'avoine, qui ont une égale force d'attraction. d'où l'on conclut que la pauvre bête doit rester immobile, sans remuer, ni la queüe ni les oreilles, & qu'elle sera assez sotte pour mourir de faim, au milieu de l'abondance. Il faut avouer, Messieurs, qu'on fait trop d'honneur & beaucoup de tort à cet âne, de ne le considérer que par une ab-

abſtraction métaphyſique; dans cet état, il n'a beſoin ni de manger ni de boire. Je répond donc que vû le train de la nature & le cours des cauſes ſecondes, le cas ſuppoſé de l'équilibre eſt impoſſible. En effet l'air qui eſt dans un continuel mouvement, tranſporte & jette naturellement les efflluves de l'avoine, plutôt dans une narine que dans l'autre; & d'ailleurs une de ces narines ne peut-elle pas être plus ouverte, mieux diſpoſée, & ſi j'oſois le dire plus gourmande que l'autre? cela ne ſuffit-il pas pour déterminer cet animal? Il reçoit de plus mille impreſſions & mille ſenſations des corps, qui avoiſinent le ſien; impreſſions d'autant plus efficaces, que celles de l'avoine ſe trouvant en équilibre, perdent par là leur activité. Voilà donc, Meſſieurs, l'âne ſauvé, rendu à nos ſervices, & vengé du reproche qu'on lui fait d'une ſtupide indolence, quand il s'agit de manger de l'avoine: à ſon défaut, la pauvre bête ne ſe contente-t'-elle pas de ſon?

Quit-

Quittons le badinage, & concluons que *la* plus forte impression l'emporte *sur la* plus foible, & que lorsqu'il n'y a qu'une seule impression, l'animal la suit aveuglément.

Par ces principes lumineux & incontestables, on peut expliquer mille actions surprenantes des bêtes.

On dit ordinairement que la fidélité est le symbole du chien. Il en est de fidels. On en a vu mourir sur le tombeau de leur maîtresses, cela leur a mérité une oraison funèbre; & on s'est fort étendu entre autres choses sur ces trois points-ci ; sur la fidélité, la reconnoissance, & l'amitié du défunt. Voyons dans quel sens on doit prendre toutes ces belles louanges.

Une femme couche son chien dans son lit pendant la nuit, & le tient pendant le jour sur son giron. Elle a grand soin de lui bien donner à manger, après quoi, elle le flatte, elle le baise mille fois, elle lui parle & lui promet de lui faire une pension. Il faudroit avoir le cœur bien dur pour

être

des aliments dont il se nourrissoit. A la suite des remarques les plus éxactes & faites pendant trente neuf ans, il découvrit que la transpiration insensible étoit plus abondante que celle des sueurs, & que le plaisir venérien empêchoit & retardoit cette transpiration insensible, très-nécessaire à la conservation de la vie & de la santé. Puisse cette derniere considération faire impression sur des ames trop brutales & charnelles, qui refusent de se laisser conduire par les loix de la raison !

Admirons de plus ici, Messieurs, les attentions de la Providence dans les organes de l'odorat, qu'elle nous a donné. Quel inconvénient si ces organes étoient moins grossiers ! mettons douze païsans dans un poële où ils doivent dîner & passer l'après-midi ensemble ; je ne veux point mettre en ligne de compte, l'évaluation de la fumée des choux, des raves, des ragoûts & des pâtés qu'on leur servira, n'ayons égard qu'a leur transpi-

ration insensible, elle équivaudra au poids de vingt livres de seize onces. Vous concevez deja, Messieurs, que l'air de ce poële impreigné de ces vingt livres, doit s'épaissir prodigieusement. Si donc les fibres du nés étoient délicates, nous ne manquerions pas de nous empuantir les uns & les autres.

Il n'en est pas, Messieurs, ainsi du chien; il a l'odorat fin, c'est à la trace des effluves & des corpuscules qu'il suit son maître, & qu'il distingue au milieu de la plus nombreuse compagnie: c'est à cette même trace des corpuscules, quil évente le liévre, le lance & le poursuit. Que les philophes sont bizarres, ils sont quelque fois pires que les femmes. J'en ai vû un, j'en ai encore la mémoire très-fraiche, qui argumentoit ainsi. Il arrive souvent qu'un chien, poursuivant un liévre, arrive à un endroit où il y a trois chemins, le sage, le prudent chien s'arrête pour faire ce raisonnement: le liévre n'a point passé par ce

chemin-ci, ni par ce fecond chemin, donc il eft paffé par le troifiéme. Je vis, oui je l'ai vû ce bon pere remuer fa calotte d'un air triomphant: les fots, je veux dire feulement la plus grande partie de l'affemblée, frappèrent des mains pour applaudir à fa victoire; & j'étois affez fot moi-même, pour n'avoir pas vû alors, que le chien n'avoit fait ces détours, que pour avoir perdu la trace du liévre.

En effet, que la terre trop feiche ne puiffe conferver les corpufcules ou les effluves, qui fortent des quatre pattes très-échauffées d'un liévre, qu'il régne un certain vent, vous ne ferez rien avec le chien de chaffe le plus parfait; pourquoi cela, fi ce n'eft qu'il ne peut fuivre la trace des corpufcules.

Vous pourfuivez un liévre pendant une heure, un autre liévre bien frais & bien repofé, entend le bruit des chaffeurs & la voix des chiens, & il fe met à courir. Rien n'eft plus na-

naturel. Le liévre lancé & presque aux abois, attiré par les effluves de son camarade, profite de son gîte & d'une place qu'il trouve toute chaude & très-propre à le délasser. Rien n'est encore plus naturel. On a voulu cependant trouver ici du mystère, & tous les plus fins rafinements. Je n'ai pas assez d'esprit pour les saisir, tout ce que je sais, c'est qu'un chien de chasse vieux ou madré, ne prend point le change & relance le liévre déja poursuivi. Comment le distingue-t-il à la couleur, aux pattes ? point du tout. Le nouveau liévre qui court, a le même poil que l'autre, & n'a pas moins de quatre pattes, il le connoit donc à la différence des effluves, des corpuscules ou de la transpiration ; rien n'est plus vrai, comme rien n'est plus capable d'appuyer ma thése.

J'aime un chien couchant, & qui ne l'aimeroit pas ? il est fait pour notre plaisir & pour notre profit, pourquoi ne conserve-t-il pas tous les appanages du chien ? pourquoi perd-il son signe caractéristique ? on ne

peut pas dire qu'il ſoit le ſymbole ou l'emblême de la fidélité. En effet, un chien de chaſſe ne ſe perd-il pas aiſément ? Ne ſe donne-t-il pas au premier venu, qui a un fuſil & qui abat beaucoup de gibier devant lui ? pourquoi cela ? c'eſt qu'il eſt trop diſſipé, c'eſt que les effluves de ſon maître ne ſont pas capables de l'arrêter. La vuë du fuſil & les corpuſcules du gibier font ſur lui une plus grande impreſſion ; il en eſt de même, des chiens de voiturier. La vuë d'un chariot & la compagnie de deux chevaux, leur font oublier leurs maîtres.

C'eſt aſſez parler des animaux domeſtiques ; parlons des bêtes farouches que l'homme a l'induſtrie d'aprivoiſer. Vous avez vû ſans doute, des ours danſer. Rien n'eſt plus commun, mais une réflexion peu commune que j'ai faite, c'eſt que je ſuis étonné que ces bêtes paroiſſent douces, au lieu de paroître plus farouches. Vous m'en demandez la raiſon, elle ſaute aux yeux : qu'il y ait affluence de monde & que l'ours ſoit fati-

fatigué & sur les dents, n'importe, il faut qu'il danse, & s'il ne veut pas le faire de bon gré, il dansera à force de coups de bâton. Ne m'avouerez-vous pas, Messieurs, que si cet ours étoit raisonnable, il auroit sujet de se plaindre du peu de raison de son maître, il en conserveroit du ressentiment, & employeroit ses premieres forces à le punir de ses coups de bâton. Qu'arriveroit-il donc si un homme sans être poussé par l'avarice, ne se plaisoit qu'à faire du bien à un animal qu'il auroit apprivoisé: je crois qu'on verroit entre eux une amitié plus constante que celle qu'on a peine de voir entre les hommes. Les bêtes s'accoutument à tout. J'ai vû, oui j'ai vû à la table d'un pauvre gentilhomme, qui avoit à peine du pain, j'ai vû un chât, un lapin, un chien, un levreau sur leur cul, & les deux pattes de devant élevées, en maniére de suppliant, pour avoir un peu de nourriture qu'ils n'obtinrent, qu'à ma sollicitation.

Vous voyez, Messieurs, que par ces

principes, on peut expliquer l'hiſtoire d'Androdus, pourvû qu'elle ſoit révêtue de toutes ſes circonſtances.

Androdus fugitif, prend domicile dans la caverne d'un lion, quil trouve vuide. Ce terrible animal arrive quelque temps après, avec une groſſe épine dans le pied, qu'il avoit depuis aſſez longtemps. L'eſclave arrache l'épine, fait ſuppurer l'abcès qui étoit mur, délivre l'animal de ſa douleur, arrête dans cette partie le mouvement tumultueux des eſprits vitaux ou animaux, & procure à la bête une libre circulation du ſang, en quoi conſiſte la gayeté ou la joye de tout corps animé. Le lion qui n'avoit pas dormi depuis pluſieurs jours, à cauſe de la douleur qu'il reſſentoit, s'aſſoupit & s'endormit, la chaleur douce de l'eſclave, couché auprès de lui, entretient ſon ſommeil; mais il faut plus d'une nuit pour faire connoiſſance avec le formidable lion, auſſi Androdus dormit-il trois ans avec lui: en voilà bien aſſez pour ſe connoître. A

la

la fin l'esclave & le lion furent pris, & il arriva qu'Androdus ayant été condamné aux bêtes, on lâcha sur lui le lion avec qui il avoit dormi, cette bête sentant l'odeur de certains corpuscules qui ne lui étoient pas inconnus, en fut frappée d'abord, s'arrêta, & puis s'avançant, elle se trouva déterminée par des effluves doux, benins & amis, à lêcher & caresser le même esclave, qu'on lui avoit donné à dévorer. Androdus fut mis en liberté, & à la requête de tout le peuple, on lui fit présent du lion, qui le suivoit dans Rome & se laissoit couronner de fleurs, & chacun disoit, en les rencontrant, voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme, médécin du lion.

A la vuë d'une figure humaine, il s'éléva de soi-même & sans aucune réflexion un sentiment de plaisir dans le cœur de Robinzon Crusoé, qui se trouvoit seul depuis quelques années dans une île. Il courut machinalement & sans politique, au devant de son semblable, qui fut dans la suite

ſa conſolation & ſon cher Vendredy.*

Conſidérons, en cinquiéme lieu, que les bêtes ont du ſang, des veines, des artères, des tendons, des muſcles &c. & que les eſprits y coulent tantôt avec plus ou moins de force, tantôt plus ou moins abondamment ; qu'on ne vienne donc plus m'objecter les actions variées des brutes. La diverſité de leurs reſſorts ne doit-elle pas varier les mouvemens à l'infini ?

L'Homme, quant au corps, auſſi machine que l'huitre, ne doit pas avoir des mouvemens auſſi diverſifiés que la brute, pourquoi ? c'eſt que ſon ame peut ſuſpendre, déterminer, arrêter le cours des eſprits animaux. De là un Magiſtrat quelque démangeaiſon qu'il ait de rire, de ſauter, de danſer, marche gravement en public. La brute au contraire ne ſuit d'autre loi, & d'autre empire, que celui de l'impreſſion des objets, de l'impulſion de la machine, du mouvement

* Il l'apella ainſi parce qu'il l'avoit rencontré un Vendredy.

vement des esprits & du jeu des ressorts.

Un prêtre d'Afrique, au rapport de St. Augustin, savoit si bien distraire son esprit des émotions qu'il ressentoit dans son corps, & appliquer son ame à la contemplation d'un objet, qu'on lui bruloit la peau sans qu'il s'en apperçut. Il n'en est pas ainsi de la brute; elle est si bête qu'elle ne connoit ni l'universel à parte rei, ni les catégories, ni les figures pour bien raisonner. Barbara, celarent, sont pour elle de l'algebre. On a même dépouillé la bête du plaisir de faire des châteaux en Espagne. Par conséquent son cerveau n'étant jamais distrait, dissipé, aliéné, ne doit s'occuper que des impressions qu'il reçoit. Mais il en reçoit à tout moment, il en reçoit de différentes & par différens sens. Qui oseroit nier après cela que les impressions dans les animaux ne soyent plus variées & plus sensibles qu'elles ne le sont chez nous.

Laissons un moment agir la machi-

né de l'homme sans que son ame interrompe le jeu du méchanisme ; nous serons surpris de la varieté, de la hardiesse, & de la régularité de ses mouvemens.

On a vû un boucher somnanbule, se lever pendant la nuit, aller à son écurie, prendre un veau, l'égorger, l'ecorcher & le dépecer, aussi proprement que s'il eut sçû ce qu'il faisoit.

On dit aux enfants & quelque fois à de grandes personnes, aussi timides & aussi superstitieuses que des enfants, qu'il y dans de certaines maisons des esprits follets, ou des lutins, qui en prennent soin, se chargent de balayer, d'arranger par tout, & vont jusqu'à l'écurie la nettoyer, & panser les chevaux. Je l'ai cru étant jeune, mais je crois aujourd'hui que ces esprits sont un gros & grossier valet somnanbule, qui fait peut-être mieux travailler pendant la nuit que pendant le jour.

Ce n'est pas un privilége reservé aux hommes de courir ainsi pendant la nuit, sans savoir où ils vont, on a vû

vû une fille marcher comme les chats, sur le bord du toit d'une maison élévée, en descendre, faire plusieurs courses dans la ville, passer à la nage une riviére, & s'en revenir ensuite à la maison. Quoique bien élevée & quelque temps qu'il fit, elle faisoit toutes ces courses en chemise. Son amant s'en aperçut, le dit à sa mére qui n'en voulut rien croire: on épia la fille, on la surprit en flagrant délit, & on fut tout aise de donner à l'amoureux, cette coureuse de nuit.

Si donc les somnanbules, les enfants, les fols, font des choses surprenantes, par les loix du méchanisme; pourquoi les bêtes n'en pourront-elles pas faire autant? vous me direz peut-être, que dans les somnanbules la raison est jointe au méchanisme; pitoyable réponse: vous n'avez qu'à éveiller la fille somnanbule, lors qu'elle est sur le bord du toit, & vous la ferez sûrement tomber; éveillez-la, lors qu'elle passe la riviére à la nage, & elle se noyera. Dites plûtôt

quant

quant aux mouvemens du corps, que le méchanisme est bien au dessus de la raison.

Prenons ici haleine, car si par indiscretion j'allois dire à Paris que jai parlé près d'une heure de suite dans un de nos entretiens, je connois une femme savante qui se pâmeroit, qui s'évanoüiroit peut-être; mais qui pour le moins en auroit la migraine pendant deux mois. Elle sait que les Platons, les Demosthénes, les Cicerons, les Césars, qui nous valent bien, ont souvent parus sur la tribune aux harangues, & qu'ils y parloient longtemps, quoiqu'ils y fussent plus mal à leur aise, que nous ne sommes ici; mais elle s'imagine vraisemblablement, que leurs poîtrines étoient fabriquées différemment des nôtres. Quoiqu'il en soit, vû la délicatesse de notre siècle, on ne peut aujourd'hui, je ne dis pas parler, mais lire avec application une heure de suite, qu'on ne se sente mal à la tête. A la suite d'une

d'une longue période, ou de deux raisonnemens, on étouffe. Il faut être Suisse pour faire aujourd'hui ce que témoin Ciceron, Balbus faisoit chez Cotta.

Ne prêtons point matiére à de fades plaisanteries, ménageons les têtes foibles, & faisons une halte aussi longue qu'on voudra.

*Sed nos immensum spatiis confecimus æquor.*
*Et jam tempus equûm fumantia solvere colla.*



# SUITE DU PREMIER ENTRETIEN.

JE crois, Meſſieurs, en avoir aſſez dit pour contenter un eſprit raiſonnable. Cependant un Péripatéticien incapable d'expliquer la moindre & la plus avérée action des animaux, veut que je lui explique phiſiquement les fables mêmes qu'il invente. Quel procédé injuſte & déraiſonnable ! je n'ai pas fait la machine des animaux ; ſi je l'ouvre, le ſang jaillit de toutes parts, & ce ſang ſorti n'enflant plus une infinité de veines, ne gonflant plus quantité de muſcles, ils me deviennent inperceptibles, & je ne puis plus voir leur comunication avec les autres parties du corps. Mais cette ignorance ne peut être une preuve de la fauſſeté de mon ſyſtème : à moins qu'on ne diſe, que cet argument-ci eſt demonſtratif. Vous n'avez

n'avez vû, de votre aveu, peut-on dire à un païsan, que les plus grosses parties d'une montre, vous ne les connoissez pas toutes, encore moins leurs arrangemens, leurs figures, leurs rapports; donc vous devez admettre une ame dans la montre.

Je dis plus, quand je serois assez heureux pour connoître toutes les parties de l'automate, l'harmonie & la correspondance qu'elles ont entre elles, cela ne suffiroit pas, il faudroit encore que je pus me placer, dans l'intérieur de cette machine, pour combiner les impressions qu'elle reçoit des corps étrangers, la disposition actuelle de son sang, de ses humeurs, la qualité des ressorts, la quantité des esprits vitaux ou animaux. Je pourrois alors parler aussi bien des mouvemens de la brute, que Mr. le Roi parle de ceux d'une montre; des causes qui la font retarder ou avancer, ou arrêter.

Ignore-t-on absolument la cause de

de la fiévre ? non ; il est cependant bien difficile pour ne pas dire impossible de donner une raison physique & satisfaisante ; des mouvemens périodiques de la fiévre tierce, double tierce, quarte, double quarte.

Ne prenez point, Messieurs, ceci pour une échapatoire : je veux aller au devant des difficultés, bien loin de les dissimuler.

Je commence par une histoire ou par une fable, qu'on fait beaucoup valoir. Des voleurs détroussent un homme sur le grand chemin, l'assassinent & l'enterrent dans un bois. Le chien compagnon de voyage du defunt, va honorer son sépulchre par ses pleurs & ses gémissemens, après quoi cherchant tous les moyens imaginables pour tirer vengeance de cet assassinat, il raconte aux passants son malheur & la triste fin de son maître, il leur parle à sa façon, les tire par leur habit & revient si souvent à la charge, qu'on soupçonne qu'il est arrivé quelque chose

chose d'extraordinaire. On suit le chien, qui ne manque point d'aller sur la fosse où son maître est inhumé, il en gratte la terre, on découvre le cadavre, la justice survient, les voleurs sont ensuite pris, pendus ou roüés, & l'on parle encore plus du chien que de l'exécution.

Je ne doute point qu'un Péripatéticien, avec le secours d'une ame matérielle, ne vint très-bien à bout d'expliquer toutes ces choses; je dirai simplement que ce chien après avoir rendu sans patelinage les derniers honneurs à son maître, suivit la détermination qu'il avoit de marcher & de gagner la maison. Il ne fut pas plutôt sur le grand chemin, qu'il vit un homme, & il fut assez bête pour le prendre pour son maître. Voilà mon chien qui se met à courir, à faire des bonds & à sauter sur ce pélerin; il reconnut son erreur & retourna au bois, parce que son maître venoit d'y passer & qu'il y passoit souvent, mais ne

l'ayant point trouvé, & n'étant point assez sot pour s'enterrer vif avec lui, il regagna la grande route, & donna une seconde preuve de bétise, en prenant pour son maître le même homme, qui ayant peu d'affaires en tête, s'étoit peut-être arrêté pour voir ce que deviendroit ce chien. Ils prirent ensuite le chemin du bois, & trouvant une terre nouvellement remuée, le pélerin se douta de l'avanture & deterra le cadavre; après quoy on donna dans les hyperboles & les exagérations, pour louer ce chien & lui prêter des raisonnemens auxquels il ne pensa jamais.

Il faut l'avouer, Messieurs, quand on commence d'approfondir le systéme de Descartes, on ne trouve que des probalités & des vraisemblances. Mais qu'on avance, on rencontre chemin faisant tant de traits frappants & des explications si heureuses des phénomènes, qu'on parvient bientôt à la certitude. Multiplions les difficultés. Deux

Deux loups vont de compagnie pour attraper un chien des plus rusés. L'un se cache dans la haye qui entourre le verger, l'autre plus hardi, va jusques dans la basse cour pour éveiller le gardien de la cabane, après quoi il se met à courir, comme s'il avoit bien peur : le chien avoit trop de cœur pour ne pas le poursuivre, mais il avança trop, car s'étant trouvé entre les deux loups, il en devint la proye.

Quelle prudence, dira-t-on, quelle ruse ! quelle suite de raisonnemens ! cela peut prêter matiére à un long panégyrique ; mais ne seroit-ce pas une rage que d'en faire pour des loups ? ils vont ensemble, parce qu'ils sont de la même espèce. C'est chez le pauvre païsan qu'ils font ordinairement les meilleurs coups, il n'est donc pas étonnant qu'ils y aillent, l'un s'arrête parce qu'il est plus las, ou qu'à la trace des effluves, il rencontre une place où le chien s'est couché & a reposé, en gardant les

beſtiaux pendant le jour. L'autre avance parce qu'il a plus de faim, plus de force & qu'il n'a aucune raiſon de s'arrêter. Le chien aboye, le loup fuit, mais le chien imprudent, ayant paſſé celui qui ſemble être en embuſcade, l'attire naturellement par ſes effluves, en eſt attaqué, le bruit & le combat ſont revenir ſur ſes pas le loup qui courroit, & le chien trop foible, devient là pâture de ces animaux carnaciers : je ne vois là qu'une ſuite des loix du méchaniſme, & je ſuis très-éloigné de me fatiguer l'eſprit pour en donner à des loups.

C'eſt encore par les mêmes principes, qu'on doit expliquer l'action d'un chat, qui ſentant un pâté dans une armoire, s'en approche, grate à la porte, s'en fuit au bruit ſe cacher, revient à la charge, met la patte dans l'aneau de la clef, ouvre enfin l'armoire & mange le pâté. On dit que la chate de Dagoumer juſques alors Cartéſien, luy ayant joué

joué un pareil tour, lui fit changer de sentiment.

Je n'en crois rien. Les effluves du pâté furent une espèce de corde, qui attirèrent la chate à l'armoire, elle sentit en approchant une odeur plus forte, plus agréable & très-capable de mettre en mouvement toute la machine, afin de tâter du mets renfermé. Qu'on fasse attention que les corpuscules du pâté, passoient en plus grande abondance par le trou de la serrure, & l'on ne s'étonnera pas que la chate ait porté là machinalement ses pattes, toute son attention & tous ses mouvemens. Par conséquent la clef qui nageoit dans le tourbillon des effluves, fut attaquée & remuée dans tous les sens imaginables, de manière, que la chate ayant passé la patte par l'anneau de la clef, & grossissant naturellement sa patte en déployant ses ongles, elle ne la retira qu'en faisant faire à la clef un tour qui ouvrit l'armoire, ou elle continua d'être

attirée par les effluves du pâté. Voilà le fait expliqué.

Le Cartéſien n'y decouvre qu'un ſimple coup du hazard, & ſi un autre voit bien différemment la manœuvre de la chate, c'eſt qu'il ne la voit qu'au travers d'un préjugé, qui lui fait donner à la brute de la connoiſſance, de l'intelligence & de la raiſon. Il eſt dangereux de heurter le préjugé public, mais il y a de la gloire, à ne s'y pas laiſſer entrainer ; ſi l'on met des vuës fines dans une chate, qui s'approche d'un pâté, pour en manger ; qu'on en mette donc dans l'aiguille aimantée, toujours inquiéte juſqu'à ce qu'elle ſoit tournée du côté du pole.

Quand on conſidére, Meſſieurs, les miracles de la nature, les allées & les venues d'une aiguille aimantée ; les detours que fait une plante pour ſe nourrir ; la vivacité de l'ame de la ſenſitive, doit-on avoir de l'étonnement pour l'action de cette chate ? & ne devroit-on pas être

plus

plus surpris de voir le canard artificiel de Vaucanson venir prendre *dans* la main du grain, & le manger, que de voir une chate courir après un pâté ?

Je veux, dit le P. Daniel, que les corpuscules odorants de la viande ou d'un pâté, attirent à soi le chien & le chat, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir l'action d'un principe sensitif & connoissant, je me mets à la place du chat, j'ai faim, je vois devant moi des mets délicieux, ils font impression sur mes organes, je devrois donc être machinalement déterminé à les avaler. cependant je m'en abstiens. Direz vous que mon ame arrête le branle de la machine ? je le veux bien ; mais je veux agir machinalement, j'interdis à mon ame tout commandement ; je devrois alors me ruer sur les mets & je n'y touche pas, donc les effluves & les corpuscules multipliés tant que l'on

 voudra,

voudra, sont insuffisants pour expliquer la détermination d'un chat à manger du pâté.

Je ne sais, Messieurs, si je répondrai à cette objection qui est pitoyable, je dis pitoyable & du dernier pitoyable; ou le P. Daniel dans sa supposition sépare son ame de son corps, où il ne la sépare pas: le premier cas, où il seroit entrainé par une impulsion ou une attraction machinale vers les mets, ne lui est point favorable. Il a badiné Descartes du secrêt qu'il avoit de faire séparation de corps, & ainsi le P. Daniel se seroit joué lui-même en voulant jouer Descartes.

Mais dans le second cas, l'empire de l'ame sur les mouvements déliberés du corps est inaliénable. Par conséquent la supposition du P. Daniel est chimérique: non jamais un agent libre ne pourra dire, je veux agir machinalement, que lorsque la machine pourra dire, je veux

veux agir librement ; le ſel & l'agrément que le P. Daniel a mis dans le voyage du monde de Descartes, ne peuvent excuſer la liberté qu'il ſe donne ici de confondre la nature des êtres.

Vous m'avouerez, Meſſieurs, qu'il ſeroit tems que je finiſſe : mais malheur aux defenſeurs de Descartes, qu'un Péripatéticien rencontre en ſon chemin ; celui-ci les fera mourir lentement ; c'eſt une ſangſue qui ne quitte point priſe qu'elle ne ſoit remplie juſqu'à crever.

J'ai expliqué beaucoup d'actions des bêtes avec des principes ; qui étant bien conçus, ſuffiſent pour en expliquer d'autres, dont le détail eut été infini & ſuperflu, cela n'empêche pas qu'on ne dreſſe une nouvelle batterie contre moi : on met en eſcadron les chiens, les chevaux, les perroquets, les faucons, les lions, les ours, les chameaux, les éléphants. Tous ces animaux s'apprivoiſent,

comment cela ſe fait-il? ſi je recule toute ma peine eſt perdue: il a aſſez bien commencé, dira-t-on, mais il a mal fini, c'eſt où nous l'attendions.

Rappellons nos principes; le chien qui eſt fait pour ſubſiſter, & pour l'homme, mange le pain de ſon maître; ce pain changé en chyle, en ſang, en eſprits, eſt la cauſe du deſir, des careſſes, de l'amour, de la fidélité & de preſque toutes les paſſions machinales qu'on voit dans cet animal. Si on veut le dreſſer à rapporter, on attend qu'il ait faim, après quoi, on attache un os à une longue corde, qu'on jette loin de ſoi, le chien court ſur l'os & on le raméne à ſoi par le moyen de la corde en lui diſant: apporte, après pluſieurs allées & venues, on ſaiſit le temps où il s'eſt fait moins tirer qu'à l'ordinaire, on lui donne alors un morceau de pain, on le careſſe, & il ne faut que continuer matin & ſoir pendant quelques jours, pour ap-

apprendre à ce chien à rapporter: il le fera enſuite ſans le moyen de la corde & il ſuffira de lui dire, apporte.

Le maître, voyant beaucoup de diſpoſition & de talents dans ſon chien, prend la fantaiſie de lui apprendre à danſer; il le met pendant quelque temps dans une ſituation où il ne peut ſe tenir que ſur ſes deux pieds de derrière,& on peut voir preſque à l'œil que les parties les plus délicés du ſang, & que les eſprits vitaux viennent au ſecours de ces parties, en gonflent les muſcles & en animent les reſſorts. Quand une fois cette habitude ſera contractée, c'eſt-à-dire que les eſprits vitaux ou animaux ſe feront fait un paſſage & un cours libre dans ces parties, on ſe fera ſuivre aiſément par ce chien, en marchant devant lui, & en lui préſentant du pain ou de la viande, il ne faut pour tout cela, que de la patience & employer

à

à propos les coups de bâton & les caresses, le chien accoutumé à suivre son maître, le suivra de même, quand il jouera de violon, & il arrivera dans la suite que ce chien danfera au seul son de cet instrument.

On conçoit aisément par ce que j'ai dis, que ce chien très-capable de discipline pourra franchir un bâton tant soit peu élévé, pour avoir la viande qu'on aura mise au de-là du bâton: & qu'on lui apprendra par ce moyen à sauter quand on prononcera le nom du Roi de France, & à rester immobile aux noms des autres potentats de l'univers.

Enfin le maître de ce chien veut en faire un chien couchant. Le fouet à la main il le conduit d'abord en lesse, afin qu'il apprenne à ne point s'écarter, & à revenir sur ses pas à la voix du chasseur; la premiere perdrix que le maître met par terre, le chien la mange & il est battu: il recidive, & les coups redoublent,

enfin ce chien devient parfait & rapporte le gibier sans le gâter.

Ce qui fait ici une grande difficulté c'est la mémoire du chien. Que répond à cela un Cartésien ? c'est que dans l'homme même, la mémoire dépend des loix du méchanisme & des traces empreintes dans le cerveau. Qu'y a-t- il de plus extraordinaire que la mémoire ? je veux me rappeller un fait qui ne s'est passé que depuis quatre jours & je ne puis m'en souvenir, & ma mémoire ingrate pour ce fait, me joue le tour de m'en présenter d'autres, qui se sont passés depuis trente ans, & elle me les présente si vivement qu'il semble qu'ils viennent d'arriver. D'ailleurs une maladie la fait perdre cette mémoire, qui est le thrésor des sciences. Mais pourquoi les enfants ont-ils tant de mémoire ? c'est que leur cerveau est plus humide, & que les traces des esprits s'y gravent plus profondement.

Il

Il n'y a qu'à se servir de ces principes pour expliquer la mémoire des animaux. Qu'un objet ait fait une forte impression sur la machine d'un chien, sur le mouvement des esprits, sur les traces du cerveau, à la présence de cet objet, ces mêmes traces se r'ouvriront & la mémoire de l'animal est d'autant plus sure, que n'ayant point d'ame, son esprit n'est jamais distrait ailleurs.

La plus grande difficulté reste, dira-t-on, quand le chien danse, on lui présente de la viande, on marche devant lui, on joue de violon. Voilà trois objets qui frappent son cerveau, comment arrive-t-il qu'il danse ensuite au son du violon?

De plus, comment se peut-il faire qu'un chien s'abstienne de manger une perdrix, qui, par ses corpuscules comme par une corde, l'attire machinalement & nécessairement à soi, alors les effluves ne font-ils pas débander les ressorts propres à avaler,

ler ce gibier ? Quant au bâton le chien ne le voit, ni ne le ſent. Il faut par conſéquent attribuer ſon action à la force de ce ſyllogiſme

Si je mange cette perdrix, je ſerai battu,
Or je ne veux pas être battu,
Donc il faut m'abſtenir de la manger.

C'eſt ainſi que dans la bête la raiſon l'emporte ſur la paſſion.

Pour répondre à cette difficulté, je ſuppoſe deux choſes inconteſtables: la premiere, c'eſt que lorſque deux objets agiſſent enſemble, leurs traces s'uniſſent dans le cerveau, de maniére que l'une ne peut s'ouvrir ſans reveiller l'autre.

La ſeconde, c'eſt qu'on a coutume de battre ce chien, juſqu'à ce qu'il ait fait ce qu'on demandoit de lui. Les corpuſcules de la perdrix l'attiroient, mais les coups de bâton réiterés ont fait une impreſſion, qui a arrêté le jeu des reſſorts & des muſcles de la machoire, néceſſaire pour manger la perdrix; d'où il ſuit que la perdrix & les coups ont fait enſemble

leur

leur impreſſion dans le cerveau du chien. Or la plus forte impreſſion doit l'emporter ſur la plus foible, celle des coups a été la plus forte, il n'eſt donc pas étonnant que ce chien s'abſtienne de manger la perdrix.

Cette réponſe ſimple & à la portée de tout eſprit, ne ſera point agréable à ceux qui aiment le myſtérieux, l'obſcur, l'inintelligible. Un profeſſeur de Conimbre pourroit s'étendre fort à ſon aiſe ſur la mémoire réfléchie du chien couchant, ſur tout ſes raiſonnements, & en tirer la matiére d'un long ſermon, & l'occaſion de reprocher aux étudians, qu'ils ſont moins dignes que ce chien de prendre des grades dans l'univerſité. Mais qu'arriveroit-il? on le prendroit par la barbe, ſi l'on n'avoit point de bâton; on le feroit deſeſpérer & jetter les hauts cris, & on le forceroit à ſe retracter.

Enfin le Péripatéticien fait avancer

ſes

ses troupes de reserve. Un Irlandois est chargé de les conduire, on n'a pas malfait de le choisir pour argumenter, il a une voix de tonnère. Le fracas de deux cent chariots, le bruit de trois pompes funébres, le son des cors & des trompettes, n'empécheroient pas qu'on ne l'entendit. C'est là un grand talent, cela peut en imposer.

Je ne veux point vous faire entendre son bruit, mais ses raisons. Les nids, des oiseaux, les magazins des fourmis, les cabannes des castors & les ruches des abeilles. Voilà la matiére qu'il donne à expliquer à un Cartésien. Quoi de plus admirable que le castor! né architecte; il établit toujours son domicile auprès d'un ruisseau ou d'une riviére, soit que l'air qui contribue si fort à la santé, y soit plus vif & plus pur, soit qu'il veulle avoir chez lui la commodité de prendre les bains. Il faut conséquemment bâtir sur le pilotis & il le fait. Il coupe avec les dents &

 avec

avec une adresse merveilleuse les bois qui lui sont nécessaires, , en fait des pieux, les enfonce & les garnit de terre glaise. * Sa queuë lui sert tantôt d'auge ou d'oiseau, pour porter le mortier ; tantôt de truelle pour l'étendre. Le château des castors est entouré d'une levée ou d'une chaussée, qui tient l'eau au niveau du premier étage du bâtiment, il y a plusieurs étages élévés les uns sur les autres, afin que si l'eau monte, ils se puissent toujours loger plus haut. Là ils s'assemblent au nombre de dix ou de douze, quelquefois de cent, selon les provisions qu'ils ont faites. Là, tous bons amis vivants en paix, sans querelle & sans contradiction, ils passent plus agréablement l'hiver que ne le font bien des animaux soit disant raisonnables.

Ces chefs d'œuvre ne sont-ils donc qu'un jeu de marionettes ? ne faut-il pas être aveugle, ou bien endurci, pour dire que des animaux qui nous mon-

* Vid. Mr. Pluche, Tom. I.

montrent tant d'adresse, ne sont que des automates? vous direz, peut être, que les fourmis dorment tout l'hiver, & que leurs magazins ne sont bons que pour endormir des enfants. Vous ajouterez que les castors vivent trop éloignés de nous, que leurs cabannes & leurs manœuvres sont peut-être des choses inventées à plaisir, & que Messieurs les Historiens qui aiment le merveilleux sont par là très-sujets à caution. Ne faisons point d'incidents ici. Les seules ruches des abeilles dont nous tirons tant de profit, suffisent pour mettre à bout un Cartésien.

Il faut l'avouer, Messieurst cet argument a quelque chose d'éblouissant, il frappe l'esprit & plait à l'imagination. Bien loin de l'affoiblir, je veux le pousser aussi loin que l'irlandois auroit pu le faire.

Et 'd'abord les abeilles choisissent un terrein qui leur est propre & commode, pour bâtir leurs ruches; elles ont égard à la qualité & à la

proximité des eaux & des herbes ; & fachant fort bien s'orienter, elles places leurs cellules au midy, parce que le vent du Nord leur eſt contraire : en faiſant l'entrée étroite, elles parent à un autre inconvénient, qui eſt celui d'une trop grande chaleur en été, qui liquefieroit le miel.

Comme elles ſont deſtinées à vivre en ſocieté, il ne leur faut qu'un chef & quelque fois il s'en trouve deux : chacun a ſon parti, la diſcorde ſurvient, & eſt ſuivie de la guerre la plus cruelle ; elles ont toutes un cœur de lion, elles ſont des Céſars qui cherchent la victoire ou une mort glorieuſe.

Le combat fini, où un des deux chefs eſt toujours mis à mort, on ne perd point le temps à dreſſer un traité de paix & à le faire jurer & ſigner, comme cela ſe pratique parmi les hommes, qui ſont ſouvent diſpoſés à ne point obſerver ce qu'ils jurent ; les abeilles au contraire prennent ſur le champ un même

cœur-

cœur & un même esprit, & montrent pour le bien de la societé la même ardeur qu'elles avoient fait paroître dans la mêlée.

Toutes reconnoissent le chef & le servent avec une égale fidélité.

Cet attachement est le même dans celles qui ont été vaincues comme dans celles qui ont été victorieuses, de maniére que jamais les Egyptiens & les Lydiens, les Parthes & les Médes ne furent attachés au meilleur de leurs rois comme nos abeilles sont devouées à leur chef.

N'allez pas vous imaginer qu'il faudra peut-être un mois pour le couronnement du prince & pour les fêtes qu'il donnera à cause de son glorieux avénement à la couronne: il n'en est pas ainsi parmi les abeilles.

Mais quoique ce roi ne recevra pas le plus petit present des abeilles? je ne dis pas cela. Mais il veut que ce present soit fait de leurs mains. Il les anime par-là au travail, à cueillir des fleurs & à en faire du miel:

 c'est



c'est le tour ingénieux qu'il prend pour adoucir leurs peines & leurs occupations.

Quelle police dans cet état! les unes pourvoyeuses, vont chercher tout ce qui est nécessaire à la vie & à faire le miel.

Les autres reçoivent à la maison les charges des pourvoyeuses & bâtissent les cellules du suc des herbes les plus odoriferantes.

Celles-là sont occupées à élever leurs petits, & ceux de leurs camarades; ce sont les colomnes & les fondements de l'état. Quel emploi! il n'est donné chez les abeilles qu'au merite, & chez nous y regarde-t-on de si près?

Celles-ci sont portières, & ne manquent pas d'occupation. Toutes les charges des pourvoyeuses passent par leurs bras, & elles employent ces mêmes bras à chasser & tuer les frelons. La truelle d'une main & l'épée de lautre, elles ne sont jamais oisives; paroissent-elles un moment tran-

tranquilles dans leur place : de-là comme d'un observatoire, elles présagent le temps qu'il doit faire.

Une abeille meurt-elle, on lui rend les derniers devoirs, avec plus de décence & de tristesse qu'on n'en voit souvent parmi nous.

Je viens de vous parler, Messieurs, d'après le poëte Latin, Virgile est un poëte admirable; mais il est poëte. Il sait orner & embellir tout ce qu'il dit ; on sait que les poëtes ont la licence de dire tout ce qu'ils veulent, & il leur est permis de suivre la vraisemblance à la place de la vérité. N'importe, prenons tout ce qu'il a dit pour vrai, & tachons de l'expliquer.

Je dis d'abord que les effluves des fleurs & des herbes odoriferantes, suffisent pour déterminer machinalement l'abeille à s'avoisiner des lieux où elle les trouvera. Quant à la guerre dont parle Virgile, elle doit être encore plus chaude qu'il ne l'a décrite, car les abeilles n'ont point de roi, mais une reine ; c'est ici un

grand changement de scéne. On sait les effets de l'amour, il nous rend furieux.

Tout le merveilleux de l'attachement, du dévouëment & du respect des abeilles pour leur roi, tombe dès qu'on change ce roi en reine.

Le combat étant fini, l'appétit fait sortir les plus jeunes & les plus fortes pour aller à la picorée: les plus vieilles & les plus lasses restent à la maison, & chacune trouve sa subsistance dans le Thin, le Romarin &c. qu'on apporte dans les cellules.

Ainsi vit toute la communauté, & s'il arrive que quelqu'une vienne à payer le tribut à la mort, la mauvaise odeur du cadavre, oblige les plus voisines à le mettre dehors; mais pourquoi leurs cellules n'ont-elles que six angles? c'est que les abeilles n'ont que six pieds.

Toutes leurs actions que je ne puis expliquer doivent être attribuées à la raison universelle, qui se joue dans les abeilles, & non à une raison

par-

particuliére, qui les dirige. Elles tendent à un but sans le connoître; elles prennent les moyens les plus sûrs, pour y parvenir sans les choisir: elles présagent le beautemps ou la pluye, sans penser à l'avenir, & pour expliquer en un mot ma pensée, les singes, les renards, les castors, les abeilles &c. sont le chef d'œuvre de la méchanique de Dieu, mais est-il donné au pauvre esprit humain de connoître tous les ressorts & tout le jeu d'une méchanique divine?

Accumulons les ouvrages les plus industrieux des animaux. L'araignée n'a pas besoin d'apprentissage, ni de lettres de maîtrise pour faire une toile mieux travaillée que les nôtres. Ce n'est pas de nous qu'elle en a prit le dessein, c'est nous, qui l'avons pris d'elle; elle fait plus, elle tire du centre de sa toile des lignes à la circonférence avec la derniere justesse sans compas, sans instruments & sans savoir les élements d'Euclide.

Un chat se cache dans le coin d'un grenier, le rat sort, & le chat reste comme s'il étoit libre & maître de ses volontés : & sans géométrie il mesure fort bien, s'il y a plus de distance de la souris à son trou, que de lui à la souris.

Que dire du faucon, qui sans lunette d'approche decouvre de si loin une perdrix ; de l'agneau qui sans connoître Pline ni les naturalistes, sait que le loup est son ennemi ; des hirondelles qui sans avoir appris l'architecture font si bien leurs nids : qui, sans almanach & sans éphémerides, connoissent mieux que nous le changement des saisons : & qui sans boussole & sans géographie, traversent des pays immenses sans se tromper, passent les mers & viennent retrouver leurs nids.

Le Cartésien soutient que toutes ces choses doivent être attribuées à l'instinct, & il entend par instinct les ressorts de l'automate & le jeu de ces ressorts, selon les différentes impres-

preſſions des corps, des odeurs, des couleurs, des ſons, des éléments, &c. l'air eſt-il doux & leger, les oiſeaux chantent, les troupeaux bondiſſent dans les prairies; eſt-il chaud & peſant, l'homme & les animaux ſe couchent ou ſe repoſent par laſſitude; c'eſt par l'impreſſion de l'air que le coq chante de bon matin, & que les hirondelles gagnent les climats qui leur ſont favorables; les marins ſur mer ne diſtinguent-ils pas le vent de terre, & n'ont-ils pas par ce moyen decouvert des plages inconnues?

La belle philoſophie, me direz-vous, que celle qui prétend expliquer les actions des bêtes par des fibres, des muſcles, des tendons. Elle eſt, repondrai-je, auſſi raiſonnable que celle qui explique le mouvement d'une montre par les rouës & le balancier. Mais, ajouterez-vous, on connoit la nature, les différences & le jeu des parties de la móntre, au lieu que la nature & le jeu des fibres, des eſprits & des reſ-

ſorts

ſorts eſt quelque choſe de ſi obſcur & de ſi inintelligible, qu'il eſt étonnant que le Cartéſien oſe reprocher au Péripatéticien de parler d'une maniére énigmatique, équivoque, ambigue.

Il eſt vrai, repliquerai-je, qu'il faut régler ſes connoiſſances ſur des idées claires & diſtinctes & c'eſt ce que fait le Cartéſien. Un ſinge imite quelques unes de nos actions par la même méchanique, qui fait qu'un homme n'a qu'à bailler pour faire bailler toute une compagnie. Il y a inconteſtablement ici un jeu de reſſorts, qui fait ouvrir les machoires, & ne ſe rendroit-on pas ridicule de raiſonner ainſi; ſi vous ne me faites pas connoître le tiſſu des parties inſenſibles des machoires, des fibres, des reſſorts, des eſprits qui concourent à cauſer le baillement; je dirai que c'eſt l'ame qui baille, eſt que bailler eſt le *proprium quarto modo* de la nature humaine.

Vous avez crû, Meſſieurs, que j'ai

J'ai fait comme les pénitents, qui dans leurs confeſſions gardent toujours le plus gros péché pour la fin. Vous penſés que la derniere difficulté que j'ai propoſée, eſt inſurmontable & quelle terraſſe le Cartéſianiſme. Déſabuſez-vous, c'eſt ici ſon triomphe; ſi la manœuvre des abeilles, dit le Cartéſien, ne peut être attribuée au méchaniſme, à quoi donc l'attribuez-vous? à l'ame de l'abeille; repondez-vous, ſubſtance mitoyenne entre l'eſprit & le corps.

Vous avez raiſon de ne point héſiter ſur l'alternative, ſi le corps de la bête mû & dirigé tant qu'on voudra par l'être ſuprême, n'eſt pas la cauſe des ouvrages induſtrieux des abeilles; il faut recourir à leur ame: je ne demande pas mieux, mais ſouvent ſouvenez-vous bien de toute l'étenduë de l'eſprit des abeilles, de tous leurs mouvements proportionnés à une fin, de la police de leur république, de la diſtribution des emplois & de leur exactitude à les remplir. C'eſt

C'eſt donc l'ame des abeilles qui eſt la cauſe de toutes les merveilles que nous preſente leur eſſain, mais pourquoi dites vous que cette ame eſt une ſubſtance matérielle ? dites plutôt que c'eſt un eſprit angélique.

Vous avez étalé avec pompe, pourſuit le Cartéſien, les ruſes, la docilité & les connoiſſances des animaux, vous n'avez pas été aſſez fin pour voir que vous avanciez trop ; vous m'avez fourni des armes pour vous combattre & l'occaſion de vous confondre, vous allez être réduits à un honteux ſilence à ce qu'on appelle *terminos non loqui*.

En effet, ſi les abeilles ſans ame ſpirituelle, ſont capables de ſe choiſir une habitation commode, de ſe mettre en ſocieté, de ſe donner un chef, de travailler pour le bien public & d'agir pour une fin : qui empechera de ſoutenir que dans les hommes, c'eſt une ame matérielle, qui penſe, qui ſe reſſouvient & qui agit pour une fin : qui empéchera de

de dire que les Tyriens n'avoient besoin que de cette ame pour bâtir Carthage ? & que toute la différence qu'il y a, c'est que Rome & Carthage ne se sont policées qu'avec le temps, au lieu que la police regne dabord dans la république des abeilles.

L'abéille dès qu'elle est au jour, voit du premier coup d'œil l'ordre qui regne dans l'état, dont elle devient citoyenne : elle connoit l'emploi où elle est destinée & le remplit sans avoir besoin ni d'instruction, ni d'xeperience ; est-ce que notre ame jouit dabord d'une lumiére aussi vive, d'un discernement aussi éxact, & d'une suite de vuës, & de raisonnements qui ne s'acquiérent que par l'expérience & qu'aveç grand' peine ?

Voilà le grand embarras où se jette l'Anticartésien. Il est dans un defilé si étroit qu'il ne pourra en sortir, vous ne vous appercevrez pas, lui dira le sectateur de Descartes, qu'en voulant trop prouver, vous ne prouvez rien. Les abeilles, dites vous, font

font des choses merveilleuses, donc elles ne sont pas des machines; fort bien repond le Cartésien, elles sont donc des anges, pour ne pas dire des dieux.

La république des abeilles est plus parfaite que celle du divin Platon, pourquoi donc mettrez-vous l'abeille au dessous de l'homme.

C'est que l'homme, repliquez-vous, a le don de la parole, dont les animaux sont privés; fort bien, rapellez-vous, Mrs. l'histoire de la tour de Babel. Vous vous rappellez les hommes qui avoient conçû un plan, & après se l'être communiqué, ils mirent de concert la main à l'ouvrage, pour éterniser leur nom & leur mémoire. Dieu desaprouva ce dessein fondé sur la vanité, le grand mobile des actions humaines. Que fit la sagesse éternelle pour faire échouer ce projet insensé? de quel moyen se servit-elle? De la confusion des langues.

Com-

Comment arrive-t-il donc que les abeilles agissent de concert, si elles ne s'entendent pas ?

L'homme a son langage, les bêtes ont le leur ; si les brutes, dit le P. Bougeant, nous entendoient converser, jaser, mentir, médire, extravaguer ; auroient-elles lieu de nous envier l'usage que nous faisons de la parole ?

Les abeilles ne parlent qu'à propos, & toujours sensément. Leur entreprise si bien suivie & si bien exécutée & leurs actions merveilleuses, valent mieux au jugement même du P. Daniel, qu'un syllogisme en Bocardo, & qu'un playdoyer d'une heure.

Que le sort des abeilles est à envier ! l'homme lit Vitruve, apprend la géométrie, & voyage en Italie où il voit des morceaux achevés d'architecture ; il a sous ses yeux d'autres chefs d'œuvres modernes, il prend son plan sur ces modéles, & à la suite de beaucoup de raisonnements

& de réflexions, il s'égare, il se trompe. Les abeilles au contraire du Monopotana, de la Cafrerie, de la Cochinchinne, naissent tout aussi habiles, & toutes aussi expérimentées que celles de l'île de France, & en savent autant le premier jour de leur naissance, qu'au dernier jour de leur vie; elles arrivent dès la premiére fois, au point de la perfection, & leur premier coup d'essai, est un coup de maître.

Sortons de la république des abeilles, & transportons-nous chez les Hottentots, les Hurons, dans la Cafrerie, nous y trouverons des sauvages sans police, sans habitations fines, comparons le tout ensemble; si on met de la connoissance dans les abeilles, ne sera-t-on pas obligé de convenir qu'il y a plus de perfection dans leur ame, que dans celle des Cafres & des Souriquois.

Mais d'où peut venir, dit Mr. de Buffon, * cette uniformité dans tous les

* Hist. nat. Tom. II. pag. 260.

les animaux ? pourquoi chaque espéce ne fait-elle jamais que la même chose de la même façon ? pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux, ni plus mal qu'un autre individu ? y a-t-il de plus fortes preuves que leurs opérations ne sont que des résultats méchaniques & purement matériels ? car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumiére qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ? chaque individu de la même espéce feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu ; mais non, tous travaillent sur le même modéle, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espéce entiére, il n'appartient point à l'individu, & si l'on vouloit attribuer une ame aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espéce, à laquelle chaque individu participeroit également. Cette ame seroit donc nécessairement divisible & par con-

ſéquent matérielle ; car pourquoi l'imitation ſervile nous coute-t-elle plus qu'un nouveau deſſein ? c'eſt parce que notre ame eſt à nous & qu'elle eſt indépendante de celle d'un autre.

Après de pareilles réflexions peut-on traiter le Cartéſien d'entêté, d'endurci, d'incorrigible.

Les Péripatéticiens reſtent ici embourbés d'une maniére qui fait pitié, ils montrent trop de foibleſſe en ſe défendant ; voyons s'ils auront quelque force en attaquant.

Le P. Daniel, dit Bayle, montre que les arguments des Cartéſiens nous conduiſent à juger que les autres hommes ſont des machines. C'eſt peut-être l'endroit le plus foible de la place, & cela confirme une penſée très-judicieuſe que l'on peut avoir de la nature des connoiſſances humaines. Il ſemble que Dieu qui en eſt le diſtributeur, agiſſe en Pere commun de toutes les ſectes, c'eſt-à-dire, quil ne veuille point ſoufrir qu'une

qu'une ſecte puiſſe pleinement triompher des autres & les abîmer ſans reſſource. Une ſecte terraſſée, miſe en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de ſe relèver, dès quelle abandonne le parti de la défenſive, pour agir offenſivement, par diverſion & par retorſion. Le combat des ſectes eſt toujours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens & des Grecs, la nuit que Troyes fut priſe ; tour à tour elles ſe vainquent l'une lautre ſelon qu'elles changent les parades en riſpoſtes.

Le Cartéſien n'a pas plutôt renverſé, ruiné, annéanti, l'opinion des ſcholaſtiques ſur l'ame des bêtes, qu'il éprouve qu'on peut le battre par ſes propres armes & lui montrer qu'il prouve trop ; & que s'il raiſonne conſéquemment, il renoncera à des opinions, qu'il ne pourroit ſoutenir ſans s'expoſer au ridicule, & ſans admettre des abſurdités qui

fautent aux yeux. Car où est l'homme qui oseroit dire, qu'il n'y a que lui qui pense, & que tous les autres sont des machines? ne le regarderoit-on pas comme un personnage plus extravagant que ceux qu'on enferme dans les petites maisons, ou que l'on sequestre de toute société humaine; cette conséquence du dogme Cartésien est un facheux rabat de joye; elle est semblable aux pieds du Paon; c'est une laideur qui mortifie la vanité, que le brillant du plumage avoit inspirée.

Vous voyez, Messieurs, que j'ai donné au P. Daniel un bon second, un grand champion & un des meilleurs gladiateurs de plume que nous ayons. Reste à voir, si l'endroit de la place est aussi foible qu'on veut bien l'annoncer.

Je ne veux point ici me servir de toutes mes forces, employer les raisons du P. Lami, cité par Bayle, & retorquer l'argument contre mes ad-

adverſaires. J'ai pris le deſſein de répondre à une objection du même ton qu'elle eſt faite.

Les bêtes ſelon Descartes, dit-on, ſont de pures machines; donc les autres hommes doivent être reputés de purs automates par un Cartéſien. Je nie la conſéquence, pourquoi? c'eſt que la conduite des bêtes eſt toujours uniforme: leur allure eſt toujours la même.

* Mais l'homme ſans arrêt dans ſa courſe inſenſée.
Voltige inceſſament de penſée en penſée:
Son cœur toujours flottant entre mille embarras,
Ne ſait, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, un autre il le ſouhaite.
Voilà l'homme en effet, il va du blanc en noir,
Il condamne au matin, les ſentiments du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode,



* Boileau ſ. 8.

Il tourne au moindre vent, il tombe au
moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain
dans un froc.

Bayle, qui fut protestant, ensuite catholique, & enfin relaps doit être content de ma preuve. Mais le P. Daniel seroit-il plus obstiné & plus endurci que Bayle ? je ne le crois pas, & on ne doit pas le croire, il connoit tout le sel des vers suivants :

Voit-on les loups brigands, comme nous
inhumains,
Pour détrousser les loups, courir les grands
chemins ?
Jamais pour s'aggrandir, vit on dans sa
manie
Un Tigre en factions partager l'Hircanie ?
Les animaux, ont ils des universités ?
Voit-on fleurir chez eux les quatre facultés ?
Y voit-on des savants, en droit, en mé-
decine ?
Endosser l'écarlate & se fourrer d'hermine ? *

Cette derniére preuve, Messieurs, me paroit décisive pour la différence essentielle qui est entre l'homme & la bête : cette seule preuve auroit tous

* Boileau.

tous les suffrages de l'université de Majorque; tachons de mettre encore de notre parti les astronomes.

N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas à mesuré les cieux ?

Eh bien, Messieurs, le brillant du plumage du P[illegible] ne convient-il pas au cartésianisme, & la laideur des pieds de cet animal au péripatétisme? non jamais on ne pourra expliquer par le méchanisme les bizarreries, la foiblesse & la grandeur de l'esprit humain.

Un âne pour le moins instruit par la nature
A l'instinct qui le guide, obéit sans murmure,
Ne va point follement de sa bizarre voix,
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois,
Sans avoir la raison, il marche sur sa route,
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute.
Reglé par ses avis, fait tout à contre temps
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison, ni sens.
Tout lui plait & déplait, tout le choque & l'oblige.

Sans raiſon il eſt gai, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au hazard, aime, évite, pourſuit,
Défait, réfait, augmente, ôte, éléve, détruit.

Ce qui doit être un grand rabat joye pour le P. Daniel & Bayle, c'eſt qu'ils ſont demeurés en chemin, & qu'ils n'ont pas ſçû pouſſer leurs difficultés. Voici comme ils devoient s'y prendre. Toutes les raiſons qui prouvent que les hommes ne ſont pas des automates, ſont contraires aux principes de Deſcartes ; donc un Cartéſien par conſéquent doit croire que tous les hommes, excepté lui, ſont de pures machines. Quand on aura prouvé la premiére propoſition, j'ai de bonnes réponſes à y faire. Elles ſont toutes prêtes, mais la preuve reſtera longtemps à venir.

Si je demandois à un Péripatéticien, tout animal à figure humaine, eſt-il homme ; il ne manqueroit pas de me répondre, oüi. Mais, lui ajouterai-je, ne ſavez-vous pas que le

le conducteur de Tobie, buvoit, mangeoit, marchoit, parloit & avoit la figure humaine, quoiqu'il ne fut point homme, mais un ange? Qui m'empêchera donc de transformer tous les hommes en anges? par quoi les distinguerez-vous? je crois que mon Péripatéticien pourroit être embarrassé; pour moi, je dirois, ah, plut-à-Dieu que jeusses à vivre, & que jeusse vêcu avec des anges!

Celui de Tobie, ne lui fit que du bien, & il le fit sans interêt. Les hommes, au contraire, sont dissimulés, vicieux, calomniateurs, hypocrites, traîtres, intéressés, &c. Telle est la nature de l'homme; c'est là, où on peut le reconnoître. Non tant de vices & de vertus, tant de foiblesse & de grandeur ne peuvent être le jeu du pur méchanisme.

Voici une seconde objection qui attaque plus directement le systême de Descartes.

Il me paroît demontré, dit Mr. de Voltaire, * que les bêtes ne peuvent être de simples machines. Voici ma preuve, Dieu leur a fait précisement les mêmes organes du sentiment que les nôtres, donc si elles ne sentant point, Dieu a fait un ouvrage inutile. Or Dieu, de votre aveu même ne fait rien en vain. Donc il n'a point fabriqué tant d'organes de sentiment, pour qu'il n'y ait point de sentiment, donc les bêtes ne sont point de pures machines.

Il faut l'avoüer, cette difficulté a quelque chose d'éblouissant, quoi ? les bêtes ont des yeux & ne voyent pas: ont des oreilles & elles n'entendent pas. Cela ne revolte-t-il pas le sens commun ? ne précipitons point, Messieurs, notre jugement, examinons ce qui se passe dans nos organes, par exemple dans notre œil, lorsque nous voyons un objet: je remarque d'abord une impulsion

* 13. Lettre Philos.

pulsion qui vient de dehors. 2dò, Le nerf optique en est ébranlé. 3tiò De cet ébranlement du nerf optique, suit un mouvement dans le corps & souvent l'ame n'y a aucune part, comme dans les terreurs paniques. 4tò, l'ame connoit l'objet & de cette connoissance réfléchie resulte un sentiment d'amour, de haine, d'indifférence: enfin l'ame y decouvre les degrès métaphisiques de l'objet, ce en quoi il convient ou ne convient pas avec d'autres êtres.

Donc le mot voir, dit deux choses, passion & action. La passion est pour l'organe, l'action regarde l'ame. Donc dans l'homme outre les yeux du corps, il y a de plus, les yeux de l'esprit.

Cela étant ainsi expliqué, le Cartésien toujours ferme dans ses principes, ne doute point que les bêtes ne voyent un objet des trois premiers maniéres que j'ai devéloppées.

Elles voyent donc des yeux du corps, & elles voyent mieux que nous : leurs organes plus fins que les nôtres sont d'autant plus surs & plus réglés, que n'ayant point d'ame, ni les yeux de l'esprit, ni rien ne les detourne de suivre l'impression & la détermination du mouvement qu'elles reçoivent, selon les loix posées par le Créateur & le Conservateur de leur être: en quoi il n'y a rien que de passif, que d'étendu, que de corporel ; ce n'est qu'un mouvement machinal, donc les yeux du corps suffisent pour la conservation de l'automate, & les yeux de l'esprit font la seule différence de la maniére que l'homme & la brute voyent. Donc si les roües & le grand ressort ne sont point un vain ornement dans une montre : de même, on ne peut dire que les organes dans les bêtes ne soyent que pour la parade & des meubles inutiles. C'est par leur moyen que

le

le cheval évite le précipice, comme je l'ai montré. Ce font des piéces néceffaires pour la confervation des brutes.

Vous voyez, Meffieurs, que je ne diffimule point les difficultés, il en refte une affez confidérable par laquelle je finis.

Cette penfée que les bêtes font des automates, dit Mr. Bernier, * eft capable de rendre notre fiécle ridicule à la poftérité, qui ne pourra affés s'étonner qu'on ait pû avancer des propofitions fi éloignées du fens commun. Car enfin fera-t-il jamais poffible d'élever les enfants dans la croyance que les bêtes n'ont point d'ame qui connoiffe, tout ce qu'ils leur voyent faire fi femblable à ce qu'ils expérimentent en eux-mêmes & à ce qu'ils voyent dans les autres hommes, ne les convaincra-t-il pas toujours du contraire? ce penchant & cette propenfion fi grande que nous

* Première partie de l'abrégé de Gaffendi.

nous avons à croire que les animaux connoissent, n'est-ce pas un signe certain que c'est la nature elle-même qui nous le dit, & qui nous instruit intérieurement de cette vérité?

Je m'apperçois, Messieurs, que cette difficulté vous frappe. Ne précipitez point, je vous prie, votre jugement & continuez à donner une attention favorable à la réponse que je vais faire.

On a tort de traiter le sentiment de Descartes de nouveau & de contraire au sens commun, Car si on croit Mr. du Rondel, * ce n'est pas seulement du temps de St. Augustin qu'on a douté de l'ame des bêtes; c'est aussi du temps des Césars, c'est-à-dire plus de 300. ans avant ce Pere de l'église. Les Stoyens ne parloient d'autre chose; jusqu'à soutenir dans leurs écoles, qu'il n'y avoit que de

* Extrait d'une lettre de Mr. du Rondel à Mr. Bayle 1684. qui croyoit qu'avant St. Augustin, on ne parloit pas de l'ame des bêtes.

de la ressemblance entre nos actions & celles des bêtes, & que dans les bêtes & dans les hommes, il y avoit une nature absolument différente.

Qu'on ne s'aille pas imaginer qu'ils ne disoient cela que de certaines actions comme de la digestion, ils l'enseignoient aussi des passions les plus vehementes & les plus sensibles. Un lion selon eux ne se mettoit point en colère, quoiqu'il dechirât en pieces tout ce qu'il trouvoit devant lui dans l'arêne; c'est qu'il étoit dans les fremissements & les bouillons de son sang, que par malheur, ou autrement des objets peu convenables à la nature de cet animal avoient brouillé & effarouché.

Les bêtes, dit Seneque, n'ont envie ni de bien faire, ni de mal faire, *irasci non magis sciunt quam ignoscere*. Pourquoi cela? c'est que si les bêtes étoient capables de se courroucer, elles seroient aussi capables de pardonner. Or comme la clemence est un effet de la raison, & la colère une

passion contraire à la raison, & que les bêtes n'en ont point: les Stoyens concluoient que les bêtes n'étoient point susceptibles de colère ni de toute autre passion: & Diogéne * 300. ans avant les Stoyens a crû & a enseigné en termes formels, que les bêtes n'avoient ni sentiment ni connoissance. Or l'opinion des Stoyens n'a pas rendu ridicule le temps des Césars, il n'y a donc rien à craindre de ce côté-là pour le siècle de Descartes & de Gassendi.

St. Augustin écrivoit il y a plus de douze cent ans, que l'opinion qui ôtoit l'ame aux bêtes paroissoit absurde & que cependant de très-savants personnages la soûtinoient de son temps, & l'avoient soutenuë auparavant.

Je ne vous renverrai pas, Messieurs, à l'autheur du livre intitulé: *Doctrina Christiana*, dont le sixiéme volume tend uniquement à prouver par des textes de St. Augustin que ce grand Docteur

* Voyez les Nouvelles de la République des Lettres 1684.

Docteur a crû que les bêtes sont de purs automates : je veux que Descartes soit le pere de cette opinion, sera-t-elle donc fausse parcequ'elle est nouvelle ? les arts ne se perfectionnent-ils pas tous les jours, ne fait-on pas de nouvelles decouvertes dans la physique & dans l'astronomie ? les systémes de Copernic, d'Harvée, de Boërhave sont donc faux : & si en fait de physique la généralité & l'antiquité d'une opinion est une marque certaine de vérité, il faudra donc croire que la canicule a les vertus que Virgile a chantées & que l'almanach lui attribue.

Vous voyez, Messieurs, que le raisonnement de Mr. Bernier tend à accrediter toutes les erreurs populaires. Il faudra dire aux femmes & aux enfants que l'odeur est dans le vase, la chaleur dans le feu, la douleur dans la main, la blancheur dans le lait, la douceur dans le sucre. Car ne seroit-il pas bien difficile de les convaincre du contraire ? que faut-il donc faire ? le voici.

Il faut dire aux enfants, que dans la recherge de la vérité, il y a beaucoup d'écuëils à éviter: qu'il ne faut point juger d'une chose que lorsqu'on a des idées claires & distinctes, & que c'est sur ces idées qu'on doit fonder son jugement & non sur ce que les autres en pensent.

Abregeons & disons aux enfants avec St. Thomas: voyez cette fleche, elle va au but comme si elle avoit de la raison pour se regler dans son mouvement. Considérez cette montre: pensez-vous qu'elle ait été faite sans industrie? si donc vous rapportez ce qu'il y a de merveilleux dans les ouvrages des hommes à la sagacité des artisans, pourquoi donc ne rapporterions-nous pas ce que nous voyons de plus surprenant dans les choses naturelles à la sagesse infinie de leur divin architecte.

Et de-là il arrive, continue le St. Docteur * que les actions des bêtes marquent souvent de la raison parce qu'elles

* St. Thomas L. 2. art. 13.

qu'elles prennent les meſures les plus juſtes & les plus conformes à la fin qu'elles ſe propoſent, mais cela vient de ce que le divin ouvrier les a reglées & ordonnées de la ſorte.

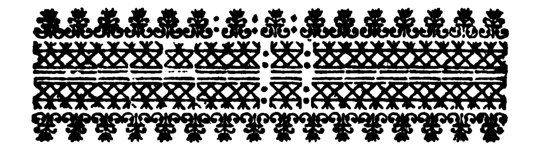
Telle eſt la concluſion de l'ange de l'école ; concluſion juſte & raiſonnable. En effet, il faut dire aux enfants que quand un effet peut naître de deux cauſes différentes, l'on ne doit pas reconnoître une de ces cauſes au préjudice de l'autre ſans de bonnes raiſons. Or ce qui ſe remarque dans les animaux, peut être produit par la ſeule diſpoſition de leurs organes, ou par une ame connoiſſante, donc il faut avoir de bonnes raiſons pour ſe determiner en faveur de l'une de ces cauſes, la bien pénétrer, voir ſi elle rend mieux raiſon des opérations de la brute, ſi elle eſt moins ſujette à des difficultés invincibles & à des inconvénients inſurmontables. Mais il y a de ces inconvénients à mettre une ame dans les bêtes, donc leurs actions ſont une

ſuite des loix de cette ſageſſe éternelle, qui ſe jouë dans l'univers.

Je ne me flatte point, Meſſieurs, d'avoir épuiſé la matiére que j'ai traitée, & je n'ai pas beſoin de vous dire que je connois peu les batteries de la fine dialectique. Ce n'eſt pas là mon métier, mais la bonté de ma cauſe ſouffrira-t-elle de ma foibleſſe & de mon ignorance ? non, vous êtes des juges trop juſtes & trop équitables, vous ſavez rendre juſtice au mérite ; vous ſavez que Descartes a eu pour diſciples les plus grands génies. Quelle différence ! ſi un Mallebranche, ſi un Regis avoit manié le même ſujet, il n'eſt point d'eſprit incredule, dont leurs raiſons n'euſſent briſé l'incrédulité.

Je crains de m'être trop étendu pour avoir trop ſuivi mon zéle, mais il m'étoit difficile de ne faire qu'effleurer une matiére ſi belle après l'avoir entamée, jaurois mieux fait, je l'avouë, ſi j'avois pris le parti de me taire & celui de vous écouter.

*Intererit multum . . . loquatur . . . .*
*Maturus-ne ſenex, an adhuc florente juventâ*
*fervidus.* HOR. L. I.



## SECOND ENTRETIEN.

Notre septuagénaire avant que de commencer à parler, montra un front plus ridé qu'à l'ordinaire, il paroissoit embarassé. Cependant après avoir passé trois fois la main sur la barbe, il commença ainsi :

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste.
Que lors qu'une avanture en colère nous met,
Nous devons avant tout dire notre Alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien, que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon & veux me modérer. *



* Ecole des femmes sc. 4. act. 2.

Quel paralelle entre Ariſtote, le génie de la nature, l'oracle de la vérité, & un certain Descartes, qui eſt un nouveau venu, un intrus, un perturbateur du repos public dans l'état philoſophique, un novateur, le deſtructeur des qualités occultes, l'aſſaſin des formes ſubſtantielles, & le meurtrier de toute génération péripatéticienne ? voilà l'homme à la mode : voilà la marotte du temps. *O tempora, o mores* ! quel aveuglement ! on ſe fait gloire de ſuivre un ſchiſmatique, un hérétique & un athée. Quel bien pour le lycée, ſi Voëtius avoit pu réuſſir à le faire bruler vif, il l'auroit fait ſans doute s'il l'avoit pu tenir. Mais, dira-t-on, comment auroit-on pu le condamner au feu, ſous prétexte d'athéiſme ? Voëtius ne ſavoit-il pas que Descartes s'occupoit alors à ſes nouvelles démonſtrations de l'exiſtence de Dieu ? ouï, ſans doute il le ſavoit, & c'eſt ſur cela même qu'il auroit inſtruit ſon procès. Ce novateur ne

voulöit

vouloit point dire avec les péripatéticiens que Dieu eſt un être pur, c'eſt à dire ſans potentialité. Il détruiſoit donc le Dieu d'Ariſtote, pour mettre ſur le thrône de l'univers, un autre Dieu.

Je m'arrête ici tout court, dans la crainte d'oublier la leçon de mon Grec. Car mon deſſein eſt de confondre les Cartéſiens par raiſons démonſtratives, & de ne point dire d'injures à leur chef; je ne dirai donc pas que Descartes fut exilé de ſa patrie, & juſtement perſécuté par les Péripatéticiens, fils naturels & légitimes d'Ariſtote, & par tous les docteurs en *us*, Revius, Donimatius, les deux Voëtius &c.

Mais, dira-t-on, Descartes n'a-t-il pas eu la gloire de faire ſecte? quelle gloire, répondrai-je, d'avoir compté autant de femmes que d'hommes dans ſon parti? ſa philoſophie n'eſt bonne que pour les enfants. Platon voyagea la plus grande partie de ſa vie, & après avoir parcouru

la Grèce & converſé pendant treize ans en Egypte avec les prêtres, il répandit dans ſes dialogues une philoſophie ſi profonde & ſi obſtruſe que le ſeul Marſile Ficin a pu y atteindre; les Cartéſiens au contraire ont une logique, qu'un enfant même de qualité apprend en quatre jours, & dans quinze autres il peut faire ſon cours de phyſique expérimentale. C'eſt devenir Philoſophe à bon marché.

D'un autre côté pour être ſavant, il n'eſt plus néceſſaire d'apprendre les langues ſavantes & ſur tout le latin ſi néceſſaire pour lire Averoës, ce prodige de génie; les leçons ſe font en langue vulgaire, Rohault, Regis, Malebranche ont écrit en françois. L'univerſel à *parte rei* ne peut-être franciſé, tant pis pour lui, on n'en fera plus mention comme d'une choſe inutile. *Barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, ne peuvent être habillés à la françaiſe, on ſe moquera de ces regles, qui peuvent ſeules

feules prouver l'étenduë de l'esprit humain, *aaa, aae, aii, eio,* que cela est bien trouvé, dit on, pour faire aller un cheval de poste ; ne faut-il pas être bête de somme pour raisonner ainsi. Chut, je me souviens de l'alphabet.

Avouez-le, Messieurs, est-ce que la sagesse ou la philosophie doit se convertir en turlupinades ! n'est-ce pas un goût dépravé & abhorré de tous les honnêtes gens, & ne trahirois-je pas la vérité si j'oubliois de dire que Descartes ne s'est frayé le chemin à la renommée que par des turlupinades.

Vous savez, Messieurs, que pendant trois mille ans, Aristote l'oracle de la vérité a joüi du privilége de l'infaillibilité. On ne pensoit que par lui, & on ne connoissoit d'autre étude que celle de savoir sa pensée. Descartes ouvre une autre route philosophique ; l'amour de la nouveauté qui a tant d'empire sur le cœur de l'homme, lui attire des

secta-

fectateurs. Les honnêtes gens gémirent de ce qu'on quittoit les routes frayées & qu'on osoit franchir les bornes sacrées posées par Aristote. On prit en conséquence le parti de s'adresser au Parlement : ce parti étoit sage, les sectateurs d'Aristote étoient nombreux, ceux de Descartes insolens, de maniére qu'il y avoit tout à craindre d'une dispute réglée, des paroles on en auroit pu venir aux coups : une douzaine de volumes d'Averoës, ou d'Oviedo lancés par les hybernois auroient étouffé, détruit, annéanti la cabale naissante de Descartes.

On avoit vû sous le régne de Louis le jeune, un Rousselin Breton, à la tête des Nominaux, disputer à main armée dans l'université de Paris, contre ceux qui tenoient l'universel *à parte rei*, & des arguments en venir aux épées, de sorte qu'il en arriva mort d'homme.

La même scêne pouvoit se renouveller. L'université craignoit avec

raison

raiſon de ſe voir enſanglantée au ſujet de Descartes. Dame juſtice a droit de lévée des corps morts, & il en eut toujours fallu paſſer par ſes mains. On jugea donc que le plus court étoit de préſenter une requête au Parlement, tendante à maintenir Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & jouiſſance des écoles de l'univerſité, à ordonner qu'il ſeroit toujours ſuivi & enſeigné par les regents, doćteurs, maîtres és arts & profeſſeurs de ladite univerſité, & à faire reconnoître ledit Ariſtote pour juge ſans appel & non comptable de ſes opinions.

Le croirez-vous, Meſſieurs, l'arrêt devoit paſſer d'une voix unanime, lors que la bouffonnerie d'un charlatan fit tourner la tête à l'homme le plus ſage & au plus reſpećtable Magiſtrat qu'ait eu le Parlement de Paris. * Un arrêt burlesque en fut la cauſe, le ſiècle étoit monté ſur ce ton. Ariſtote, diſoit-on, eſt bien vieux,

* Mr. De Lamoignon, premier Préſident.

vieux, donc il radote: Descartes au contraire eſt tout jeune, donc il a la raiſon en partage. Sur ce pitoyable raiſonnement, Descartes eſt metamorphoſé & traveſti d'une maniére à n'être plus reconnoiſſable: ce n'eſt plus lui qu'on attaque, c'eſt la raiſon même, & en conſéquence de cette idée extravagante, on demande à la Cour que la raiſon ne ſoit plus écoutée dans l'univerſité, que n'ayant jamais été admiſe ni aggregée audit corps, elle devoit en être bannie à perpétuité, & que défenſes devoient lui être faites d'y entrer, à peine d'être déclarée janſeniſte & amie des nouveautés.

On ajoutoit que ladite raiſon auroit entrepris de diffamer les formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, ecceïtés, pétreités, polycarpeités & autres êtres, tous enfants & ayant cauſe de defunt maître Jean Scot, leur pére; ce qui causeroit la totale ſubverſion de la philoſophie ſcholaſtique, dont elles ſont

font tout le myftère, & qui tire d'elles toute fa fubftance. On demandoit encore que le feu fut logé au concave de la lune, felon les certificats d'Ariftote, & les vifites & defcentes faites par lui fur les lieux.

Ces turlupinades firent rire, & Descartes eut les rieurs pour lui. C'étoit le goût du fiécle ; fi vous ne voulez pas m'en croire, croyez en Boileau.

Au mépris du bon fens, le burlesque effronté,
Trompa les yeux d'abord, plut par fa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales,
Le parnaffe parla le langage des hales,
La licence à parler, alors n'eut point de frein,
Apollon traverfti, devint un tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du clerc & du bourgeois, paffa jufques aux Princes,
Le plus mauvais plaifant eut fes approbateurs,
Et jufqu'à Descartes, * tout trouva des lecteurs.

Bientôt

* Il y a dans Boileau d'Affouci & le vers y eft, on ne doit pas y regarder de fi près pour un étranger.

Bientôt on ne parla plus que de matière ſubtile, globuleuſe, ſtriate ou canelée. Tout retentiſſoit des loix de la communication du mouvement, & avec ces premiers principes, empruntés de Democrite, ou d'Epicure, on eut la temérité de vouloir expliquer tous les phénomènes de la nature. Le nouveau ſyſtéme Cartéſien fut attaqué par les théologiens & par les philoſophes, les difficultés pleuvoient de toutes parts, & Descartes ne tint pas toujours ferme; il lâchoit le pied & allant juſqu'à dire que peut-être Dieu pouvoit faire que deux & deux ne fiſſent pas quatre, il ruina lui-même & renverſa tout l'édifice qu'il avoit voulu conſtruire. Il eſquivoit les difficultés au lieu de les reſoudre, il étoit accablé ſous leur poids, mais la plus accablante de toutes, fut celle que lui propoſèrent les Ariſtotéliciens.

Vous connoiſſez, lui dirent-ils la ſagacité des animaux, le renard eſt fin

fin & rusé : dites-nous un peu de quoi son ame est composée ? est-elle paitrie de matière globuleuse ou striate, subtile ou canelée ? la matière doüée d'un certain mouvement & d'une certaine disposition des parties, est-elle donc capable de voir, d'entendre, de connoître, d'aimer ? Nierez-vous l'existence des bêtes, que vous paroissez embarrassé ? Il l'étoit en effet, & ne pouvant délier le nœud, il le coupa, & avanca témerairement que les bêtes ne sont que de purs automates, ce qui est le comble de l'absurdité. Ce sentiment lui fit perdre le titre de philosophe, & on lui donna celui de Romancier, & il ne fut plus question que du roman de Descartes. On avoit raison, car ce philosophe à la faveur d'une absurdité n'avoit pu se tirer du défilé, où les Péripatéticiens l'avoient mis. Supposons, lui disoient-ils, que les bêtes sont des machines, voyez cette aigle qui va se reposer sur ce rocher. Elle agit contre tou-

tes les regles & détruit cette belle loix du mouvement que vous avez établie la première, savoir qu'un corps une fois mû, doit toujours persévérer dans son mouvement, s'il ne rencontre point d'obstacle.

Mais voici une autre difficulté. Voyez cette même aigle qui quitte sa place pour courir après sa proye, elle méprise la seconde de vos regles, savoir qu'un corps une fois en repos, y doit persévérer, jusqu'à ce qu'un autre corps le chasse de sa place.

Quittons les bêtes, qui par leur sagacité se vengent hautement & publiquement de l'injustice que Descartes leur a voulu faire, & lui donnent cent dementis, abandonnons à la risée publique, l'hypothèse cartésienne; j'ai presque honte de réfuter des sotises qu'on n'a pas eu honte de soutenir: & lorsque je pense à toute l'extravagance du sentiment qui fait les bêtes de purs automates, j'ai presque honte d'être homme.

En

En suivant, Messieurs, la route de mon maître Aristote, qui est de détruire le sentiment de ses adversaires, avant que d'établir le sien, j'ai encore à refuter un second systême tout aussi extravagant que le premier, mais infiniment plus dangereux. Permettez-moi de faire ici une petite reflexion. Dès qu'on eut abandonné Aristote, chacun se mêla d'innover. Descartes a fait un nouveau systême, disoit-on, n'ai-je pas autant de droit que lui, d'en faire un? & de même que des gens qui se trouvent dans un bois, & qui ne sçavent où ils vont, s'écartent de leur route, les uns à droite, les autres à gauche, de même les antipéripatéticiens se sont tous également égarés du droit chemin, quoique diversement.

Triste effet de l'envie de briller & de l'amour pour le merveilleux! Descartes a fait la bête, un automate corporel & tout matériel; un autre fera l'homme, automate spirituel.

Leibniz paroit sur la scene & monte sur le char de la vanité & de la nouveauté *quos tulit in scenam ventoso gloria curru.*

Ecoutez, Messieurs, cria-t-il, je vrais denoüer le nœud du probleme de l'ame des bêtes. Mon sentiment a de quoi plaire, parcequ'il jouit de toutes les graces de la nouveauté; feüilletez tant qu'il vous plaira les theologiens & les philosophes, les latins & les grecs, vous mavoüerez que mon systême m'appartient en propre, & que personne avant moi n'en a eu l'idée. Mais si la vérité en général est difficile à trouver, si elle est concentrée dans un puits ou dans un goufre, comme l'ont prétendu les Pyrrhoniens, comment pourra-t-on saisir une vérité neuve, dont on ne trouve nul vestige dans l'antiquité? Aussi m'objecte-t-on que je suis incomprehensible & plus obscur que Platon. Ceux qui me font cette difficulté, doivent être sans doute Pythagoriciens & tenir pour le dogme de

de la réminiſcence. Sans ces préjugés ils euſſent compris mon ſyſtême, parceque rien n'eſt plus aiſé à comprendre. Imaginez-vous deux pendules dont l'une va par poids & l'autre par reſſorts. Elles ſonnent enſemble les quarts, les demys, les heures, & n'ont aucun beſoin d'être montées, parceque leur divin artiſan les fait joüir du mouvement perpétuel. Or l'harmonie qui ſe fait ſentir entre ces deux pendules, qui marquent également les heures & ſonnent toujours en même tems, cette harmonie, dis-je, regne dans l'univerſalité des êtres qui concourent au concert de l'univers, & éclate d'une maniére admirable & extraordinaire, dans les ſubſtances mixtes & animées, telles que ſont celles de l'homme & de la brute. Mon ſyſtême a cela de propre, qu'il explique tous les phénoménes de la nature & qu'il pare à toutes les objections. Prenons pour éxemple l'abeille. Son corps eſt la pendule *A*, qui va par

ressorts : son ame est la pendule *B*, qui va par poids. Or les mouvements du corps de l'abeille sont aussi réglés que ceux de la pendule *A*, de maniére qu'en conséquence des loix particulieres qui font mouvoir cet animal, il doit aller à telle heure chercher le thin & le romarin, & le rapporter à une autre heure déterminée dans la ruche : & de même que si la pendule *A*, étoit seule dans le monde, elle ne laisseroit pas que de marquer les minutes & les heures, de même aussi le corps d'une abeille particuliere fut-elle sans ame & sans societé, éxécuteroit les mêmes mouvements que nous admirons dans elle. Mais s'il ne faut qu'un corps à l'abeille pour avoir des mouvements, il lui faut une ame à cause de la joye, de la tristesse & des autres passions, qui sont visibles dans les animaux. Cette ame est la pendule *B* : & est réglée de maniére qu'à une telle heure elle doit sentir de la faim, à une autre heure du plaisir,

&

& à une autre de la tristesse, & quand on supposéroit que cette ame fut sans corps & seule dans l'univers, elle auroit successivement les mêmes sentiments dont je viens de parler en vertu de la loi de sa création. Cependant les mouvements du corps de l'abeille concertent avec les sentiments de son ame avec autant de justesse que la pendule *A*, s'accorde avec la pendule *B*, & voilà pourquoi on s'imagine que le corps obéit à l'ame. C'est ici la clef de mon système que je nomme, harmonie préétablie.

Ce systême si simple en apparence est d'une fécondité si admirable, qu'il satisfait à toutes les difficultés. Qui a travaillé, me diréz-vous, à l'organization du corps de l'abeille? son corps, repondrai je, étoit organizé dans la semence ou dans l'œuf dont il est sorti; & qu'elle est son ame, un être simple, spirituel, indivisible & véritablement unique, or les corps des abeilles organizés dés

le commencement du monde, ne pouvoient subsister sans formes ou sans ames ; celles-ci ont donc été logées de tout tems dans les corps. Mais il reste encore une plus grande question, sçavoir ce que ces ames deviennent à la mort des abeilles, cela est embarrassant, & cela m'a fait juger qu'il n'y a qu'un seul parti raisonnable à prendre, & c'est celui non seulement de la conservation de l'ame, mais encore de l'animal même & de sa machine organique, quoique la déstruction des parties grossiéres l'ait réduit à une petitesse qui n'échappe pas moins à nos sens, que celle où il étoit avant que de naître. * Prenez des mouches noyées & puis ensevélies sous de la craye pulvérisée, ne les voyez-vous pas ressusciter ? *

Les transformations des vers à soye, suffisent pour démontrer ce que j'avance.

Ce

---

* V. Bayle. A. Rorarius.

* V. Journal des Sçavants du 27. Juin 1695.

Ce qui fait voir la ſolidité de mon ſyſtême, c'eſt qu'il n'a pu être ébranlé par un homme formidable par la force de ſa dialectique & très verſé dans la plus fine métaphyſique. Il hazarda quelques petites difficultés contre mon ſyſtême ; & le plaiſir qu'il eut de voir que je lui faiſois l'honneur d'y repondre, m'attira des compliments de ſa part, & d'autres objections auſſi foibles que les prémiéres. *

Selon ce ſyſtême, dit-il, le corps de Jules Ceſar ſuivit un progrés continuel de changements, qui répondoit exactement aux changements perpetuels d'une certaine ame qu'il ne connoiſſoit pas, & qui ne faiſoit aucune impreſſion ſur lui. Mais la vertu motrice du corps de Céſar, qui ſe modifioit ſelon la volubilité des penſées de cet eſprit ambitieux, eſt une force aveugle. Or une force aveugle ſe peut elle modifier ſi à propos, & un pareil ſyſtême n'eſt il pas incompréhenſible ?



* Bayle.

Point du tout, repondrai-je. Ce qu'il y a d'inintelligible dans les hypothéses des meilleurs philosophes, c'est l'influence réciproque de l'ame sur le corps, & du corps sur l'ame. C'est une chose inexplicable & incompréhensible. Or mon seul systême sauve le reproche de cette incompréhensibilité. Vous l'attaquez en disant qu'une force aveugle ne se modifie pas, je pense comme vous, & pour bien dresser votre batterie, il vous falloit prouver qu'une force aveugle ne pouvoit être modifiée, quand on feroit intervenir une intelligence infinie. Mais il eut été trop aisé de là détruire cette batterie par l'éxistence de la vertu motrice & aveugle des ressorts d'une pendule, qui n'a jamais eu de leçon pour bien marquer les heures, & qui cependant les marque très-exactement.

Ce qui augmente la difficulté, ajoute-t-il, est qu'une machine humaine contient un nombre presque infini d'organes, & qu'elle est conti-

tinuellement expoſée au choc des corps qui l'environnent, & qui par une diverſité inombrable d'ébranlements exiſtent en elles mille ſortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette harmonie préétablie, & qu'elle aille toujours ſon train pendant la plus longue vie des hommes, non-obſtant les varietés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns ſur les autres, environnés de toutes parts d'une infinité de corpuſcules tantot froids, tantot chauds, tantot ſecs, tantot humides, toujours actifs, toujours piquotans les nerfs, ou de cette maniére-ci, ou de celle-là. Je veux que la multiplicité des organes & la multiplicité des agens internes ſoient un inſtrument néceſſaire de la varieté preſque infinie des changements du corps humain : mais cette varieté pourra-t-elle avoir la juſteſſe dont on a beſoin ici ? ne troublera-t-elle jamais la correſpondance de

ces

ces changements & de ceux de l'ame &c. C'eſt ce qui paroit du tout impoſſible.

Cette objection eſt la foibleſſe même, repliquerai-je, aujourd'huy comme du temps fabuleux du cahos, le froid & le chaud, le ſec & l'humide, ne ſont-ils pas aux priſes dans un ſeul & même corps.*

Les corps n'agiſſent-ils pas les uns contre les autres? Ils ne ſuivent d'autres loix que celles du plus fort. Sans treve, ſans accomodement, ils ſont toujours en guerre; qu'y a-t-il de plus grand que de balancer ces forces contraires & de les reduire à l'équilibre? quoi de plus glorieux que de tirer l'ordre d'un deſordre apparent? c'eſt la gloire de l'être ſuprême. Pouvois-je donner une idée plus vraie & plus brillante de cette intelligence infinie qui embraſſe l'univers, qui pouvoit tout & conduit tout à ſes fins par des chemins ſurs, mais imperceptibles.

On

* Ov. L. 15. metamorph.

On a beau, ajoute Bayle, faire bouclier de la puissance de Dieu, pour soutenir que les bêtes ne sont que des automates. Tout le monde hormis une partie des Cartésiens rejette cette supposition, & il n'y a point de Cartésien qui la voulut recevoir, si on la vouloit étendre jusques à l'homme, c'est-à-dire si l'on vouloit soutenir que Dieu a pû faire des corps qui feroient machinalement tout ce que nous voyons faire aux autres hommes. La nature des choses ne soufre point que les facultés communiquées à la créature, n'ayent pas nécessairement certaines limitations. Il faut de toute nécessité que l'action des créatures soit proportionnée à leur état essentiel, & qu'elle s'exécute selon le caractere qui convient à chaque machine. Car selon l'axiome des philosophes, tout ce qui est reçu se proportionne à la capacité du sujet. *Quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur.* Donc votre hypothèse est impossible,

puiſqu'elle enferme de plus grandes difficultés que celle des automates. Elle met une harmonie continuelle entre deux ſubſtances qui n'agiſſent point l'une ſur l'autre : mais ſi les valets étoient des machines, & qu'ils fiſſent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonneroit, ce ne feroit pas ſans qu'il y eut une action réelle du maître ſur eux, il prononceroit des paroles, il feroit des ſignes, qui ébranleroient réellement les organes des valets.

Je vous réponds d'abord que vous ſuppoſez faux, en prétendant qu'il n'y a point de Cartéſien qui oſât dire que Dieu peut faire un automate, qui faſſe machinalement tout ce que nous voyons arriver dans le corps de l'homme. Il faut rendre aux Cartéſiens cette juſtice, c'eſt qu'ils ſont conſéquents dans leurs principes, dont l'automate corporel eſt une ſuite naturelle. Quant à la nature des choſes, j'ai pénetré celle des ſubſtances,

ftances, je fuis remonté jufques aux premiers principes actifs & indivifibles, & je n'ai rien attribué à l'efprit ou au corps, qui ne fut effentiel à leur nature. Mais j'ai compris évidemment que l'un ne pouvoit agir fur l'autre. Quant aux corps, je fuis fort éloigné de nier leur action réciproque, je n'ignore point que les valets n'ayent des oreilles, & à moins qu'ils ne foient fourds, ils entendent fort bien les fons qui frappent leurs organes. La clef de mon fyftême puifqu'il faut le repeter, eft que l'efprit ne peut agir fur le corps ; or vous faites agir un corps fur un corps, vous fortez de la thefe, vous renverfez tout l'état de la queftion, cela ne vous fait pas honneur.

Je vais mieux entrer dans votre hypothefe, répliqua Bayle. Confiderons à cette heure l'ame de Céfar, qui eft felon vous fimple, indivifible, immatérielle, & comparons-la avec un atome entouré de vuide & qui ne rencontreroit jamais aucun

autre atome, la comparaison eſt très-juſte : car d'un côté cet atome à une vertu naturelle de ſe mouvoir, & il l'exécute ſans être aidé de quoi que ce ſoit & ſans être retardé ou traverſé par aucune choſe : & de l'autre côté l'ame de César eſt un eſprit qui a reçu une faculté de ſe donner des penſées, & qui l'exécute ſans l'influence d'aucun autre eſprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'affecte, rien ne la traverſe. Si vous conſultez les notions communes & les idées de l'ordre, vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, & que la maniére de ſon mouvement c'eſt la ſuite d'un axiome que vous aprouvez, ſçavoir qu'un corps qui eſt en repos ſera toujours en repos, & que celui qui eſt en mouvement garde toujours ce mouvement ou ce changement, c'eſt-à-dire la même viteſſe & la même direction, ſi rien ne ſurvient qui l'empêche. Tout le monde connoit clairement que cet atome ſoit qu'il ſe meuve par une vertu in-

née,

née comme Democrite & Epicure l'assuroient, soit qu'il se meuve par une vertu reçue du créateur, avancera toujours uniformement & également dans la même ligne, sans qu'il lui arrive quelque fois de se detourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On se moqua d'Epicure lorsqu'il inventa le mouvement de déclinaison. Il le supposa gratuitement pour tâcher de se délivrer du labyrinthe de la fatale nécessité de toutes choses, & il ne pouvoit donner aucune raison de cette nouvelle partie de son hypothese; elle choquoit les notions les plus évidentes de notre esprit; car on conçoit clairement qu'afin qu'un atome, qui aura decrit une ligne droite pendant deux jours, se détourne de son chemin au commencement du troisiéme jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obstacle, ou qu'il lui prenne quelque envie de s'écarter de sa route, ou qu'il renferme quelque ressort qui commence de joüer en ce moment-là.

La premiere de ces raiſons n'a point de lieu dans l'eſpace vuide. La ſeconde eſt impoſſible, puiſqu'un atome n'a pas la vertu de penſer. La troiſiéme eſt pareillement impoſſible dans un corpuſcule abſolument un. Faiſons quelque uſage de tout ceci.

L'ame de Céſar eſt un être à qui l'unité convient, au ſens de rigueur. La faculté de ſe donner des penſées, eſt ſelon vous une proprieté de ſa nature, elle l'a reçue de Dieu, quant à la poſſeſſion & quant à l'exécution. Si la premiere penſée qu'elle ſe donne eſt un ſentiment de plaiſir, on ne voit pas pourquoi la ſeconde ne ſera pas auſſi un ſentiment de plaiſir, car lorſque la cauſe totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette ame au ſecond moment de ſon exiſtence, ne reçoit pas une nouvelle faculté de penſer, elle ne fait que retenir la faculté qu'elle avoit au premier moment, & elle eſt auſſi indépendante du

du concours de toute autre cause au second moment qu'au premier. Elle doit donc reproduire au second moment la même pensée qu'elle venoit de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement, & qu'elle n'y seroit point dans le cas que j'ai supposé; je vous reponds que son changement sera semblable au changement de l'atome. Car un atome qui se meut continuellement sur la même ligne, aquiert dans chaque moment une nouvelle situation, mais qui est semblable à la situation précédente. Afin donc qu'une ame persiste dans son état de changement, il suffit qu'elle se donne une nouvelle pensée semblable à la précédente. Ne la tenons pas si à l'étroit, accordons lui la métamorphose des pensées, mais pour le moins faudra-t-il que le passage d'une pensée à une autre renferme quelque raison différente. Si je suppose que dans un certain instant, l'ame de César voit un arbre qui a des fleurs & des feüilles, je puis concevoir que tout

 aussi-

auſſitôt elle ſouhaite d'en voir un qui n'ait que des feüilles, & puis un qui n'ait que des fleurs, & qu'ainſi elle ſe fera ſucceſſivement pluſieurs images qui naîtront les unes des autres : mais on ne ſçauroit ſe réprésenter comme poſſibles, les changements bizarres du blanc au noir, & du oui au non, ni ces ſauts tumultueux de la terre au ciel, qui ſont ordinaires à la penſée de l'homme. On ne ſçauroit comprendre que Dieu ait pu mettre dans l'ame de Céſar le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva ſans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle tandis qu'il tétoit, il fallut donc que ſon ame ſe modifiat elle-même d'un ſentiment de douleur, immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait, qu'elle avoit eües deux ou trois minutes de ſuite. Par quel reſſort fut-elle déterminée à interrompre ſes plaiſirs, & à ſe donner tout d'un coup un ſentiment de douleur, ſans que rien l'eut averti

de

de ſe préparer au changement, ni qu'il ſe fut rien paſſé de nouveau dans ſa ſubſtance ?

Que vous êtes verbeux ! répliqua Leibniz : On vous a encore fait ce reproche avec raiſon. Vous depayſez votre lecteur, & vous l'égarez ; vous vous étendez ſur les loix du mouvement, je les connois auſſi bien que vous, & elles s'obſervent mieux dans mon ſyſtême que dans tout autre. Sachez donc que tous les mouvements du corps de Céſar, furent l'effet & la ſuite néceſſaire du méchaniſme, & de l'harmonie préétablie entre ce corps & les autres corps de l'univers. Lorſqu'il tétoit ne devoit-il pas recevoir une impreſſion toute différente de celle qu'il éprouvoit, lorſqu'il étoit piqué ?

D'un autre côté l'ame a le pouvoir de ſe modifier : elle tire de ſon fonds des penſées différentes : & ces ſaults de la terre au ciel & du ciel à la terre, ſont l'appanage de toute ame humaine ; Vous ne devez point

être surpris de ce que nous sentons & éprouvons au dedans de nous mêmes.

Ainsi toute la difficulté se réduit à sçavoir comment est-ce que l'ame de César a passé du blanc au noir, d'un sentiment de plaisir, à un sentiment de douleur, précisément lorsqu'on est venu à piquer l'enfant qui tétoit. Apprenez donc que le corps de César devoit réprésenter par ses mouvements, tout ce qui se passoit dans l'ame de César : & de même cette ame par ses différentes pensées, devoit réprésenter tous les mouvements & les impressions diverses que le corps de César recevoit. C'est en quoi consiste l'harmonie préétablie. Si le corps de César qui avoit une correspondance harmonique avec les autres corps de l'univers, n'en eut point eu avec l'ame de César, il n'y auroit point eu d'union. Donc l'union du corps & de l'ame consiste uniquement dans leur correspondance réciproque. Donc les mouvements

du

du corps doivent concerter avec les ſentiments de l'ame, & les ſentiments de l'ame avec les mouvements du corps. Donc ſi les impreſſions ſont différentes, les penſées le doivent être auſſi. Quelle ſageſſe quelle puiſſance de l'être ſuprême, d'avoir aſſorti des automates de genres ſi différents !

J'ai mis, Meſſieurs, ſur la ſcene deux grands gladiateurs de plume, & vous avez eu le plaiſir de les voir combattre. Bayle à mon avis n'a pas ſçu réduire ſon antagoniſte : ainſi permettez-moi de pouſſer quelques bottes à Leibniz. Quelle folie, dit Lucrece, d'aſſocier le mortel avec l'immortel, & de ſe figurer qu'ils puiſſent s'accorder & agir mutuellement enſemble. Car eſt-il rien de plus différent, de plus diſtinct & de plus contraire que l'union d'une ſubſtance périſſable avec une ſubſtance immortelle ? Le moyen que ces deux natures s'allient pour ſupporter de concert mille accidents funeſtes.

Je n'ai garde, dirai-je à Leibniz, de vous attribuer l'impieté du ſentiment de Lucrece : il me ſuffit que ce poëte ait remarqué bien long-tems avant vous, que l'immortel & le mortel ne pouvoient s'accorder & agir mutuellement enſemble. Par conſéquent votre ſyſtême perd de ce côté-ci, la grace de la nouveauté. . .

Vous avouez que l'ame de Céſar étoit une ſubſtance immortelle, & ſon corps une ſubſtance périſſable: vous niez avec Malebranche & les Cartéſiens, toute réelle influence d'une ſubſtance ſur l'autre: & ce qui vous eſt particulier, c'eſt que les mouvements du corps & les penſées de l'ame, ſont préétablis de maniére que l'automate corporel pourroit ſubſiſter ſans l'automate ſpirituel, de même que la pendule *A*, peut ſubſiſter ſans la pendule *B*.

Or j'ai bien des choſes à vous dire & je vais commencer par la plus affligeante. C'eſt que votre hypotheſe n'eſt point nouvelle. . . . .

Igno-

Ignorez-vous que Descartes a effectué ce que vous ne faites que ſuppoſer, apprenez donc que Descartes s'étant aviſé un jour de prendre une certaine priſe * de tabac, ſon ame s'envola de ſon corps, & s'étant élévée bien au-deſſus du concave de la lune, elle penetra juſques dans les tourbillons de Mars, de Venus & de Mercure. Elle prit tant de plaiſir à voir que ces tourbillons étoient faits de la même maniére qu'il l'avoit imaginé, qu'elle s'arrêta un peu trop longtems, & étant venuë rejoindre ſon corps, elle le trouva dans un piteux état: mais il ſçût remédier à cet inconvénient: car lorſque ſon ame prit envie (ce qui arriva bientôt après) d'aller viſiter Jupiter & Saturne, il mit un petit négre auprès de ſon corps, pour le nourrir & en avoir ſoin.

Vous avez apparemment, dirai-je à Leibniz, fumé du même tabac que Descartes avoit pris par le né:



* Voyage du monde de Descartes.

& la pipe à la bouche vous nous débitez d'un ton magiſtral & très-ſérieuſement, des choſes qui ne peuvent paſſer que pour un pur badinage.

Mais ne badinons plus ; il nous faut un ſyſtême qui explique l'union eſſentielle & ſubſtantielle du corps & de l'ame de Céſar. Or ſelon votre hypothéſe le corps & l'ame de Céſar étoient unis comme le ſont votre pendule *A*, & votre pendule *B*. Donc l'union du corps & de l'ame de Céſar n'étoit qu'accidentelle. Vive Ariſtote & ſes principes !

Que n'ai-je ici, Meſſieurs, la volubilité de langue de Mr. l'Officier, & l'éloquence de Mr. de Noulli, pour faire triompher la vérité & vous bien developper le ſentiment d'Ariſtote !

Il y a, Meſſieurs, ſelon le prince des philoſophes, trois principes de génération, la matiére, la forme, & la privation. Mais la matiére étant le fourreau de la forme ſelon Aver-

Averröes, celle-ci eſt la plus noble.

Il faut bien remarquer que cette forme entre dans le compoſé en qualité de reine, & que cette reine traine à ſa ſuite un nombreux cortege de qualités, pour compoſer ſa cour, & la ſervir en cas de néceſſité.

Car la forme ayant rendu la matiére miel, & miel de Narbonne, le plus exquis de tous les miels, & ſçachant que malgré cela cette matiére a un appetit déſordonné pour devenir vinaigre; (ſi la vilaine) cette forme dis-je, n'a-t-elle pas beſoin de qualités qui l'étançonnent & de facultés qui la deffendent? * Il faut que les formes, dit Malebranche, ſoient toujours ſur leurs gardes de peur d'être ſurpriſes; qu'elles travaillent continuellement à leur conſervation, à étendre leur domination ſur les matiéres voiſines & à pouſſer leurs conquêtes le plus avant qu'elles pourront: parceque ſi elles étoient ſans force, ou ſi elles manquoient d'agir, la matiére re-

* L. 1. C. 15.

recevroit à bras ouvert d'autres formes, plus vives & plus gaillardes. Il faut donc que les formes combattent toujours, & qu'elles nourrissent des antipathies & des haines irréconciliables contre les formes ennemies, qui ne cherchent qu'à les détruire.

Que s'il arrive qu'une forme s'empare de la matiére d'une autre: que la forme de cadavre, par exemple, s'empare du corps d'un chien: il ne faut pas que cette forme se contente d'annéantir la forme du chien, il faut que sa haine se satisfasse dans la déstruction de toutes les qualités, qui ont suivi le parti de son ennemie. Il faut aussitôt que le poil du cadavre soit blanc, d'une blancheur de création nouvelle, que son sang soit rouge, d'une rougeur qui ne soit point suspecte: que tout ce corps soit couvert & investi de qualités fideles à leur maîtresse, & qu'elles la deffendent selon le peu de force qu'ont les qualités d'un corps mort, qui doivent

doivent bientôt périr à leur tour; mais parcequ'on ne peut pas toujours vaincre, & qu'il faut un hôpital pour les qualités bleſſées, le feu, par exemple, éteint par l'eau, va par ſa légéreté au concave de la lune, perdre ſa chaleur, ſe repoſer & ne plus bruler.

Que de conſéquences, Meſſieurs, vont ſortir de l'exiſtence des qualités! il me ſemble que la nature ſe devoile à mes yeux. La mer ſouffre-t-elle le flux & le reflux! c'eſt par une qualité flative & reflative. Le ſené purge-t-il? c'eſt par une qualité deterſive. L'aiman attire-t-il le fer? c'eſt par une qualité attractive. C'eſt ſur cette derniere qualité qu'eſt fondé tout le ſyſtême de Newton.

Venons aux définitions qui ſont les principes de toutes les ſciences. Que les définitions d'Ariſtote ſont claires! qu'elles ſont belles!

La forme eſt l'acte premier de la matiére. La vie eſt l'acte du corps organiſé, qui a la vie en puiſſance.

Il

Il faudroit, Meſſieurs, des volumes pour expliquer tout le ſens que renferme ces définitions. Auſſi Hermolaüs Barbarus ſe donna-t-il au diable, pour avoir de lui la pleine & entiére ſignification du mot, acte, dans la définition que je viens de vous donner de la vie.

Qu'on vienne à me demander, l'ame des bêtes eſt-elle corps ou eſprit? je repondrai qu'elle n'eſt pas matiére : mais comme matiére : qu'elle n'eſt pas eſprit : mais comme eſprit : D'où il ſuit évidemment qu'elle tient le milieu entre le corps & l'eſprit.

Si on veut ſçavoir où réſide cette ame : je dirai que c'eſt dans le cerveau.

Il en eſt qui ont mis l'ame de la bête dans le cœur, & ils ſe ſont expoſés à la riſée publique, pour n'avoir pas ſuivi Ariſtote. En effet on a vu des brebis, a qui on avoit arraché le cœur, s'échapper des mains des ſacrificateurs & courir hors du temple.

Je

Je vous prie, Messieurs, de renouveller ici votre attention : il y a deux sortes de connoissances ; les unes sont spirituelles, les autres sensibles. C'est sur elles que roule mon systême, & la distinction de l'ame de l'homme d'avec celle de la bête.

* La connoissance spirituelle est une perception intime, par laquelle nous appercevons tellement un objet, que nous-nous apppercevons de cela-même. Au lieu que la connoissance sensible est une perception intime qu'a le chien, par exemple, de la faim ; par laquelle perception, il apperçoit tellement qu'il a faim, qu'il ne s'apperçoit pas de cela-même. Quand donc je m'apperçois d'une rose en la voyant, je la vois de telle sorte que je puis dire en moi-même, oüi je la vois, & je connois cela-même que je l'apperçois. Quand un chien au contraire apperçoit du pain, il ne connoit pas cela-même, qu'il apperçoit. On peut donc voir sans

* V. le P. Pardies.

ſans s'en appercevoir. Cela eſt indubitable & nous l'éprouvons ſouvent.

Archimede bien éveillé eſt dans ſon cabinet, lorſque le ſoldat romain entre enfin dans Syracuſe. La ville eſt miſe au pillage, un ſoldat pénétre dans le cabinet du mathématicien; celui-ci appliqué à un théorême, étoit tellement abſorbé dans cette conſidération, qu'il entendit du bruit, car il n'étoit pas ſourd; ſans s'en appercevoir, & ayant les yeux ouverts, il vit le ſoldat qui lui perça le ſein, ſans s'appercevoir qu'il le voyoit. Il le vit ſans doute, puiſqu'il n'étoit pas aveugle comme Homere. Donc on peut voir ſans s'en appercevoir.

Il y a donc dans l'homme des connoiſſances intellectuelles, réflexives: mais auſſi des ſenſibles, telles qu'on doit les admettre dans les bêtes. Donnez, par exemple, un roman à une jeune fille; elle le lira, verra les lettres qui compoſent les mots, remarquera la figure de ces

lettres, & les diſtinguera les unes des autres, mais elle ſera ſi attentive à ces avantures de galanterie, qui gatent l'eſprit & corrompent le cœur de la jeuneſſe, que ſans attention aux lettres, elle ne pourra dire ſi le livre eſt bien ou mal imprimé. Donc il y a des occaſions ou nous pouvons nous rendre compte à nous-même de ce que nous appercevons. Donc il y a une perception qui ne nous fait point appercevoir, que nous appercevons.

Je ne vous renverrai pas, Meſſieurs, à l'ouvrage du P. Pardies, parceque ſon livre de la connoiſſance des bêtes doit être un livre deffendu parmi les vrais Péripatéticiens. Le traitre! il a commencé par expoſer le ſentiment de Deſcartes, il a mis dans un beau jour les raiſons qui établiſſent ce ſyſtême, & il les a auſſi bien fait valoir qu'un Cartéſien auroit pû faire. En débutant comme il a fait, il prévient l'eſprit, qui ſuit ordinairement la prémiere impreſſion

qu'il reçoit. Je l'ai éprouvé moi-même, j'ai manqué d'être séduit & de croire que Descartes raisonnoit mieux qu'Aristote. J'en fais ma confession, & depuis ce tems-là, j'ai soutenu *unguibus & rostro*, & je soutiendrai devant qui l'on voudra, que ce livre doit être brulé, & que son autheur est un transfuge, un renegat, un apostat.

Je vais maintenant expliquer le plus clairement du monde les opérations les plus surprenantes des animaux.

Un chien voit son maître & il le connoit. C'est parceque tout objet produit son image dans le lieu où il est, & dans toutes les parties de l'air qui avoisinent ce lieu, de maniére que cette image vient se peindre dans la retine de l'œil. On appelle cette image espece intentionnelle, ou espece impresse. Mais le maître du chien a beau envoyer à la ronde & jusqu'aux yeux de son chien son espece impresse, le chien ne verra

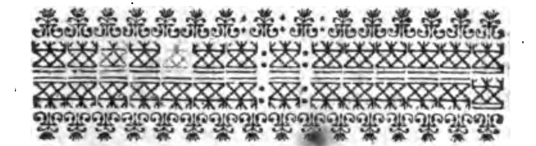
verra pas encore. Que faut-il donc de plus? il faut ſçavoir que l'eſpece impreſſe eſt une peinture morte, dont l'eſprit doit tirer une eſpece expreſſe qui rendra le chien formellement voyant, par une viſion formelle; viſion immanente, viſion mentale. Donc l'ame du chien après avoir mûrement conſideré l'eſpece impreſſe & l'avoir animée, vivifiée, ſubtiliſée, elle en tire l'eſpece expreſſe qui, . . . . . ici l'Officier fit un éclat de rire, qui mit fin à l'entretien; il ſe faiſoit déja tard & on convint de ſe raſſembler le lendemain. Soit que les idées de notre Péripatéticien commençaſſent à s'embrouiller; ſoit que ſon maître Ariſtote ne lui eut point enſeigné tout ce qu'il auroit ſouhaité de ſçavoir en cette matiére. Il ne ſe fâcha pas, & il ſe contenta de dire que la doctrine de ſon maître ne pouvoit être expliquée que dans une langue ſçavante: que la françoiſe étoit trop-molle & trop-lâche pour atteindre au ſublime des idées

d'Ariſtote, & que ſi jamais il lui arrivoit de parler ſur ces matiéres, il ne le feroit qu'en latin, ou en grec.

*Graïs ingenium, graïs dedit ore rotundo Muſa loqui.*



TROI-



## TROISIEME ENTRETIEN.

Le lendemain tout le monde étant assemblé, Monsieur Stroubler ancien Conseiller & Bourguemestre prit la parole, & dit à l'Officier & au Péripatéticien avec cette politesse qui lui est ordinaire : Messieurs, je n'entreprendrois pas de parler après vous, s'il n'y avoit point de milieu entre vos sentiments, point de troisième parti à prendre. Ainsi mon dessein n'est pas de vous critiquer, mais de vous reconcilier.

Quelque difficulté que je sente à louer une personne en face, je ne puis m'empêcher de dire que Monsieur l'Officier a parlé avec beaucoup de netteté & de clarté, sur une matiére obscure par elle-même & très-

 dif-

difficile à manier. Il y a même ſçu repandre à-propos le ſel de l'érudition & a montré une fineſſe d'expreſſion peu ordinaire au langage de la philoſophie.

Ce ſeroit aſſurément une témérité pour moi que d'entrer en lice avec un Cartéſien & un Cartéſien orateur, en voulant combattre tous ſes ſentiments. J'adopte donc votre méchaniſme, & je le crois la cauſe des actions les plus ſurprenantes des animaux. Mais j'y joins une ame pour être le principe des actions les plus ordinaires des brutes. De cette maniére je ne me brouille point avec Mr. l'Ariſtotélicien: ſa ſecte eſt trop-nombreuſe & j'aurois affaire à trop-forte partie. Plus hardi que Ariſtote, je donne plus de perfection à cette ame; je la ſoutiens ſpirituelle: & par ce moyen je ne prête plus le flanc à des difficultés inſurmontables.

Soyons, Meſſieurs, de bonne compoſition. Vous ſçavez qu'il en coute toujours un peu pour acheter

la

la paix. Ne doit-il donc pas vous en conter quelque chose, pour trouver la vérité.

Vous sçavez, Messieurs, qu'on écrit des lettres en chiffre. Quel art ! quelle peine pour les déchiffrer ! je propose une recompense à celui qui me donnera le sens d'une lettre en chiffre qu'on m'a écrite. Celui-ci m'en explique le quart, cet autre le tiers, un troisieme donne un sens complet à toute la lettre. C'est donc ce dernier qui a trouvé la clef & qui merite la récompense.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas.*

Or on peut comparer la nature à un chiffre. Donc l'hypothése qui rend raison de tous les phénoménes, est la seule vraie.

En effet la liaison d'un effet avec une cause qui ne l'explique point, prouve la non-existence de cette cause, si la cause exposée n'explique pas les phénoménes connus. S'ils ne se réünissent pas tous à ce principe comme autant de lignes dans

un centre commun : Si nous pouvons imaginer un autre principe, qui rende raiſon de tous les phénoménes, nous devons le ſaiſir. Voilà un point fixe de certitude que l'eſprit humain doit embraſſer ; Parcequ'il eſt impoſſible que notre eſprit demeure en ſuſpens, lorſque pour ſe déterminer, il y a raiſon ſuffiſante d'un côté, & qu'il n'y en a point de l'autre.

Si nous-nous trompions en raiſonnant de la ſorte, Dieu lui-même ſeroit la cauſe de notre erreur. Appliquons ce principe à pluſieurs ſujets, & nous en reconnoîtrons la ſolidité & la fécondité.

On nous parle du nouveau monde que nous n'avons jamais vû. C'eſt une nouvelle découverte qu'on a fait, mais n'eſt-ce point un menſonge qu'on a voulu accréditer ? l'homme eſt naturellement menteur & crédule. Mille erreurs populaires qui ont vogue ne le prouvent que trop. Peut-être qu'il n'y a ni nouvelle

France

France; ni nouvelle Angleterre. Il y a ici un Zero de probabilité contre l'exiſtence du nouveau monde.

D'un autre côté, je vois des cartes de l'Amérique faites par Samſon, de l'Isle &c. qui s'expoſent & ſe vendent publiquement, qui marquent les limites de différents royaumes, ou l'Anglois & le François ſont intereſſés, & ces cartes ſont applaudies ſans aucune contradiction. Je lis l'hiſtoire d'Eſpagne aujourd'hui ſi dépeuplée, & ſi peuplée du tems des Romains, & j'apprends qu'elle s'eſt épuiſée d'hommes, parcequ'elle a chaſſé les Sarrazins, & qu'elle envoye des colonies en Amérique. Les gazettes publiques ne parlent que des galions qui arrivent à Cadix de l'Amérique.

J'apprends d'ailleurs que nous allons avoir guerre ſur terre & ſur mer, à cauſe des interêts divers du François & de l'Anglois dans l'Amérique. Les nouvelles publiques en retentiſſent; mille bouches ouvertes,

mille écrits m'en assurent. Donc il y a un nouveau monde. Pourquoi? parceque ce ramas de gazettes, de nouvelles, de témoignages, d'indices, de monuments, de mouvements, n'a d'autre raison de son assemblage, d'autre principe qui les lie, d'autre cause qui les puisse expliquer, que la vérité même de l'existence de l'Amérique.

Passons du monde moral au monde physique. Là les faits étoient invisibles, ici les effets de la nature sont visibles, mais les causes en sont cachées. Cependant dans la physique comme dans l'histoire on a la même regle de certitude, sçavoir la liaison des effets & des phénoménes avec une cause qui les explique tous: je vois entrer un homme dans ma chambre, il me saluë, s'approche de ma cheminée, se chauffe, & s'en va. Je n'ai point encore de certitude que cet inconnu ait une ame semblable à la mienne.

Ce même homme revient un quart

d'heure

d'heure après, il s'approche de mes tablettes, y prend quelques livres qu'il parcourt des yeux, examine mes tableaux & mes estampes, s'arrête à ce qu'il y a de meilleur, enfin il me parle, il juge des livres & des tableaux qu'il a vus, répond à ce que je lui dis. Je ne doute plus que ce ne soit un homme, j'en ai une certitude morale. Pourquoi? c'est que les démarches de cet hommes ont une liaison physique avec une cause, qui les explique. Or il n'y a que l'ame qui les puisse expliquer toutes. Donc je suis certain que cet homme à une ame comme moi, sans cela Dieu me tromperoit.

Or ce même argument qui nous démontre l'existence des ames humaines, sert de preuve à l'existence de l'ame des bêtes. En effet les mouvements spontanés des animaux, leur varieté étonnante : tout nous donne l'idée d'un principe immatériel & sensitif,

Quand

Quand j'obferve, dit Mr. Boullier, * les jeux de l'aiman, fans en connoître la vraie méchanique, il m'eft aifé de comprendre qu'ils réfultent de quelque loi du mouvement, fondée fur la nature des corps: je regarde ces jeux comme une des fçenes du grand fpectacle de la nature; je ne fuis point tenté de les rapporter aux caprices de quelque genie. Ces mouvements compofés, mais uniformes & réguliers, paroiffent évidemment tenir au branle de la machine univerfelle, je n'ai nul befoin d'admettre une forte d'ame dans cet aiman pour le diriger, . . . mais quand je vois dans un animal des mouvements irréguliers, arbitraires, détachés les uns des autres: mais pourtant liés d'une maniere intime, avec les fentiments, les befoins, les vuës, les interêts qu'auroit une ame fuppofée hôteffe de fon corps: quand je vois qu'une telle ame intereffée à produire toutes ces actions, eft un centre qui les lie, un principe qui

* P. 150. T. 1.

qui tout d'un coup me les explique, je conclus que cette ame en eſt la vraie cauſe & qu'elle exiſte par conſéquent.

Cette vie, dit le Pyrrhonien, eſt un ſonge, les hommes que je vois, peuvent être des automates ou même des phantômes : il en eſt de même de la terre, du ſoleil ; tout cela n'eſt qu'un jeu de mon imagination : je ne ſuis ſûr que de mon éxiſtence, & il eſt poſſible que hors de moi, rien n'éxiſte dans l'univers.

Pour répondre au ſceptique, je commencerai par lui dire que la pure poſſibilité ne prouve rien. Je lui accorde qu'il eſt poſſible qu'il n'y ait point de terre, mais en même tems il doit m'accorder qu'il eſt poſſible qu'il y en ait une. Nous voilà à deux de-jeu. Si à cette poſſibilité égale de deux côtés, je joins un ſeul degré de probabilité pour l'exiſtence de la terre, je fais pancher la balance de mon côté : & ſi le ſceptique n'ayant à alleguer que la pure poſ-

possibilité, je viens à ajouter deux, trois, cinquante degrés de probabilité pour l'existence du soleil, de la terre, il faut avoüer que j'arrive par ce moyen à la certitude. Il y a donc des vérités, qui sans être évidentes ou nécessaires par elles-mêmes; sans appartenir à la géometrie ou à la métaphysique, viande creuse pour le commun des hommes, ne laissent pas que d'être susceptibles de certitude. Ce sont des vérités contingentes, & ces vérités sont fondées sur un nombre de preuves, qui séparées ne sont point infaillibles: & qui ramassées se fortifient tellement l'une l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y résisteroit. Il y a donc, dit Mr. Paschal, des choses non démontrées, plus certaines, pour ainsi dire, que des démonstrations. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour voir le soleil, la terre, des villes & des campagnes : je rencontre des corps mous & durs, doux & amers,

je les reconnois & les distingue par le tact & le goût : ces corps font impression sur le mien : je ressens à leur occasion de la douleur ou de la joye : tantôt j'éprouve la faim, tantôt la soif : j'ai en même tems mal à la tête & à l'estomach, & ces maux sont aussi différents que le sont ces parties. Cet accord des impressions & des sensations me fournit bien des degrés de probabilité, pour l'existence des corps.

Il y a plus : Outre les corps brutes, comme la pierre, outre les plantes, les arbres, & les bêtes ; je rencontre des animaux à figure humaine, qui voyent ce monde avec les mêmes yeux que je le vois. Mêmes perceptions, mêmes sentiments, même admiration dans eux comme dans moi. On parle d'une éclypse de soleil, les anciens les ont reconnuës ; il y a donc un soleil, une terre, une lune. Si nous - nous trompions, Dieu lui - même nous tromperoit. Dieu qui est la cause universelle, pren-

prendroit la place de ces causes particulieres, que les phénoménes indiquent, & se cacheroit à plaisir derriére le rideau du spectacle de la nature, pour nous faire illusion. Mais ne craignons rien, Dieu ne sçauroit nous tromper. C'est une vérité fondamentale reconnuë évidemment par les philosophes & par le commun des hommes, qui admettent mille choses fondées sur ce principe, quoiqu'ils y fassent fort peu d'attention.

Donc la certitude morale, si on veut la resoudre dans sa derniére analyse, remonte jusques à des axiomes métaphysiques, jusques à des principes évidents, sçavoir l'existence d'un Dieu, sa véracité & la proportion naturelle des effets aux causes.

Il s'éleve ici une question curieuse, sçavoir si un athée est assuré qu'il y ait des corps ? Il est hors de doute qu'un athée sçait que deux & deux font quatre, & que les trois angles d'un

d'un triangle ſont égaux à deux droits ; il peut donc connoître avec certitude toutes les vérités mathématiques. Mais il croit qu'il y a des corps ſur le rapport de ſes ſens. Il fait conſiſter avec Epicure toute ſa béatitude à les ſatisfaire : & je pretends qu'il raiſonne très-inconſéquemment. Il ne ſonge pas que lorſqu'il nie l'exiſtence d'un Dieu & qu'il croit celle des corps, il tombe dans une contradiction manifeſte. Qu'il approfondiſſe les motifs de ce dernier jugement, ils le porteront à condamner le premier, car ſans la vérité de l'exiſtence d'un Dieu ſage & vrai, il ne ſçauroit ſe demontrer qu'il y ait des corps. Il ceſſera donc d'être athée, s'il veut être philoſophe : & s'il perſiſte dans l'athéiſme, il ne peut paſſer que pour un fol.

A la lueur des principes lumineux que j'ai établis, je decouvre un monde corporel & un monde ſpirituel. Je ſuis certain de l'exiſtence des corps & de celle des eſprits, ou

des êtres intelligents, & je rends raiſon de tous les phénoménes.

Suivons & appliquons nos principes, & faiſons les ſervir à prouver l'exiſtence d'une ame dans les brutes.

Il faut dabord poſer pour fondement de notre certitude, la bonté & la ſageſſe du Créateur. Dans l'établiſſement de certaines loix générales & dans ſa conſtance à les maintenir.

Quelque varieté que le Dieu de la nature ait mis dans ſes ouvrages, nous y voyons un ordre, une certaine régle, qui ſoumet tout à des loix invariables, de maniére que chaque plante, chaque animal produit ſon ſemblable, & que les mêmes effets, naiſſent ordinairement des mêmes cauſes. Par exemple, une loi generale régle la propagation des eſpeces. Un pomier produit un pomier, & ne produira jamais un ſep de vigne. On ne voit point naître la colombe d'une aigle.

En conſéquence de cette loi, lorſque

lorſque je vois un animal à figure humaine, je crois avec probabilité que c'eſt un vrai homme.

Donc ſi le corps de l'homme a été fait pour loger une ame, pourquoi celui de la bête organiſé comme il l'eſt, n'auroit-il pas la même fin ?

Mais ſi de la forme des membres de la brute, & de la reſſemblance de ſon corps avec le nôtre, nous paſſons à la ſtructure intérieure de ce corps, nous acquererons pluſieurs dégrès de probabilité, & nous arriverons par une nouvelle route à la même vérité, ſçavoir celle de l'exiſtence d'une ame dans les brutes.

En effet les bêtes ont des yeux, des oreilles ; or la ſtructure de ces parties eſt telle, que ſi le créateur avoit voulu unir une ame à ce corps, il ne l'auroit pas conſtruit autrement. Donc cette ſtructure dans les bêtes, étant ſemblable à celle de mon corps, que Dieu a fait pour mon ame, j'en conclus que Dieu qui ne fait jamais rien d'inutile, a donc donné une ame aux bêtes.

Donc ſi le corps de l'homme eſt fait pour ſon ame, celui des bêtes ſi ſemblable, eſt auſſi fait pour une ame. Si les organes des ſens nous ſont néceſſaires pour la ſenſation, de pareils organes indiquent dans la brute un principe ſenſitif.

Raiſonnons donc ſur le but de ces moyens comme nous faiſions ſur les effets par rapport à leur cauſe, * & diſons que comme une combinaiſon de phénoménes, prouve l'exiſtence d'une cauſe, qui en les expliquant les réunit tous autour de ſoi : de même un compoſé de moyens, nous decouvre avec certitude, quelle eſt la fin qu'on s'y propoſe, par les juſtes proportions qu'il a avec cette fin.

Qu'on y prenne garde; ſi je raiſonnois ainſi : † la bête reſſemble à l'homme, elle a comme lui une tête, des pieds, des yeux, des oreilles, donc elle penſe, l'argument feroit pi-

* P. 178. 1. T.
† P. 184. T. 1.

pitoyable : mais le mien revient à ceci : la fameuse horloge de Strasbourg est faite pour marquer les heures, ma pendule l'est donc pour les marquer aussi.

Donc si les hommes avec qui je vis ont une ame semblable à la mienne, les bêtes en ont une aussi, quoique d'un ordre différent. Les mêmes principes aménent ces deux conclusions.

Monsieur Boullier a fort bien prévû une objection qu'on lui peut faire. Rien, dira-t-on, n'est plus trompeur que cette maniére de raisonner ; j'ai trouvé une cause qui explique les phénoménes, donc cette cause existe. . . . . c'est ainsi que raisonnent les philosophes de différentes sectes. De-là les incertitudes de la physique : de-là l'origine du pyrrhonisme ; car on trouve des hypothéses toutes contraires, qui ont leurs deffenseurs. Cependant personne ne veut démordre de son sentiment, quoique la vérité étant in-

divisible, elle ne puisse se trouver dans des opinions contradictoires. De quel côté sera donc la vérité. ?

De celui, dit Mr. Boullier, * qui a trouvé un principe simple, auquel tous les phénoménes se rapportent & se lient naturellement. Si donc une hypothése explique les phénoménes, en produisant certains principes ; & si par un arrangement tout différent, on peut également les expliquer, c'est une marque de la fausseté de la première hypothése. Il faut donc être sûr que l'arrangement supposé, explique tellement les phénoménes, qu'il peut seul les expliquer.

Car il ne peut y avoir deux raisons suffisantes, c'est-à-dire deux principes simples, qui soyent de différents genres, & qui pourtant rendent également raison des phénoménes.

Pourquoi cela ? parce qu'il y a une proportion naturelle entre les causes & les effets, donc les effets qui caractérisent une cause ne sauroient être

* Pag. 190. Tom. I.

être produits par une cauſe d'un genre tout différent.

Donc il y a une ame dans les bêtes, laquelle eſt la cauſe de tous leurs mouvemens, & la ſeule raiſon qui explique les phénoménes : mouvemens ſpontanés & librement variés, indices de ſentiment, ſymptomes de paſſion ; ſi les bêtes ſont de pures machines, Dieu nous trompe, cet argument eſt le coup de mort pour l'hypothéſe des automates.

* Donc il y a une ame dans les bêtes, c'eſt-à-dire, il y a dans les bêtes un principe immatériel uni à leur machine, fait pour elle, comme elle eſt faite pour lui, qui reçoit à ſon occaſion différentes ſenſations, & qui leur fait faire tant d'actions qui nous ſurprennent, par les diverſes directions qu'elle imprime à la force mouvante, renfermée dans la machine.

Donc il eſt demontré que les bêtes ont une ame. Mais, direz-vous, n'eſt-on pas encore partagé ſur le pro-



* P. 149.

problême de l'ame des bêtes? C'est marque qu'on ne la point demontré. Il seroit alors certain, au lieu qu'il est toujours douteux. Il est aisé de répondre à cette difficulté, il n'y a qu'à distinguer ici l'homme & le philosophe.

Donnez-moi un homme qui ne soit qu'homme, il mettra du sentiment & de la connoissance dans les bêtes. C'est un préjugé, une opinion, qui a pour soi le consentement du genre humain.

Mais est-on philosophe? on affichera le bel esprit, on voudra briller par les paradoxes, on se fera une gloire de heurter de front les opinions populaires: il n'en faut pas davantage pour mettre en problême, la vérité certaine de l'existence de l'ame des bêtes.

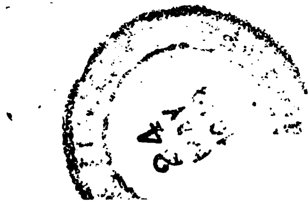
Mais quelle est la nature de cette ame? C'est ici où commence la difficulté: le cartésianisme a triomphé lorsqu'il n'a eu à combattre que de foibles ennemis, il étoit aisé de donner

ner la chaſſe aux qualités occultes, aux formes ſubſtantielles, à ces ſubſtances incomplettes tirées du ſein de la matiére. Et s'il n'y avoit pas un troiſieme parti à prendre entre Ariſtote & Descartes, ce dernier devroit l'emporter. Mais Loke a fait la decouverte d'un monde intellectuel, je veux dire peuplé d'une infinité d'êtres intelligents, tous différents des anges & des ames humaines. Je profiterai de cette decouverte, mais je declare d'avance que ma hardieſſe ne va que juſques aux conjectures, * & que je ne prétends point garantir la vérité du ſyſtême que je me ſuis fait ſur la nature ſpécifique de l'ame des brutes. Il m'a plû par ſa ſeule vraiſemblance.

Je dis donc que l'ame des bêtes eſt une intelligence. C'eſt un principe qui penſe & qui ſent. Tout ſentiment eſt une perception & une penſée, il ne peut ſe trouver que dans un ſujet qui ſe connoît ſoi-



* P. 15. T. 1.



même, c'eſt-à-dite dans un eſprit, & par conſéquent le ſentiment ne peut ſe trouver dans la matiére. Il y a contradiction, il y a impoſſibilité métaphyſique que la matiére ſente. Donc l'ame des bêtes eſt un eſprit. Je me la repréſente comme une ſubſtance immatérielle & intelligente : une ſubſtance penſante, en un mot un eſprit qui n'a que des perceptions confuſes, & dont l'activité eſt modifiée & reglée ſur ces perceptions, * c'eſt-à-dire qu'il a divers deſirs confus, qui correſpondent à la varieté de ces ſenſations, & donc elles ſont en quelque ſorte l'objet.

Mais qu'eſt-ce que ſenſation ? Interrogez les anciens & les nouveaux philoſophes, ils ne vous ſatisferont point pleinement ſur cette queſtion. On peut dire que les ſenſations ſont les terres inconnuës de la philoſophie. Qu'il me ſoit donc permis d'y faire deſcente ; je vous prie Meſſieurs, & je vous invite de me ſuivre ;

ſi

* V. P. 2. C. 6.

si vous voulez avoir la clef de mon systême.

Je suppose dabord que toute sensation est une perception, qui ne peut se trouver que dans un esprit; donc le corps qui ne connoît ni sa nature ni ses modifications, ni son existence, ne peut-être le sujet des odeurs, du son, d'aucune perception, qui est l'attribut de toute substance qui se sent & se connoît elle-même. Donc nous avons tort de transporter aux objets extérieurs ou aux organes de notre corps, les diverses sensations que nous éprouvons à leur occasion. Ces choses sont aisées & sont reconnuës par les nouveaux philosophes. Mais la philosophie de nos docteurs finit-là. Il faut pousser plus loin nos recherches si nous voulons pénétrer la nature des sensations.

Je dis dabord qu'il faut mettre une grande différence entre nos sensations & nos idées. Celles-ci sont claires, celles-là sont confuses. Je suis

ſuis le maître de mes idées, je les arrange à ma volonté, je les appelle, je les renvoye. Il n'en eſt pas de même des ſenſations, elles occupent mon ame malgré-moi, la lumiere du ſoleil m'éblouït. Enfin les ſenſations ſont inſéparables des objets corporels, les corps en ſont l'occaſion, & ſans les corps il n'y auroit point de ſenſation, qu'on doit bien diſtinguer non ſeulement des idées, mais auſſi des actes de la volonté & des paſſions.

Qu'eſt ce donc que la ſenſation?* C'eſt dirai-je un amas de petites perceptions indiſcernables. Donc la ſenſation n'eſt pas une perception ſimple, comme le prétend Loke: j'ai la ſenſation du violet, c'eſt une perception confuſe & compoſée du rouge & du bleu mélangés enſemble, mais indiſcernables.

Paſſons de la vuë à l'oüie. L'oreille eſt frappée agréablement dans la muſique par différents tons, dont l'ac-

* P. 85.

l'accord & le mêlange nous raviſſent. De la varieté & de la multitude de ces tons, naiſſent autant de petites perceptions, qui ſe ſuivent dans notre ame ſi rapidement qu'elle ne peut les diſtinguer l'une de l'autre. Donc j'ai eu raiſon de dire que ces perceptions ſont indiſcernables : Donc les perceptions ſont confuſes : D'un autre côté nous diſtinguons fort bien, la ſenſation que nous éprouvons à l'occaſion de la muſique, de celle que nous reſſentons en voyant des couleurs. D'où l'on peut voir & conclure évidemment, que dans nos ſenſations il y a quelque choſe de clair, & quelque choſe de confus & d'obſcur.

Les ſenſations peignent à l'ame confuſément & en petit, ce que les idées lui repréſentent en grand d'une maniére diſtincte. En effet ces perceptions rapides, confuſes, ſucceſſives ne peuvent repréſenter qu'en petit les vibrations, par exemple, du tympan, & celles du nerf accouſtique pro-

produites par un air ébranlé. On a récherché pourquoi certain assortiment de tons plait à l'oreille, juge souveraine de l'harmonie. On a voulu sçavoir les raisons de son plaisir, & deviner les motifs de ses jugements, & on les a trouvé dans certaines proportions mathématiques & dans une harmonie de nombre. Je conclus de cette découverte, que le plaisir sensible que l'oreille goûte dans l'harmonie, est fondé sur le plaisir intelligible qu'excite dans l'ame l'ordre & la proportion des objets, lorsque même elle n'est que sentie ou confusément apperçuë, dans une multitude d'idées indiscernables, par la rapidité de leur succession, & pour ainsi dire, par le peu d'espace que chacune d'elles occupe dans l'ame.

Conséquemment à cela, il faut dire que les sensations deviendroient idées, & que les idées deviendroient sensations, selon que leur nombre & leur rapidité viendroit à diminuer ou à croître, & que l'ame y seroit volon-

lontairement ou involontairement appliquée. *

Cette petite digreſſion que je viens de faire, va nous mettre tout d'un coup au fait de la queſtion, que nous agitons ſur la nature de l'ame des bêtes, & ſa différence de l'ame humaine.

On peut conſidérer notre eſprit en lui-même. Dans cet état il a des idées claires, abſtraites, univerſelles. On peut le conſidérer par rapport au corps, & alors il devient ſuſceptible d'une infinité de modifications & de ſenſations, en un mot, notre ame a des idées claires & des ſenſations confuſes, ce ſont deux facultés qu'on ne ſçauroit lui refuſer : qui empêchera donc de ſuppoſer dans l'échelle des intelligences au-deſſous de l'ame humaine, une eſpece d'eſprit plus borné qu'elle, & qui lui reſſembleroit pourtant par un endroit : un eſprit qui n'auroit que la ſeconde de ſes facultés ſans avoir

* Par. 8. P. 2. C. 61.

avoir la premiére, qui ne seroit capable que d'idées indistinctes ou de perceptions confuses ? il n'aura que quelques traits de l'ame humaine, il sera son portrait en raccourci. Donc je puis dire par conjecture que l'ame des bêtes est un esprit qui a des sensations, & qui n'a que cela.

Donc l'homme ayant outre les sensations des idées abstraites, reflêchies, compréhensives, se trouve par là distingué de la brute, & bien au-dessus d'elle.

Enfin pour donner une idée de cet esprit, fait uniquement pour sentir & agir, je dirai qu'une ame purement sensitive, telle qu'est celle des brutes, voit les objets corporels sans discernement, sans idées distinctes, à peu près comme un enfant de six mois voit sa nourrice. L'homme commence par être ce qu'est la bête, & voici comme s'explique ce paradoxe, comment l'enfant destiné à aller infiniment plus loin que la bête, demeure un certain

tain tems fort au-dessous d'elle. C'est qu'il n'est point surprénant que l'animal le plus vil pris dans son état de perfection soit au-dessus, de ce que l'animal le plus noble paroit dans sa prémiere ébauche. *

Bayle a mené tambour battant le restaurateur des formes plastiques. Mr. Cudworth leur curateur & leur patron, ne put jamais repondre à cet argument du philosophe de Rotterdam. Ou votre forme plastique que vous admettez pour expliquer par exemple l'organisation des animaux, ou cette forme, dis-je, a l'idée de ce qu'elle doit faire, ou Dieu la dirige. Dans ce dernier cas, vous adoptez l'hypothése de Descartes, que vous vouliez combattre par vos qualités occultes.

Reste donc à dire qu'une forme plastique & aveugle, est la cause de ce chef-d'œuvre de la nature.

Mais comment peut-il arriver qu'une cause destituée de connois-

O sance

* P. 141.

ſance ait pû organiſer un corps, où il y a un ſi bel ordre & un méchaniſme ſi éxact. * Car puiſque la plus chetive maiſon n'a jamais été bâtie ſans une cauſe, qui en avoit l'idée & qui dirigeoit ſon travail ſelon cette idée, comment ſeroit-il poſſible qu'une forme aveugle & inanimée pût produire un ouvrage régulier, ſans avoir aucune idée de ce qu'elle fait, & de l'ouvrage qu'elle veut produire : elle qui ne connoit pas ſeulement ſi elle a des forces, tant s'en faut qu'elle ſoit capable de les diriger.

Cet argument aſſommant pour les qualités occultes, les formes plaſtiques & la nature, le Dieu de Straton, ne touche ni de près ni de loin mon hypothéſe. Bien éloigné d'admettre un agent inanimé, aveugle, matériel, je mets pour la forme de la bête, un eſprit qui eſt ſuſceptible de ſenſations & de perceptions ; qui ſent les impreſſions avantageuſes ou nui-

* Penſées div. T. 4.

nuiſibles à la matiére organiſée à laquelle il eſt uni, & qui étant capable de remuer la matiére, chaſſe & évite les ſenſations desavantageuſes, pour s'appliquer aux ſenſations agréables.

Mais écoutons Mr. Boullier. * « Ce principe, (dit-il,) aura des » deſirs confus, éxactement correſ- » pondants à ſes perceptions confu- » ſes : ces deſirs l'appliqueront aux » ſenſations agréables, & lui feront » faire effort pour ſe deſappliquer » des douloureuſes. Suppoſons en- » core que ces deſirs & les efforts » ſoient efficaces, quils produiſent » dans le *ſenſorium* & par là dans la » machine certains mouvements, ou » propres à detruire ceux qui cauſent » la ſenſation affligeante, ou pro- » pres à entretenir & fortifier ceux » qui excitent la ſenſation agréable. » Ces deſirs confus repondants aux » ſenſations feront une multitude » ou ſuite des petits efforts : ce ſe- » ront des volitions imperceptibles,

O 2 comme

* P. 166. T. 2.

„ comme les ſenſations ſont une ſuite
„ de petites idées, de mouvements
„ imperceptibles, auſſi ces efforts ſe-
„ ront éxactement analogues à ces
„ différentes ſuites de petites idées,
„ ſelon ce double but, ou de fuite,
„ ou de pourſuite, qui ſe réunit
„ dans un ſeul, ſçavoir l'interêt ou
„ le bonheur de l'animal.

„ Il ne faut plus autre choſe, ſi
„ ce n'eſt que le cerveau qui reçoit
„ les diverſes impreſſions, ſoit diſpo-
„ ſé à mouvoir la machine d'une
„ maniére propre à éviter la cauſe
„ de la douleur & à s'unir à celle
„ du plaiſir. Il y aura dans tout
„ cela une merveilleuſe harmonie,
„ & j'y vois peu de difficulté. Car
„ puiſqu'un certain ordre de mou-
„ vements & d'impreſſions produit
„ dans l'ame des perceptions con-
„ fuſes, parfaitement analogues à la
„ ſuite de ces mouvements ; pour-
„ quoi des deſirs confus de l'ame,
„ qui correſpondront à ces ſenſa-
„ tions, ne pourront-ils pas pro-
duire

„ duire à leur tour une ſuite réglée
„ de mouvements analogues à ces
„ deſirs? ces deſirs inſéparables des
„ ſenſations, ne feront qu'une ſuite
„ rapide de petites volitions, comme
„ les ſenſations ſont une ſuite de
„ petites idées, qui s'entreſuccédent
„ rapidement. „

Réuniſſons le méchaniſme avec l'action d'un principe immatériel & ſoi mouvant, dès lors toutes les difficultés tombent, & les actions raiſonnées des brutes, peuvent très-bien ſe réduire à un principe ſenſitif, joint à un corps organiſé.

Cela ſuffiroit s'il ne falloit que ſatisfaire des philoſophes, qui pénétrent la ſolidité d'un principe: mais le point le plus important, eſt de gagner les imaginations vives. Il faut leur expliquer les actions les plus ſurprénantes des animaux. Je veux bien m'y reſoudre, je les réduis à trois chefs. 1ò. à l'inſtinct. 2ò. à la diſcipline des animaux. 3ò. à certaines actions qui marquent

du raisonnement. Je n'eus jamais, Messieurs, plus besoin de votre attention, je vous prie de me la continuer.

Il y a un instinct général enseigné par la nature, infus par le Créateur, qui conduit tous les animaux à leur conservation & à leur bonheur. Mais comme ce qui fait le bonheur d'une espece n'est pas précisément ce qui fait celui de l'autre, les moyens varient, de maniére que le plus grand parleur se lasseroit à raconter la milliéme partie des chefs-d'œuvre de l'instinct. C'est à lui qu'on doit rapporter l'addresse, les ruses & la prudence des animaux.

Le phisicien occupé à étudier les effets de la nature, se perd dans les merveilles produites par l'instinct des bêtes, il ne peut qu'admirer ces miracles & il ne sçauroit pénétrer tout l'art des nids des oiseaux, des ruches des abeilles, des magasins des fourmis, du bâtiment des castors. Voilà jusqu'où l'instinct

con-

conduit les animaux. Oh que la raison humaine est éloignée de jouir d'un tel privilége pour ses propres ouvrages !

Quel nombre d'idées, quelle complication de vuës, quelle file de de conséquence & de raisonnements ne peut-on pas remarquer dans l'Alcyon qui sans d'autre secours que celui de son bec, fait quelque chose de plus admirable que les nids d'hirondelle. Plus habile qu'aucun charpentier, il fait un navire d'une forme à ne jamais renverser, & à ne jamais s'enfoncer dans l'eau. L'Alcyon le construit d'arrêtes de poissons, il les lie ensemble, les entrelasse en différents sens, y fait des courbes, c'est une espéce de verveux de pêcheurs. Le navire étant fini, il l'expose à la mer, qui lui enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié : & au contraire ce qui est bien joint se raffermit si fort par les sécousses & les flots de la mer, qu'on auroit de la peine à l'endommager

avec des marteaux de fer. Mais ce qu'on doit ici admirer c'est la figure de la concavité du vaisseau, proportionnée de maniére, qu'il ne peut recevoir que l'oiseau, & qu'il est impénétrable à l'eau même de la mer.

" Si les ouvrages de l'instinct, „ avouë Mr. Boullier, * étoient dans „ chaque individu l'effet d'une rai- „ son éclairée dont il fut doué: „ S'il se conduisoit par des idées „ claires & par des regles, qu'il trou- „ vât en naissant toutes développées „ dans son ame, quel miracle d'in- „ telligence la brute renfermeroit- „ elle; quelle supériorité sa raison „ n'auroit-elle point sur la nôtre; „ combien les bêtes qui naîtroient „ avec une raison si lumineuse & si „ formée, seroient-elles supérieures „ aux hommes, dont les lumiéres „ croissent avec l'age & dont la „ raison marche à pas si tents & si „ incertains!

Les merveilles de l'instinct sont telles

* B. 183. part. 2. C. 9.

telles que notre raiſon les ſuit avec peine. Les gruës, dit Ciceron, * paſſant au de-là des mers pour chercher des climats plus chauds, forment un triangle, dont l'angle ſupérieur fend l'air oppoſé ; ſur les côtés, leurs aîles leurs tiennent lieu de rames pour ſoulager leur courſe : la baſe du triangle qu'elles forment eſt pouſſée par un vent, derriere le dos de celles qui volent devant, ſert d'appui au col & à la tête de celles qui ſuivent, & comme celle qui va la prémiere, n'a point cette commodité, faute d'appui ou de ſoûtien, elle revient à la queüe des autres pour ſe delaſſer ; la plus près qui eſt déja repoſée, lui ſuccéde ; & cette viciſſitude continuë pendant toute leur courſe.

Reconnoiſſons ici une raiſon ſuprême, une raiſon extérieure & univerſelle, qui ſe joüe dans l'univers & qui produit les miracles que nous attribuons à l'inſtinct des animaux.

 C'eſt

* L. 2. de nat. Deor.

C'eſt aſſez parler de leur inſtinct, venons à leur diſcipline.

Quel ſpectacle pour les romains, lorſqu'ils virent de leurs amphitéatres les Eléphants, qui avoient été la terreur de leurs ancêtres, ſervir dans le cirque à leurs fêtes & à leurs divertiſſements. On vit ces animaux malgré la péſanteur de leur maſſe, éxécuter des danſes variées & difficiles, avec une légéreté extraordinaire.

L'homme eſt venu à bout de dompter & d'apprivoiſer les animaux les plus ſauvages. On les dreſſe, ils apprennent, on leur commande, ils obéïſſent : on les menace, ils tremblent : on les flatte, ils careſſent : des lions & des ours dreſſés courent depuis longtems nos villes.

Mais ſi des bêtes féroces ſont capables de diſcipline, que ne peut-on pas apprendre aux animaux domeſtiques ! que n'apprend-on pas aux pies, aux ſinges, aux perroquets, aux chevaux, aux chiens &c.

Le

Le chien, le plus diſciplinable de tous les animaux, fait juſqu'à des meſſages. On le charge d'une corbeille, il fera plus d'une lieüe pour aller à la boucherie, il attend qu'il ſoit ſervi, & s'en retourne avec la viande ſans y toucher. S'il rencontre dans ſon chemin un chien qui en veuille à ſes proviſions, il deffend le depôt qu'on lui a confié : mais ſi une troupe de chiens vient l'aſſaillir, & qu'il faille ceder à la force, il ſe ſaiſit du meilleur morceau & épargne un repas à ſon maître.

Que n'y auroit-il pas à dire ſur les courbettes, les caracolles, & les airs du cheval, le plus noble & le plus aimable des animaux ! j'en ai vû un qui au ſon du tambour faiſoit toutes les évolutions militaires. Un autre qui a couru la France ſonnoit du pied l'heure qu'il étoit, connoiſſoit les cartes, tiroit un coup de piſtolet. * On

* Au camp de Richemont; il appartenoit à Mr. le Comte de Saxe depuis fait Marechal de France.

On a inſtruit un pigeon à porter des lettres, & il s'acquittoit fort bien de ſa commiſſion. Qu'on n'aille pas dire qu'elles étoient amoureuſes, & que ce meſſage convenoit à l'oiſeau favori de Venus. On ſe tromperoit fort, car j'ai ſçu de bonne part que ce pigeon ne croyoit point à la mythologie.

Il faut l'avoüer, Meſſieurs, la diſcipline des animaux embaraſſe les philoſophes: elle embaraſſe le Cartéſien, car une pure machine peut-elle recevoir des leçons? mais, répliquera-t-il à ſon tour, une ame purement ſenſitive, une ame qui ne ſe forme point d'idée diſtincte ſur ce qu'elle voit, * qui ne réflêchit point, qui ne raiſonne point, & dont les penſées ne ſortent jamais du préſent pour s'élancer dans l'avenir, ou ſe replonger dans le paſſé, cette ame, dis-je, eſt-elle capable de préſcrire à ſon corps les mouvements qu'on veut lui donner, & de recevoir des ha-
bi-

* P. 203.

bitudes étrangeres ? la difficulté eſt grande, mais elle n'eſt pas inſurmontable : il me ſemble avoir prouvé * que l'inſtinct des bêtes, tout merveilleux qu'il eſt, n'a rien à demêler avec leur raiſon. Ne pourroit-on point croire avec autant de fondement, que la diſcipline des animaux réſulte d'une certaine combinaiſon entre le principe ſenſitif & l'impreſſion méchanique de divers objets ſur les organes, qui ſervent d'inſtrument à ce principe ?

Qu'eſt-ce donc qui forme en eux ces habitudes ? c'eſt la ſenſation dépendante du méchaniſme. Pourquoi cela ? parceque la douleur ou le plaiſir ſont l'unique reſſort de leurs mouvements. Les objets ſont impreſſion ſur la machine, cette impreſſion eſt agréable ou deſagréable. De-là la brute ſans avoir aucune idée de ce qu'elle fait, s'éloignera de certains objets & s'approchera des autres. Que ces derniers objets ſoient ſouvent

* P. 205.

vent ramenés, & qu'ils ſoyent toujours ſuivis de ſenſations agréables; la machine ſe trouvera diſpoſée à s'y livrer. * " Donc les animaux n'ont
„ aucun beſoin de raiſon pour être
„ diſciplinés, & dans ces divers
„ manéges auxquels l'induſtrie hu-
„ maine les dreſſe, c'eſt la raiſon
„ de l'homme qui les dirige par ce
„ nouveau méchaniſme qu'on nomme
„ habitude, enté ſur le méchaniſme
„ naturel : comme c'eſt la raiſon di-
„ vine qui les guide dans l'inſtinct,
„ en vertu de ce méchaniſme natu-
„ rel qu'elle a établi. „

Mais il ne ſuffit pas de ſçavoir ce qui regarde la diſcipline des animaux, il faut encore expliquer & éclaircir deux autres proprietés des brutes, leur imagination & leur mémoire.

Le maître d'un élephant a un chauderon percé, il le lui donne pour le porter racommoder, le chauderonnier bouche pluſieurs trous & en laiſſe un : dez que l'élephant fut de

* P. 215.

de retour à la maiſon, ſon maître qui vouloit ſe ſervir de ſon chauderon, y ayant mis de l'eau & voyant qu'il couloit, prit un bâton & en battit ſon mauvais meſſager, il le renvoya chez le chauderonnier, qui boucha éxactement le trou qu'il avoit laiſſé. La bête ne fut pas aſſez ſote pour ſe fier à lui ; elle va au puits, tire de l'eau, en met dans le chauderon, & ayant éprouvé qu'il ne couloit plus, le rapporta à ſon maître.

Ce jeu d'imagination & de mémoire, peut encore ſe prouver par l'action d'un mulet dont l'hiſtoire eſt mieux conſtatée que celle de l'élephant.

Plutarque raconte que des mulets chargés de ſel avoient coutume de paſſer une riviére. Un d'eux ſe laiſſa tomber par hazard, l'eau fondit le ſel, & la bête relevée ſentit que ſon fardeau étoit conſidérablement diminué : & ſe trouva bien de ſa chute. De maniere que toutes les fois que ce mulet eut à repaſſer

la

la riviére, il se ressouvint de son avanture, & faisant semblant de broncher, il se baissoit pour mouiller le sel & ne se relevoit que lorsqu'il sentoit sa charge bien diminuée. Mais il avoit affaire à un maître qui n'étoit pas sot, c'étoit Thalés un des sept sages de la Grece, qui pour punir son mulet de sa ruse & de sa malice, le fit charger de laine & d'éponges, & la pauvre pecore ayant voulu se baigner comme elle avoit coutume, fut si surchargée & si maltraitée qu'ensuite il ne lui prit jamais fantaisie de prendre le bain.

Voici ma réponse à tous ces éxemples, qui semblent prouver que les bêtes mettent à profit l'expérience & qu'elles comparent le présent avec le passé.

* " Dans l'homme la mémoire est
„ une réflection de l'esprit, sur une
„ perception passée, par où l'ayant
„ de nouveau, il s'apperçoit qu'il
„ l'avoit déja eüe une autre fois.

„ Mais

* P. 218.

„ Mais dans une ame purement
„ ſenſitive, la mémoire eſt une pure
„ imagination du paſſé ſans aucun
„ acte réflêchi, qui le faſſe conſide-
„ rer comme paſſé. On dira qu'elle
„ ſe reſſouvient, quand dans l'abſence
„ de l'objet qui avoit produit en
„ elle une certaine ſenſation, la
„ même ſenſation renaît, à l'occaſion
„ d'un autre objet, qui ſe trouve lié
„ avec le premier. Ainſi la mémoire
„ des brutes n'eſt qu'un renouvelle-
„ ment de ſenſation, qui, quoiqu'un
„ peu plus foible, qu'elle ne le ſeroit
„ par l'impreſſion de l'objet même,
„ rend actuellement préſents les
„ biens & les maux paſſés.

„ Concluons que la mémoire des
„ brutes, auſſi bien que leurs autres
„ facultés, n'eſt qu'une certaine com-
„ binaiſon de ſenſation & de mécha-
„ niſme.

Il reſte à expliquer une troiſiéme claſſe d'actions, d'où naît la plus grande difficulté, ce ſont des actions raiſonnées. Plutarque dans le dia-

logue où il prouve que les bêtes ont de la raiſon, prétend que leur condition l'emporte ſur la nôtre. En effet, dit-il, une terre graſſe, bonne, fertile, n'eſt-elle pas préférable à un terrein maigre, qui ne paye point les ſoins qu'on ſe donne à le cultiver. Or on peut dire qu'il en eſt de l'ame comme de la terre. Donc l'ame des animaux eſt plus parfaite que l'ame humaine. Pourquoi ? parceque ſans être pouſſée, ni commandée, ni enſeignée, comme ſi l'on diſoit, ſans être labourée, ni enſémencée, elle produit toutes ſortes de fruits & toutes ſortes de vertus.

De quoi les hommes font-ils grand cas ? De la vaillance. C'eſt la bravoure qui a immortaliſé Alexandre. Mais que les bêtes ſont plus courageuſes que nous, ſans jamais recourir à la ruſe & à la tromperie, on les voit combattre les unes contre les autres & contre les hommes-mêmes, avec une audace & une magnanimité qui leur

leur eſt ſinguliére. Jamais elles ne connurent les honneurs du triomphe & les récompenſes attachées à un bel exploit ; jamais elles ne s'aviſérent d'empêcher les actes de poltronnerie par des notes d'infamie, ou de taches de flêtriſſure, & cependant elles ſe montrent invincibles. Si elles ne peuvent vaincre, elles meurent en combattant. Faute de cœur, vit-on quelque fois un lion s'aſſervir à un autre lion, ou un cheval à un autre cheval, comme fait un homme à un autre homme. Nées libres, les brutes ne peuvent ſoufrir la ſervitude : car s'il arrive qu'on prenne quelque bête ſauvage dans des piéges, des laſſets ou des filets, elle renonce à la nourriture qu'on lui offre, & aime mieux mourir que de vivre en eſclavage. Et ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt que les animaux naiſſent ſi vaillans, ſi hardis & ſi braves, que la grandeur d'ame ne ſe rencontre pas ſeulement parmi les mâles, mais auſſi parmi les femelles.

Tout le monde ne ſçait-il pas combien Theſée eut de difficulté de combattre la Truye Crommienne. Je ne veux point parler ici des femelles des tigres, des lions, des léopards; je me contente de l'exemple d'un animal qui eſt la foibleſſe même, & que nous avons tous les jours ſous les yeux. Ne voyons-nous pas nos poules deffendre leurs pouſſins, mépriſer tout danger, & combattre au-deſſus de leur force & de leur puiſſance. Mais à quoi ſert de prouver ce dont où convient univerſellement; ne dit-on pas d'un homme plein de bravoure qu'il a un cœur de lion? & Achylle chez Homére ne reſſemble-t-il pas à un ſanglier en furie, ou à un loup acharné? Concluons que les animaux ſont plus hardis & plus vaillants que nous, qu'ils combattent à découvert, & qu'ils auroient eu honte de recourir aux ſtratagêmes d'un cheval de bois, pour détruire le floriſſant empire de Priam.

Après

Après la vaillance, ce que l'on considére le plus, ce sont les richesses. On estime héureux un homme puissamment riche ; fut-il Phrygien ou Carien, plus vilain que Dolon, ou plus infortuné que Priam ; on tire gloire d'un bel habit, d'une riche fourrure, d'un superbe équipage. Que les bêtes plus raisonnables, sont éloignées d'une si sote vanité !

Je passe légérement sur la continence des animaux ; le bouc de Mendes en Egypte en est un grand éxemple. On l'enferma avec plusieurs belles femmes & il se contint : les hommes ne sont-ils pas plus impurs que cet animal ? Le troupeau de Corydon ne condamnoit-il pas sa passion brutale pour Alexis. Quel horreur ! des hommes & des femmes ont eu de l'amour pour les animaux. De-là sont venus les minotaures, les ægipans, les sphinx & les centaures. La concupiscence fit-elle quelque fois de pareils ravages par-

 mi

mi les brutes? Renfermées dans leur eſpéce, dez que la femelle a conçu, elles penſent à la maniére dont elles conſerveront leur fruit, ſans plus penſer à la volupté : tant elle eſt parmi elles de peu de prix & de conſidération.

Lycurgue & Solon firent des loix pour punir ceux qui ne ſe marioient point, ou qui ſe marioient trop tard. On declara infames les hommes qui n'avoient point d'enfants, & les Romains recompenſérent ceux qui en avoient trois. Allons à l'école des bêtes, elles nous apprendront comment nous devons nous marier, pour quelle fin nous devons engendrer, & comment nous devons nourrir & élever nos enfants. Les animaux ſont nos maîtres, nous tenons d'eux les arts, ils font plus, ils nous enſeignent à bien vivre. Comment donc oſe-t-on leur refuſer l'uſage de la raiſon?

Je ſouſcris volontiers à tout ce que dit Plutarque. Homére a chanté

té dans l'Odyssée la continence de Penelope, & ce beau poëme qu'a-t-il produit? une Lucrece. L'homme se montre plus vicieux & plus sot que la brute. Rien n'est plus vrai dans le sens moral. Mais il est également vrai que ses actions les moins raisonnables ne laissent pas d'être raisonnées. Les actions au contraire prétenduës raisonnables de la brute que l'on vient de vanter, ne sont qu'une branche ou une suite de l'instinct, & par conséquent elles se rapportent à la raison universelle, qui conduit les animaux, & non pas à une raison particuliére qui leur soit propre.

Il n'est pas difficile, me direz-vous, de citer des actions qui marquent dans les bêtes une raison particuliére.

Quand les lions sont vieux & qu'ils ne sont plus assez lestes pour attraper les bêtes sauvages, ils assiégent les villes pour manger les enfants. On court sur eux, ceux qu'on attrape on les met en croix

& on s'en trouve bien. Cela se fait en Afrique.

J'ai vû, ajoute Rorarius,* dans le pays de Juliers, deux loups attachés à un gibet ; cela faisoit plus d'impression sur les animaux de cette espéce, que la marque d'un fer chaud, la perte des oreilles, n'en font sur nos Cartouchiens.

Mr. de Matignon étoit sans doute informé de toutes ces choses. Car ayant sçû qu'un de ses chevaux très-vicieux avoit estropié un de ses gens, qu'on le pende, dit-il, dans l'écurie, afin qu'il serve d'exemple aux autres.

Ces histoires ou ces fables, toutes ces actions étant, Messieurs, des dépendances de l'instinct ou de l'habitude, ne forment pas le quart d'une objection. Je veux que vous me sçachiez gré de la bonne foi avec laquelle je vai vous mener moi-même aux sources des faits les plus extraordinaires qui me soient connus, & les plus redoutables pour mon hypothése. L'abbé

* V, son article dans Bayle.

L'abbé Choisi dans son Journal du Voyage de Siam, * parle de la manœuvre des singes du Cap de bonne espérance, pour voler des melons, & ensuite d'un élephant voleur de grand chemin.

L'histoire des souris & du chat-huan, par la Fontaine; une autre du renard anglois, & celle des deux rats & de l'œuf; tout cela nous montre dans les brutes des actions raisonnées, & très-indépendantes de l'instinct & de l'habitude.

Je réponds en premier lieu, † Messieurs, que quand vous aurez retranché du nombre de ces actions sur quoi l'objection se fonde, toutes celles qui ont été inventées à plaisir & qui n'ont pas de bons garants: toutes celles qui sont mal représentées, & que l'imagination ou le préjugé se plaît à embellir, par l'addition imperceptible de quelque circonstance, qui en augmente le merveil-

 leux;

* P. 62.
† P. 232.



re de phé-
ns condi-
nt je parle,
rès - petit
othése ne
lication ,
manque
ne ren-
ése & ne
des preu-
appuyée.
ce qu'on
systême.
aute des
sprit hu-

re grace
, si ce
e de pé-
fficultés.
marquer
dans le
ple, ar-
les plus
heu-

édition.

heureux talents pour la culture des ſciences, ſemble, en y jettant l'incertitude, n'avoir travaillé qu'à leur ruine. Il a manié cette queſtion de façon, à la rendre un des beaux trophées du pyrrhoniſme, & ſous prétexte de dévélopper les difficultés qu'elle renferme, il a porté à la réligion & à la morale les coups les plus dangereux. C'eſt tout dire, qu'après avoir rejetté comme abſurde l'hypothéſe des automates, il défie qu'on puiſſe marquer une différence eſſentielle du côté de l'ame, entre les bêtes & nous. Il n'eſt pas beſoin que je montre quelles affreuſes conſéquences pour les mœurs naiſſent d'une ſi étrange penſée : les libertins ne nous épargnent que trop la peine de les tirer.

Donnons aux bêtes le raiſonnement. Rapprochons autant qu'il ſe pourra l'homme de la bête, n'importe que la réligion en ſoufre pourvû que le pyrrhoniſme en triomphe. Ce ſont les vuës qu'on eſt bien faché

d'être

d'être contraint d'attribuer au philosophe de Rotterdam. C'ont été certainement les siennes, s'il en eut quelqu'une.

Mais écoutons ses raisonnements. Les philosophes de l'école sont, dit-il, hors d'état de prouver que l'ame de l'homme & l'ame des bêtes soient de différente nature ; qu'ils disent & qu'ils répétent mille & mille fois, celle de l'homme raisonne & connoît les universaux & le bien honnête ; celle des bêtes ne connoît rien de tout cela : nous leur répondons, ces différences ne sont que des accidents, & ne sont point une marque d'une distinction spécifique entre des sujets. Aristote & Ciceron à l'âge d'un an, n'avoient point eu de pensées plus sublimes que celles d'un chien, & s'ils eussent vécu dans l'enfance trente ou quarante ans, les pensées de leur ame, n'eussent été que des sensations & de petites passions de jeu & de gourmandise. C'est donc par accident qu'ils ont surpassé les bêtes ; c'est

c'eſt à cauſe que les organes dont leurs penſées dependoient, ont acquis telles & telles modifications, à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'ame d'un chien, dans les organes d'Ariſtote & de Ciceron, n'eut pas manqué d'acquérir toutes les lumiéres de ces deux grands hommes.

Je comprends que ces raiſonnements doivent effrayer des lecteurs, qui par malheur pour eux & pour moi, * ne feront pas un peu philoſophes, car pour ceux de ce dernier ordre, ils s'épouvantent mal-aiſément; ils ſçavent qu'il faut ſe familiariſer avec les plus étranges abſurdités, pour les mieux combattre.

" † Commençons par avoüer de „ bonne grace que ſi l'on nous de- „ mandoit une demonſtration de la „ différence ſpécifique de ces deux „ natures, qui fut tirée de la com- „ paraiſon des idées claires de l'une „ & de l'autre, en ce cas nous n'au- „ rions rien à répondre. L'a-

* B. P. 29.

† P. 30.

L'ame dépend des organes, leur dérangement rend fol ou ſtupide le plus grand génie de l'univers. Ainſi, ou les organes de l'animal ſont tellement proportionnés à ſon ame, que cette ame déploye toutes ſes facultés, toutes ſes perfections, de maniére que mieux organiſée elle ne montreroit pas plus d'intelligence: ou les organes du chien par exemple reſſerrent, enveloppent, engourdiſſent la meilleure partie des facultés de ſon ame. " Prenez garde que
„ juſques-là, ſi l'on veut être raiſon-
„ nable, on demeure dans une par-
„ faite ſuſpenſion entre ces deux
„ partis oppoſés, * & n'allez pas
„ vous déterminer pour le ſecond,
„ comme a fait Mr. Bayle par une
„ précipitation de jugement, peu
„ digne d'un auſſi bon logicien:
„ Car il s'eſt imprudemment engagé
„ à ſoûtenir, que l'ame des bêtes
„ étant une fois reconnuë pour une
„ ſubſtance qui penſe, elle ne ſçau-
„ roit

* P. 31.

„ roit être d'une espéce essentielle„ ment distincte de celle de l'homme.

Voici ses propres paroles. L'ame des brutes est une substance qui pense : elle est donc capable de la pensée en général : elle peut donc recevoir toutes sortes de pensées : elle peut raisonner, connoître le bien honnête, les universaux, les axiomes de métaphysique, les régles de la morale. Pour mieux expliquer sa pensée il prend l'éxemple d'un morceau de cire, qui demeurant toujours cire, se varie à l'infini, en prenant une infinité de formes différentes, & ne se refusant à aucune de celles qu'on veut lui donner.

" Pour ruiner ce raisonnement,
„ je vais me servir d'un argument
„ que je crois démonstratif. * Si
„ dès-là qu'une ame est capable d'une
„ pensée, elle est capable de toute
„ pensée, il ne peut y avoir d'esprits
„ créés & finis. Les esprits créés &
„ finis, conviennent avec l'esprit in-
„ créé

* P. 56.

„ créé & infini qui est Dieu, par
„ l'attribut commun de la pensée.
„ Donc si ce principe est véritable,
„ il ne sçauroit y avoir en Dieu, de
„ pensée ni d'idée dont ces esprits ne
„ soyent susceptibles. Donc ces es-
„ prits auront une intelligence infi-
„ nie, dont ils seront infinis comme
„ Dieu, & par conséquent incréés.
„ Qu'est-ce qui met une différence
„ essentielle entre Dieu & les esprits
„ créés? Ce sont les bornes de leur
„ essence; c'est qu'ils ont un fonds
„ de pensée limité, & dont l'espéce
„ est fixée par ces limites. Donc
„ quoique capables de pensée, ils
„ ne sont pas capables de toute pen-
„ sée. S'ils étoient capables de toute
„ pensée, le fonds de leur pensée,
„ le principe de leur activité seroit
„ infini; & rien ne les distingueroit
„ d'avec l'esprit infini.

Les difficultés ne sont pourtant pas encore épuisées. * On ne se contente pas qu'un philosophe ait prou-

Q

* P. 227.

prouvé son systême, on exige encore de lui qu'il le concilie avec toutes les vérités étrangéres, & l'on engage insensiblement un homme, qui ne songeoit à rien de plus qu'à l'éclaircissement d'une seule question, dans le peril & dans l'embarras des systêmes généraux.

Si l'ame des bêtes, dit-on, est immatérielle, ou elle est immortelle, ou elle ne l'est pas. Dans le prémier cas il lui faut un paradis & un enfer. Mais l'immortalité de l'ame des bêtes, ridicule aux yeux de la raison même, n'est-elle pas proscrite par une authorité supérieure? c'est une de ces chiméres qu'il faut laisser à l'école de Pythagore, aux Brachmanes, aux Caffres, aux Souriquois, à quelques Rabins, & à quelques Docteurs Mahométans entêtés de la métempricose. Elle mérite d'avoir de tels défenseurs.

Reste donc à dire que l'ame des bêtes est mortelle: mais dans ce second cas vous annéantissez la preuve que

que la raiſon nous fournit pour l'immortalité de l'ame.

Nous ne perdons pas grand' choſe; répondrai-je, de renoncer à la preuve de l'immortalité de notre ame, qu'on tire de ſa ſpiritualité & de ſon immatérialité. Pourquoi ? parce que la parfaite certitude que j'ai de l'immortalité de nos ames, ne ſe fonde que ſur ce que Dieu la révélée. * Or la même révélation qui m'apprend que l'ame humaine eſt immortelle, m'apprend que celle des bêtes n'a pas le même privilége; ainſi quoique l'ame des bêtes ſoit ſpirituelle & que je ſçache qu'elle meurt avec le corps, cela n'obſcurcit nullement le dogme de l'immortalité de nos ames. Ce ſont là deux vérités de fait, dont la certitude a pour fondement commun le témoignage divin.

Pour tout dire, † s'il ne s'agiſſoit que de raiſonner en philoſophe & de laiſſer faire tout à ſon aiſe des

 con-

* P. 283.
† P. 298.

conjectures à notre raiſon, l'immortalité de l'ame des bêtes n'eſt point un dogme ſi ridicule qu'on ne pût le deffendre par des raiſons plauſibles. Qui empêche que ce principe ſenſitif après avoir animé un corps, ne puiſſe être uni par le Créateur à d'autres corps, ou bien être appliqué d'une autre ſorte à la matiére, pour produire de ces ouvrages ſi induſtrieux, que nous voyons croître à vuë d'œil ſous la main inviſible qui les conduit. Ces ames ſe transformeroient alors en une eſpéce de formes plaſtiques: mais il vaut mieux s'en tenir a un parti également ſouténable en philoſophie, & plus conforme à ce que nous dit la révélation, qui authoriſe en l'adoptant l'opinion commune de la mortalité de l'ame des-bêtes.

Nous voici venus à la derniére, * mais à la plus rédoutable des objections que l'on puiſſe faire contre mon ſyſtême: objection d'un ſi grand poids,

* P. 301.

poids, que les Cartésiens ont crû pouvoir la tourner en preuve de leur sentiment, les bêtes soufrent, disent-ils, donc elles sont des machines.

Mr. Boullier avoit prévénu cette objection, * en priant de répondre à celui qui raisonneroit ainsi.

Je ne doute point que les négres qui me servent ne soient de purs automates, quelques marques d'intelligence qu'ils me donnent tous les jours. Le Créateur est trop bon pour leur avoir donné une ame qui dans de pareils corps, ne pourroit être que fort malheureuse, il y supplée par un jeu de ressorts dont ma propre commodité est le but. Vous ne sçauriez rien opposer, ce me semble, à un tel raisonnement, qui ne détruise le vôtre.

Au défaut de raisons, on recourt à l'authorité. Sous un Dieu juste, dit-on, on ne peut être misérable sans l'avoir mérité. Qu'ont fait les animaux pour être sujets à tant de miséres.



* T. 1. C. 6. P. 183.

Qu'ont fait les bœufs que nous accablons de tant de travaux, & que nous détruisons pour nous nourrir de leur substance?

Sous un Dieu juste, on ne peut être misérable, sans l'avoir mérité.

" * Je doute fort que tant qu'on
„ voudra raisonner sur ce principe
„ qui, soit dit en passant, est celui
„ de St. Augustin ; en le prénant
„ dans une précision étroite & ab-
„ straite, on puisse se tirer heureu-
„ sement de l'objection.

Examinons de près cette maxime, & nous trouverons qu'elle paroît faite exprès pour les créatures raisonnables. L'idée de justice, celle de mérite & de démérite, suppose qu'il est question d'un agent libre. La maxime en question n'a donc aucun rapport à l'ame des bêtes. Cette ame est capable de sentiment: elle ne l'est ni de raison, ni de liberté, ni de vice, ni de vertu, n'ayant aucune idée de régle, de loi, de

* P. 304.

de bien, ni de mal moral, elle n'eſt capable d'aucune action moralement bonne ou mauvaiſe. * Il faut donc changer la maxime & dire que ſous un Dieu bon, aucune créature ne peut être néceſſité à ſoufrir ſans l'avoir mérité. Mais loin que ce principe ſoit évident, je crois être en droit de ſoûtenir qu'il eſt faux.

† En effet l'imperfection de chaque créature, cauſe non ſeulement la poſſibilité du mal phyſique, comme elle fait celle du mal moral, mais elle rend celui-là néceſſaire. Voici comment. L'imperfection ne produiroit pas néceſſairement le mal, ſi chaque créature ſubſiſtoit ſeule à part, iſolée de toutes les autres. Mais faiſant partie d'un tout, elle a une imperfection relative en tant qu'elle eſt moindre que le tout, qu'elle eſt faite pour lui & dépend de lui. De là réſulte néceſſairement pour elle du mal & du bien, mais

 du

* P. 307.
† V. la note.

du bien qui compenſe, qui ſurpaſſe le mal, & qui mérite d'être acheté par celui-ci.

Un exemple éclaircira ma penſée. * L'ame des brutes eſt ſuſceptible de ſenſations. Elle eſt donc capable d'être heureuſe en quelque dégré. Mais comment le ſera-t-elle? C'eſt en s'uniſſant à un corps organiſé. Or ſa conſtitution eſt telle que ſi elle eſt ſuſceptible de plaiſir, elle le doit être de douleur. Car ſelon les loix générales de la nature, ce corps, auquel l'ame eſt unie, doit recevoir des impreſſions différentes, qui ſont ſuivies tantôt de ſenſations agréables, & tantôt de ſenſations douloureuſes. Cela eſt indiſpenſable. Voudriez-vous changer le cours de la nature & ſuſpendre les loix du mouvement?

† En un mot toutes les ſoufrances des bêtes ne les mettent point dans le cas d'une créature malheureuſe

ſans

---

* P. 313.

† P. 319.

ſans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juſte. Certainement Dieu rend juſtice à toutes ſes créatures, & ſi les plus viles ſont capables d'être malheureuſes, il faut qu'elles ſoient capables de devenir criminelles. Je ſouſcris de tout mon cœur à ces belles paroles du P. Mallebranche : mais je m'inſcris en faux contre l'uſage qu'il en fait pour réduire à l'abſurde l'opinion de l'ame des bêtes.

Une créature n'eſt malheureuſe à parler exactement que lorſque ſes ſoufrances ſont telles qu'elle a lieu de ſe plaindre de ſon éxiſtence, & que tout bien compté il eut mieux valu pour elle n'avoir point été tirée du néant que d'en avoir été tirée. L'équité de Dieu ne permet pas qu'une créature innocente ſoit réduite à ce malheur. Un tel malheur ne devient juſte, que dans la créature coupable.

Mais il n'en-eſt pas ainſi des bêtes. Qui pourroit pénétrer leur intérieur,

noître les choſes actuelles, toutes les poſſibles, futures, & toutes les poſſibles qui n'auroient point de futurition : d'où il conclud que Dieu voit les actes, ſoit ſpontanés ſoit libres, que produiroient des eſprits qui n'ont que la poſſibilité : & que Dieu le moteur de tous les corps, opére dans les animaux cette ſuite de mouvements que produiroit comme cauſe occaſionnelle, une ame qui ſeroit en eux.

Je dois la connoiſſance de ce nouveau ſyſtême, & la notice que je viens de vous en donner, au journal étranger, ouvrage périodique très-curieux & bien écrit. Le journaliſte invite les philoſophes à foudroyer cette hypothéſe, qu'il renverſe le prémier par ce trait de plume. Si cette ſubſtance ſpirituelle eſt poſſible, dit-il, pourquoi n'exiſte-t-elle pas? *C'eſt* que dans le ſentiment de Mr. Barbieri, une telle ame éxiſtante ſeroit ſemblable à l'ame humaine, ce qui répugne. Mais ſi

elle

elle répugne, réplique l'autheur du journal, comment donc la concevez vous possible ?

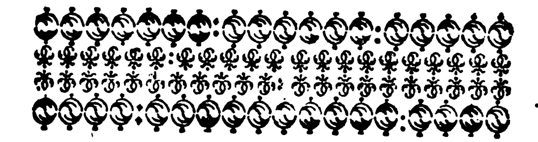
Si donc on ne peut soûtenir l'opinion de Mr. Barbieri, il faut mettre dans les brutes un esprit créé. Pour vous, mon cher de Noulli, je sçai le cas que vous faites du Dictionnaire Encyclopédique, & l'estime que vous avez pour les autheurs d'un si bel ouvrage, ils ont adopté le sentiment de Mr. Boullier : si vous m'en croyez vous soûtiendrez le même parti. Tournez de ce côté-là cette érudition charmante que vous avez aquise, par l'usage du beau monde & la lecture des bons livres.

*Si, melius quid habes, accerse, vel imperium fer.* *

---

* Hor. Ep. 5. L. 1.

Qua-



# QUATRIEME ENTRETIEN.

MEssieurs, vous m'avez fait l'honneur de me choisir pour juge : vous êtes dans l'impatience de sçavoir à qui je donnerai la pomme : vous-vous imaginez sans doute que je favoriserai mon parent, ne craignez rien : je ne ferai point de jaloux. Vous avez dans la présente question si bien fait valoir les raisons du pour & du contre, que vous m'avez rendu Pyrrhonien. Prénez-vous en à vous-mêmes : Quant à moi cela me met au large, car il est aisé de faire voir que les autres pensent mal, & difficile de montrer qu'on pense mieux.

Per-

Permettez-moi donc, Messieurs, de vous dire mes sentiments, avec cette sincérité qui caractérise notre nation : & ne me faites point un crime du parti que je prends. Vous devez sçavoir qu'en fait de philosophie, la liberté de conscience est du droit des gens.

Que nous sommes heureux de vivre dans les beaux jours de la philosophie ! Quelle est aujourd'hui différente de ce qu'elle a été ? Cette science autrefois habitoit une caverne impénétrable : d'épaisses ténébres en deffendoient l'entrée : on marchoit sans sçavoir où l'on alloit, & le sanctuaire de la sagesse ne s'ouvroit qu'à ceux qui sçavoient pousser à l'infini la division d'un être dont ils n'avoient point d'idée. La philosophie maintenant est une déesse aimable, son temple nous est ouvert, * elle se présente à nos régards dans sa beauté naturelle ; & elle s'est ren-

* V. Lettres sur quelques Ecrits de ce tems. T. III.

renduë acceſſible au magiſtrat, au militaire, aux dames-mêmes. Il ſuffit, Meſſieurs, de vous avoir entendus, pour juger des progrés de cette ſcience: & ſi j'avois trois couronnes, je vous aurois tous couronné.

C'en eſt donc fait du jargon obſcur & inintelligible, des commentateurs d'Ariſtote. On a conçu qu'on ne devoit parler que pour ſe faire entendre, & qu'on n'y reüſſiſſoit qu'en comprénant bien ſoi-même, ce qu'on veut faire comprendre aux autres. On a enfin compris que la ſcience des choſes étoit préférable à celle des mots.

L'homme, dit Mr. d'Alembert, * veut ſçavoir & ſe flatte d'être parvenu au but, quand il n'a fait qu'imaginer un nom, qui à la vérité arrête ſa curioſité, mais qui au fonds ne l'éclaire point. Inſtinct eſt dans la bouche de tout le monde: avec ce nom qu'on ne comprend pas, on croit avoir ſaiſi la cauſe de toutes les opé-

* Préface du Dictionn. Encyc.

opérations des bêtes. Ne vaudroit-il pas mieux demeurer en chemin que de s'égarer ? L'erreur est pire que l'ignorance. Celle-ci nous laisse tels que nous sommes : si elle ne nous donne rien, du moins elle ne nous fait rien perdre, au lieu que l'erreur séduit l'esprit, éteint les lumiéres naturelles, procure une sotte vanité.

Je dois donc applaudir à la maniére dont on a procedé dans le prémier Entretien. On a defini les mots, pour jetter de la clarté dans le discours: j'y ai remarqué de l'ordre, de la précision & je me fais un plaisir de rendre à Mr. l'Officier la justice qu'il mérite, mais cela ne doit pas m'empêcher de lui faire deux reproches : le prémier d'avoir avancé des choses fort-douteuses, pour ne pas dire très-fausses sur l'antiquité de l'opinion de Descartes ; & le second d'en avoir omis de vrayes, & de très-propres à favoriser l'hypothése qu'il deffendoit.

Il est aujourd'hui décidé que la

raison doit présider au jugement de toutes les opinions humaines, qui n'ont point de rapport à la foi. On doit se servir des yeux que Dieu nous a donnés, & il est ridicule de se les arracher pour se laisser conduire, & de se defaire de sa raison pour s'asservir contre la raison à l'authorité des anciens philosophes. * On avoit rémarqué ces choses : Il étoit donc inutile de s'appuyer de l'authorité de Diogéne & de celle des Stoiciens.

Il est vrai qu'un pere de l'oratoire, caché sous le nom d'Ambroise Victor, a fait un petit livre où il a compilé différents textes de St. Augustin, pour prouver que ce Docteur de l'Eglise a crû que les animaux sont des machines : mais il est incontestable que qui voudroit extraire des œuvres de St. Augustin des textes tout contraires, feroit un volume plus épais que celui *de Doctrina Christiana* d'*Ambrosius Victor*.

Mr. Durondel auroit bien de la peine

* Malebranche.

peine à prouver son sentiment. Séneque a pù dire que les bêtes n'étoient capables ni de se courroucer ni de pardonner, sans les croire automates. *Irasci non magis sciunt quam ignoscere.* Pourquoi cela? parce qu'il se trouve un milieu entre être machine & agir par réfléxion. Or la colére & la clémence ne supposent-elles pas dans nous un être qui réfléchisse?

Rien n'est plus divertissant que de voir les Nominaux, les Scolistes & les Thomistes, soûtenir sur l'autorité d'Aristote des opinions contradictoires: & le P. Pardies à si bien tiré par les cheveux ce prétendu prince des philosophes, qu'il lui a fait dire bon gré malgré qu'il en eut, que les bêtes sont des machines.

L'homme pense, dit Aristote; une servante en diroit bien autant. Donc les bêtes sont des automates, conclud le P. Pardies. Pourquoi? parce que le sens d'Aristote est qu'il n'y a que l'homme qui pense. Or la né-

gation a une grande malignité de nature, donc excepté l'homme, elle exclud la penſée de tout autre ſujet, donc les bêtes ne penſent pas. Cet argument a parû aſſòmmant, on a recouru au texte, on a trouvé que le mot grec ſignifioit réflêchir, & tout s'eſt réduit à une diſpute de mot.

Voilà où aboutiſſent la plûpart des queſtions, tranchons celle-ci: Ariſtote a pû dire que l'homme penſe ſans penſer aux bêtes. S'il a voulu dire par-là qu'elles ſont des machines, pourquoi s'eſt-il arrêté en chemin, pourquoi n'a-t-il pas prouvé ſa théſe?

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les anciens philoſophes, grands ferrailleurs, ne ſe firent jamais de querelle au ſujet de l'ame des bêtes: jamais ils n'eurent un ſyſtême lié & ſuivi ſur cette matiére: quelques-uns donnérent à la brute la raiſon & l'immortalité: tous lui attribuérent du ſentiment & de la connoiſſance. D'où je concluds que rien n'eſt plus mal-fondé que l'antiquité de l'opinion

nion de Descartes ; son hypothése lui appartient en propre, & s'il y a de la gloire de l'avoir inventée, c'est une injustice que de l'en priver.

En effet, Descartes est le prémier qui ait mis dans un beau jour la différence essentielle qui est entre le corps & l'esprit ; & trouvant des difficultés insurmontables à mettre dans la brute une ame spirituelle & immatérielle, il en conclud que les bêtes sont des automates. La conséquence est naturelle. Après quoi son vaste génie l'élevant jusqu'aux notions les plus claires & les plus évidentes que nous pouvons avoir des attributs de Dieu, il y trouva la confirmation de son hypothése. Si les bêtes ont du sentiment & de la connoissance, disent les Cartésiens, * 1ò. Dieu ne s'aime point d'un amour infini. 2ò. Dieu est inconstant & sans sagesse. 3ò. Dieu est cruel & sans justice.



* Division d'un discours de Mr. D'Armanson.

* 1ò. Dieu eut créé des ames capables de connoiſſance & d'amour, ſans les obliger à l'aimer & à le connoître : ſans aucun rapport je ne dis pas ſurnaturel, mais même naturel à leur Créateur. Que devient l'Alpha & l'Omega, le *principium & finis ?* Ou ſont ces idées de l'ordre qui veulent que Dieu ait tout fait pour lui ? Voilà une loi ſouveraine indiſpenſable, impreſcriptible. Quel privilége ont donc les brutes de preſcrire contre cette loi ? Point d'autre que celui-ci. C'eſt que ce ſont des automates.

2ò. On ſe confirme dans le même ſentiment ſi on réflêchit ſur deux autres attributs de Dieu, ſon immutabilité & ſa ſageſſe. Quelle multitude d'animaux dans l'eau, ſur la terre & dans l'air ? Il y en a même, ſelon Ariſtote, dans les cieux de Jupiter & de Saturne. Il y en a dans les étoiles. Ce ſeroit une folie, dit-il dans Ciceron, de croire qu'il ne

* V. Bayle A. Rorarius.

ne s'en forme point dans le ciel, qui eſt le lieu le plus propre à la génération. * Or ces animaux ſont plus parfaits que ceux que nous voyons. Pourquoi? parce qu'on ne peut douter que la nourriture ne contribuë à la vivacité de l'eſprit: il eſt donc probable qu'il faut mettre une intelligence plus vive & plus grande dans les animaux qui naiſſent dans le ciel, qui à cauſe de la ſubtilité & de la pureté de ſa matiére eſt dans un mouvement & dans une agitation continuelle.

Mais contentons-nous des animaux que nous pouvons connoître. On en a découvert par le moyen du microſcope dans l'eau, dans le vinaigre, dans les pierres mêmes. Une feuille de choux contient des milliers de bêtes. Au printemps paroiſſent des millions d'inſectes. Il en eſt dont la vie n'eſt que d'un jour. Voilà donc Dieu occupé à créer le matin des ames qu'il an-



* V. Cic. L. 2. de nat. deor.

néantit le soir. Où est sa constance & son immutabilité ? Cependant la matiére subsiste toujours. Oui, cette matiére qui n'est que passive, qu'on nomme *tabula rasa*, & qui ne peut être susceptible de la perception la plus simple, cette matiére, dis-je, n'est jamais annéantie, car nous n'avons point d'idée de l'annéantissement d'une substance : or l'ame de la brute est une substance qui pense ; elle est par cet endroit au-dessus du soleil, & plus noble que tous les corps. Elle périt totalement à la mort de l'abeille, quoique la substance de son corps ne périsse pas : je demande, que devient la sagesse du Créateur de ces deux substances ? Il détruit la plus noble & conserve la plus imparfaite.

30. De quelle maniére traitons-nous les bêtes ? Nous les faisons battre pour notre plaisir. Nous fouillons dans leurs entrailles pour satisfaire notre curiosité : nous les égorgeons pour nous nourrir ; nous

nous

nous plaisons à les tourmenter. Domitien s'amusoit à tuer des mouches, les enfants en font autant. Ils vont fureter dans les bois, ils grimpent sur les arbres, & enlévent à une tendre mere ses petits. Voilà donc des créatures malheureuses quoique innocentes. Où est la justice & la bonté de Dieu?

Ces raisons bien poussées sont très-fortes surtout la derniére. On en peut juger par les efforts qu'on a faits pour tâcher d'y répondre. Mr. l'Officier a donc eu tort de l'omettre. C'est là où consiste uniquement le second reproche que j'avois à lui faire, Je n'aurois pas pour lui tant d'amitié & tant d'éstime, si je pouvois même le soupçonner d'avoir pensé d'une maniére indigne d'un honnête homme. Il n'a point crû qu'il fut du bel air de ne point recourir à la cause prémiére, pour expliquer les phénoménes de la nature; je sçais au contraire qu'il est persuadé que le vrai usage de la physique est de nous rappeller à Dieu, Un

Un peu de patience, Meſſieurs, & vous aurez lieu d'être ſatisfaits. Permettez-moi de prémunir mon parent contre un ſophiſme de tous les pays & de tous les temps. On reſte dans une réligion par la ſeule raiſon qu'on y eſt né. On embraſſe une opinion parce qu'on eſt d'un tel ordre. Une ſecte affiche l'eſprit, on y entre, elle ſe groſſit prodigieuſement, L'hypothéſe de Descartes eſt brillante : c'eſt du moins une belle chymére : c'eſt un roman qui prête à parler, & qu'on peut orner & embellir. Cela ne ſuffit-il pas pour l'embraſſer ? Non, tous ces jugements ſont faux ou téméraires. Donc une vérité exprimée avec ſimplicité & en peu de paroles, vaut mieux que le plus beau diſcours, qui tend à accréditer un menſonge. Pourquoi ? Parceque

Rien n'eſt beau que le vrai : le vrai ſeul eſt aimable.

Vous voyez ſans doute, Meſſieurs, où j'en vai venir. Voici un raiſonne-

ment

ment ſimple & court, qui renverſe tout, le long plaidoyer du partiſan de Descartes.

Il n'y a point de démonſtration qui tienne contre les preuves de fait. On a crû pendant deux mille ans qu'il n'y avoit point d'Antipodes. On démonſtroit qu'il ne pouvoit pas y en avoir. On a découvert les Antipodes, & toutes les démonſtrations ſont tombées par terre. Or les bêtes nous donnent tous les jours des preuves de fait de leurs careſſes, de leur amour, de leur crainte &c. & qu'elles ont du ſentiment & de la connoiſſance. Par conſéquent il n'y a point d'éloquence, point de démonſtration qui puiſſe établir le contraire.

Cependant ſi je rejette le ſentiment de Descartes, embraſſerai-je celui des Péripatéticiens ? Non. Je ſçais bon gré à mon ancien ami de nous avoir expoſé fidélement l'opinion d'Ariſtote, mais je ſçais très-mauvais gré à Ariſtote de lui avoir fourni de très-

très-mauvais raisonnements. Ne seroit-il pas étonnant qu'on pût s'empêcher d'éclater de rire lorsqu'on entend dire, l'ame des bêtes n'est pas matiére, mais comme matiére : elle n'est pas esprit mais comme esprit? Vous n'y voyez pas plus clair que moi dans ce que vous dites, vous n'y comprenez rien, & cependant vous ne voulez pas vous rendre. Je veux que vous-vous compreniez, mais pourquoi est-ce que personne ne peut vous comprendre? Je sçais ce que c'est que corps, je sçais ce que c'est qu'esprit, mais ce qui tient le milieu entre l'un & l'autre me passe entiérement. Ne m'en feriez-vous point un mystére ; semblable en cela à votre maître? non, vous n'y voyez pas plus clair que moi. Permettez-moi de vous le dire.

Une substance mitoyenne entre la matiére & l'esprit, elle est donc en partie simple & en partie composée ; mais pour peu qu'elle soit composée, comment peut-elle être simple : & si

ſi elle eſt ſimple, comment peut elle être compoſée?

Une ame matérielle qui n'eſt pas matiére. Quelle chymére? Dieu ne peut pas faire cet être de raiſon, il eſt contradictoire.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'Ariſtote qui a eu grand ſoin de nous avertir de certains ſophiſmes, ſe fut mieux tenu ſur ſes gardes pour les éviter. Car on ne peut diſſimuler que les Ariſtotéliciens ne confondent ici les modes de la ſubſtance avec la ſubſtance même. On tuë une beccaſſe & une perdrix. Au bout de quelques jours ce gibier prend du fumet, cela ſe fait aſſurément ſans qu'il ſoit beſoin d'introduire une nouvelle ſubſtance dans le monde. Les Péripatéticiens n'en veulent pas convenir, ils ne veulent ſentir ce fumet que par la vertu d'une forme ſubſtantielle cadavérique, qui a été créée à la mort de l'animal, & ils ſe bouchent les yeux pour ne pas voir que la déſunion ou les divers arrrange-

ge-

gement des parties de la matiére suffisent pour expliquer la génération & la corruption des êtres naturels.

Je ne leur en impose point. Lorsqu'on les presse d'expliquer comment ils peuvent concevoir une substance matérielle qui ne soit pas matiére, voici ce qu'ils répondent. * Qu'on remuë une boule qui étoit en répos, elle acquiert quelque chose de nouveau. Or ce quelque chose de nouveau n'est point un esprit. Seroit-ce un corps ? Non. Car ce seroit une imagination bien plaisante de croire qu'il y eut là deux corps, l'un ancien qui seroit la boule, & l'autre nouveau qui seroit le mouvement. Par conséquent la boule & le mouvement ne sont pas deux corps. Donc le mouvement étant survenu de nouveau au corps de la boule, il faut reconnoître quelque chose de corporel.

Voilà comme ils raisonnent, & leur raisonnement est semblable à celui-

* Pardies.

celui-ci. L'homme fait tous les jours divers arrangements dans la matiére. Ici il taille la pierre pour faire une ſtatuë, là pour une colonne, ou un entablement. Or ces divers arrangements ne ſont pas des riens, ce ſont de vrais modes que l'homme produit. Donc il peut produire de nouvelles ſubſtances, des formes ſubſtantielles.

C'eſt ainſi qu'ils confondent les modes avec la ſubſtance. La matiére diſent-ils peut acquerir le mouvement & recevoir diverſes modifications. Je l'avouë, perſonne ne le conteſte. Qu'en concluez - vous ? Le voici, c'eſt qu'il faut admettre une ſubſtance matérielle qui n'eſt pas matiére. Quelle inconſéquence ? Mais je veux être de bonne compoſition. Je veux bien admettre ce genre bizarre de ſubſtances ou de formes ſubſtantielles, dont perſonne ne connoît ni l'origine ni la nature. Il y a donc une ame qui eſt la forme ſubſtantielle des brutes. J'y conſens.

Mais

Mais où réside-t-elle ? Dans le cerveau, a-t-on dit, & non pas dans le cœur. Parceque des brebis, des grenoüilles, des vipéres, des tortuës se remuent & vivent après que leur cœur est ôté.

Or je peux prouver par la même raison qu'elle ne réside pas dans le cerveau.

J'ai gardé, * dit le P. Pardies, plus d'un mois durant, une sorte de haneton, après lui avoir coupé la tête, qui vivoit néanmoins pendant tout ce temps-là : & quand on venoit à le toucher, ou à le piquer, il s'agitoit, il remuoit ses aîles, & il voloit comme s'il eut été tout entier.

Que les Péripatéticiens sont malheureux de trouver à chaque pas des embarras & des difficultés insurmontables. Où placeront-ils dorènavant l'ame de la brute ? Je n'en sçais rien & je crois qu'ils ne le sçavent pas plus que moi.

Di-

* P. 84.

Divisez un serpent en deux, chaque moitié vivra, se remuera, sentira de la douleur quand on la piquera. Il y a plus. Une expérience faite sur un polype, jetta St. Augustin dans l'étonnement & dans l'admiration. Il prit un petit animal à plusieurs pieds, le coupa en deux, & chaque partie se mit à fuir avec beaucoup de vitesse. Il coupa dercechef chacune de ces parties, & chacune donna des marques de vie, de sentiment & de douleur. De maniére que si un de ces animaux eut eu le don de la parole, il auroit pû dire comme le sosie de l'amphytrion, le moi qui va à droite, fuit le moi qui vais à gauche. Je défie hardiment tous les péripatéticiens de trouver ici un dénouëment aussi heureux que celui de Plaute.

Il suit évidemment de ce que j'ai dis, que les péripatéticiens ne sçavent ni ce que c'est que l'ame qu'ils mettent dans les brutes, ni où elle

 réside.

réside. C'est une bagatelle, nous ignorons bien d'autres choses qui ne laissent pas d'exister. J'y consens encore très-volontiers. Reste avoir si à l'aide de cette chymére qu'ils veulent réaliser, ils expliqueront heureusement les opérations des bêtes.

Le célébre P. Pardies établit pour le fondement du système péripatéticien, la distinction de deux sortes de connoissances ; les unes intellectuelles, & les autres sensibles. Celles-ci conviennent aux brutes, celles-là ne peuvent convenir qu'à l'homme.

Mais que faut-il entendre par des connoissances sensibles ? Tous les axiomes de la métaphysique & de la géometrie, toutes les propositions évidentes par elles-mêmes sont des connoissances sensibles. Le tout est plus grand qu'une de ses parties. Voilà une vérité qui se fait sentir par elle-même : elle est donc sensible ; mais en même temps elle est intellectuelle.

lectuelle. Il n'y a donc point de distinction à faire entre les connoissances sensibles & les connoissances intellectuelles. Donc le systême péripatéticien se trouve par la sappé dans ses fondements.

Mais dira-t-on n'y-a-t-il pas un appetit raisonnable & un appetit sensible? n'y-a-t-il pas un plaisir purement intellectuel? Celui par exemple que goute un géométre. Et n'y-a-t-il pas un plaisir sensible, tel que le dût gouter la sœur Agnès à une conversation de son directeur, qui fut assez imprudent pour lui parler d'anatomie; non de celle de l'oreille, mais . . . qui empêchera donc de distinguer deux sortes de connoissances, l'une intellectuelle & l'autre sensible?

Ce qui l'empêche, repondrai-je, est que le plaisir sensible occasionné par le corps n'est pas dans le corps, mais dans l'esprit. D'où je conclus que toute connoissance sensible est en même tems intellectuelle. A-

Avançons & tachons de ſaiſir l'idée que le Péripatéticien nous donne de la connoiſſance ſenſible. C'eſt, dit le P. Pardies, celle par laquelle nous appercevons ſans nous appercevoir que nous appercevons.

O la belle idée ! quelle eſt capable d'éclairer l'eſprit ! Mais ſur quoi peut ſe fonder le P. Pardies dans la belle définition qu'il nous donne de la connoiſſance ſenſible ? parle-t-il d'après l'expérience ? Se fonde-t-il ſur un ſentiment intime, ſur le rapport de ſa conſcience ? Non. Il eſt de la nature de cette connoiſſance de ne ſe point laiſſer appercevoir. Tous les Péripatéticiens, tous les hommes nés & à naître ne peuvent dire, j'ai l'expérience de ce que le P. Pardies avance.

S'appuye-t-il ſur une révélation divine ? Non ; du moins a-t-il eu aſſez d'humilité pour n'en point parler. Diſons mieux & parlons plus clairement. Toute connoiſ-

ſance

ſance ſuppoſe la penſée: toute penſée ſe fait ſentir à l'ame immédiatement par ſa ſeule préſence: la penſée n'eſt point ſans idée; l'idée ne peut-être ſans la répréſentation de quelque objet : donc il y a de la contradiction d'appercevoir un objet ſans s'appercevoir qu'on l'apperçoive.

Voyons maintenant les efforts inutiles que fait le P. Pardies, pour ſoûtenir le phantome qu'il nous préſente.

Ayant les yeux ouverts, dit-il, nous ne nous appercevons pas ſeulement des objets qui ſont devant nous, & une perſonne de nos amis aura pû paſſer ſans que nous y ayons pris garde. En cette rencontre je demande, ſi l'on peut dire que nous ayons vû cette perſonne. L'avons nous vuë ? Si vous dites que non, nous étions donc aveugles.

Que d'aveugles dans le monde, repondrai-je ; & plus aveugles que les quinze vingt, s'il y a de la dif-

férence entre voir & appercevoir que l'on voit ? Quelle philosophie que celle qui se paye de mots & qui en veut payer les autres ? Ce qu'il y a ici de comique & de plaisant, c'est que le P. Pardies se réfutera lui-même.

Rendons lui cette justice. Quand il s'agissoit de prouver que l'on voyoit sans voir, il a eu assez d'esprit pour user de termes équivoques, & jetter dans le panneau ceux qui ne courent qu'après les mots. Dans un autre endroit du même ouvrage, il s'est montré tout différent de lui-même, & voulant servir les différents gouts, il a parlé ainsi aux personnes raisonnables.

Quand je vois, dit-il, un tableau devant moi, il y a une infinité de rayons, qui passant au travers des humeurs de mon œil, vont faire une peinture admirable de ce tableau sur les peaux qui sont vis-à-vis. Ce n'est pas encore voir, puisque tout cela

cela se peut faire dans un œil artificiel & dans celui d'un mort. Ensuite par le moyen du nerf optique, il se fait une certaine communication jusques dans l'intérieur du cerveau. Jusques-là ce n'est point encore appercevoir . . . il faut donc que notre ame se trouve en cet endroit intimement présente & attentive, & comme d'ailleurs elle a la faculté de connoître, elle ne peut ignorer ce qui se passe ainsi chez elle-même. Nous concevons sans peine qu'un ange étant présent à une pierre, s'appercevroit fort bien que c'est là une pierre: aussi notre ame étant présente à cette partie du cerveau ainsi émuë & ainsi figurée, s'apperçoit fort bien de ce mouvement & de cette figure. Mais pour cela il faut qu'outre toutes ces diverses agitations & toutes ces figures du corps, notre ame se fasse elle-même une autre sorte de peinture, & qu'en la faisant, elle la con-

ſidére & la régarde en elle-même, de ſorte que l'image ne ſoit point différente de l'action par laquelle on la conſidére, & que ſe repréſenter un objet ſoit la même choſe que le conſidérer.

Eſt-ce le même homme qui parle ainſi dans le même ouvrage? Veut-il à deſſein ſe contredire pour trahir ſa cauſe? cela peutêtre, je n'en ſçais rien. Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'il parle, ici d'une maniére intelligible.

Profitons de l'aveu du plus digne de nos adverſaires & concluons.

1ò. Que les perſonnes qui dorment les yeux ouverts peuvent ſans être aveugles ne point voir les objets qui ſe préſentent devant elles. Pourquoi? Parceque les rayons viſuels ne pénétrent que juſques aux peaux, qui ſont vis-à-vis les humeurs de l'œil; & que quand même ils iroient juſqu'à ébranler le nerf optique, ils pourroient le faire d'une ma-

maniére si foible, que l'agitation ne seroit pas assez considérable pour réveiller l'attention de l'ame.

2ò. Que par une conséquence naturelle de ce que je viens de dire, Archiméde absorbé dans une profonde méditation, ne vit point le soldat qui lui perça le sein.

3ò. Qu'un jeune bachelier du seminaire des bons enfants, tout occupé d'une thése métaphysique; montant au son de la cloche dans sa chambre, pour y prendre son bonnet ou son chapeau, & qui vient avec son bonnet de nuit au réfectoire, n'a véritablement vû ni l'un ni l'autre.

4ò. Que l'ame ne pouvant ignorer ce qui se passe en elle-même, ne peut avoir un sentiment sans sentir qu'elle l'a.

5ò. Que se répresenter un objet, étant la même chose que le considérer, il y a une contradiction dans les termes, que nous appercevions

un objet ſans ſçavoir que nous l'appercevons. Eclairciſſons ceci par un exemple. Un ſoldat eſt bleſſé dans la melée. Son ame étant toute occupée du danger, de la vengeance ou de la gloire, il ne ſent point ſa bleſſure. Dira-t-on que c'eſt un ladre ? ce ſeroit une ſotiſe qu'on diroit. Le fameux P. Pardies nous dira qu'il ſent de la douleur ſans s'appercevoir qu'il en ſent. Et le ſoldat plus à croire que lui, ſoûtiendra qu'il n'a eu pendant toute l'action aucun ſentiment de douleur. L'exemple du prêtre d'Afrique dont on a parlé ſur le témoignage de St. Auguſtin, renverſe de fond en comble tout le ſyſtême du P. Pardies.

Je veux pouſſer à bout les Péripatéticiens. Je veux que la diſtinction des connoiſſances ſpirituelles & ſenſibles, ſoit bien imaginée, qu'elle ſoit vraie & conforme à la raiſon & à l'expérience. Voyons maintenant de quelle utilité elles

ſont

ſont aux Péripatéticiens pour expliquer les opérations des bêtes.

Un chien connoit une pierre, & il l'apperçoit d'une maniére qu'il ne s'apperçoit pas de ce qu'il apperçoit; pourquoi donc ne la croque-t-il pas? pourquoi n'eſt-il pas auſſi ſot que Saturne, qui avaloit des pierres pour ſes enfants?

Une chate a le ſentiment de la faim ſans ſentir qu'elle a faim. Pourquoi donc quitte-t-elle le grenier, pour venir chercher & demander de la nourriture?

Un chien eſt malade ſans ſentir qu'il le ſoit. Pourquoi a-t-il plus de ſentiment que le ſoldat bleſſé? pourquoi donc va-t-il chercher de l'herbe pour ſe purger?

Mais à quoi m'arrête-je ſi longtems & pourquoi ne pas admettre le ſyſtême du P. Pardies? mais en le renverſant & en attribuant à l'homme les connoiſſances ſenſibles, & aux brutes les connoiſſances intel-

tellectuelles. En effet un homme va chercher ſon ami, le rencontre en chemin, le voit ſans le voir, le laiſſe paſſer & va le chercher où il n'eſt pas; quelle étourderie? qu'il en eſt autrement de la brute: jamais elle ne ſe trompe, l'hirondelle pour faire ſon nid n'apporte point d'eau lorſqu'il faut de la terre, & laiſſe la terre lorſqu'il faut humecter le mortier. Donc l'hirondelle à une connoiſſance intellectuelle, puiſqu'on ne ſçauroit jamais dire, quand elle ne s'apperçoit pas de ce qu'elle apperçoit.

Un chien voit ſans voir: s'apperçoit ſans s'appercevoir, a du ſentiment ſans ſentir. Quel renverſement d'idées? quelle clef pour expliquer les phénoménes de la nature?

Qu'exigez-vous de plus, mon ancien ami, pour quitter le péripatétiſme? vous avez donc juré d'être Ariſtotélicien avant que d'en ſçavoir le ſyſtême. Il falloit donc ou vous infa-

infatuer des erreurs du péripatétiſme, ou renoncer au nom de Péripatéticien. Votre parti eſt pris, on vous arracheroit plutôt l'ame du corps que de vous détacher d'Ariſtote. Quel entêtement! je vous pardonnerois ſi vous reſſembliez à certains vieillards, que je connois. Je laiſſe là les ignorants & les ſots, les hypocrites & les médiſants. Je ne parle que de ceux qui ſont initiés aux myſtères du péripatétiſme. Un tel vieillard qui ne veut point demordre de ſes ſentiments: ou ſe trouve trop vieux pour devenir écolier, ou ſeroit obligé d'apprendre ou de ne dire jamais mot dans les diſputes; le plus court pour lui eſt d'injurier ſes adverſaires, de peſter contre eux: il évite par-là d'être un perſonnage ſourd & muët. Enfin la plus grande partie croit comme vous qu'il n'y a rien de bien penſé, que ce qui a eu le bon-

heur d'être avancé par Ariſtote. *

Quoi avoir fait ſoutenir des theſes qui ont eu un applaudiſſement univerſel ; qui ont été ſuivies de préſents, d'une penſion, d'un établiſſement, & avoüer qu'elles ne contenoient que des fadaiſes, que ce que nous avons appris & enſeigné n'en valoit pas la peine, & qu'il n'y avoit pas même le ſens commun ! A d'autres : nous ne voulons point être detrompés, & ſi ce que nous admirons devient l'objet de la riſée publique, nous nous ferons toujours reſpecter, ne fut ce que par l'antiquité de notre barbe. Je ſuis auſſi éloigné, mon ancien ami, de vous attribuer de pareils ſentiments, que vous êtes différent de vous même, lorſque vous ne parlez point d'après Ariſtote. Je ſçais comme vous que c'étoit un génie pénétrant, vaſte, profond.

Sa

* Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt vel quia turpe putant parere minoribus & quæ imberbes didicere ſenes perdenda fateri.

Sa ſeule poëtique eſt un chef-dœuvre, qui meriteroit ſeul de l'immortaliſer.

Mais il n'en eſt pas de même de ſes œuvres philoſophiques. Peut-être qu'elles ne ſont point parvenues juſqu'à nous, ou du moins ont elles été corrompues ou alterées. Averroës, le commentateur d'Ariſtote, eſt un prodige de génie à votre avis, mais ſçavez-vous qu'il a commenté un autheur dont il ne ſçavoit pas la langue? on fait bien dire des choſes à Ariſtote; qu'il desavoüeroit s'il revenoit au monde. Quoiqu'il en ſoit, rien n'eſt plus ridicule que le ſyſtême des Péripatéticiens ſur l'ame des bêtes. Mais je m'apperçois que je m'écarte de la politeſſe avec laquelle je veux vous parler, & cela d'autant plus mal à propos que je ne puis vous paſſer la maniére outrageante dont vous avez parlé de Descartes. Qu'une cauſe eſt deſeſperée lorſqu'on abandonne les raiſons pour en venir aux injures? vous

vous-vous êtes fait plus de tort que vous n'en avez fait au philoſophe françois.

Descartes ce mortel dont on eut fait un Dieu
Chez les payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit: comme entre l'huitre & l'homme
Le tient-il de nos gens, franches bêtes de ſomme.

Descartes en un mot nous a mieux appris à penſer que n'a fait le Lycée. Il en a triomphé & les difficultés que vous avez faites ne ſervent qu'à orner le char de ſa victoire. Vous combattez les régles du mouvement qu'il a établies pour les corps inanimés, en les transportant à une aigle, à un corps animé. Que voulez-vous qu'on en penſe? eſt-ce ignorance? eſt-ce mauvaiſe foi? mettez la main ſur la conſcience, avouez que les Cartéſiens repondent mieux aux difficultés que vous leur faites, que vous ne repondez à celles qu'ils vous font. Je veux qu'ils ayent pouſſé trop loin la raillerie à l'occa-
ſion

ſion des définitions d'Ariſtote, de la forme ſubſtantielle, des eſpéces impreſſes &c. mais peut-on les deffendre ces eſpéces : elles ſont matérielles de votre aveu : comment donc les corps qui les envoyent, perdant continuellement de leur matiére & de leur maſſe, ne diminuent-ils pas ſenſiblement ? elles ſont étenduës ; comment donc l'eſpéce d'une montagne peut-elle être reçuë dans un auſſi petit endroit qu'eſt l'œil ? enfin elles ſont impénétrables : comment prétendez-vous donc expliquer de quelle maniére l'eſpéce d'une montagne & celle de la voute des cieux ſont reçuës ſans confuſion & en même temps dans le petit coin de la retine de l'œil ?

Laiſſons cette philoſophie enigmatique, ténébreuſe & incapable de ſatisfaire un eſprit raiſonnable, ce n'eſt pas là ſon plus grand défaut. Malheur à ceux qui la ſuivroient, car s'ils raiſonnoient conſéquemment, elle les conduiroit à l'idolatrie ou à l'irréligion.

En effet où ſe réduit la philoſophie d'Ariſtote? à mettre dans la matiére, qu'il ſoutient éternelle, des formes, des facultés, des qualités, des vertus & des êtres réels, capables de produire les effets phyſiques par la force de leur nature. D'autres philoſophes frappés de la régularité du mouvement des cieux, de celle du flux & du reflux de la mer, du cours des riviéres, avoient mis un Jupiter dans les cieux, un Neptune dans la mer, les faunes dans les bois, des hamadryades pour un arbre. Delà eſt venue l'idolatrie. Ariſtote au contraire, par le moyen des formes & des facultés, trouva dans la matiére le principe d'ordre & de régularité que l'on cherchoit. Il mit de l'apetit dans la matiére, de la complaiſance dans la pierre pour le centre, de l'horreur dans la nature pour le vuide. En un mot par la guerre que ſe font les élements, & par les forces des qualités de ſympathie & d'antypériſtaſe, il anima la na-

nature & en fit un Dieu. Et qui a jamais penſé me direz-vous à faire de la nature un Dieu ? Straton, vous repondrai-je. Il étoit diſciple de Théophraſte, & ſucceſſeur de ſon maître Ariſtote dans l'école péripatéticienne. Il ſçavoit la doctrine de ſon maître puiſqu'il l'enſeignoit, & elle le conduiſit à l'athéiſme.

Qu'eſt-ce donc que la nature ? c'eſt une force repandue partout & eſſentielle à la matiére : une eſpéce de ſimpathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre : une puiſſance qui ſans ſe décompoſer elle-même, a le ſecrêt merveilleux de varier les êtres a l'infini ; un principe * d'ordre & de régularité, qui produit tout ce qui peut ſe produire dans l'univers.



* Ne parle-t-on pas encore aujourd'hui de la nature comme d'une puiſſance collatérale à celle de Dieu. *Deus & natura nihil faciunt fruſtra.* Cela eſt auſſi payen que ce vers d'Ovide, *Hanc Deus, & melior litem natura diremit.*

Tel est l'abyme où la doctrine d'Aristote a précipité Straton. * Mais, comme dit Bayle, n'est-ce pas de toutes les choses inconcevables la plus inconcevable, que de dire qu'une nature qui ne sent rien, qui ne connoit rien, se conforme parfaitement aux loix éternelles! conçoit-on des loix qui n'ayent pas été établies par une cause intelligente? en conçoit-on qui puissent être exécutées régulièrement par une cause qui ne les connoit point, & qui ne sçait pas même qu'elle soit au monde? vous avez là, métaphysiquement parlant, l'endroit le plus foible de l'athéisme. C'est un écueil dont il ne se peut tirer, c'est une objection insoluble.

La même objection qu'on fait à Straton, se peut faire à Aristote, ce qui est une marque de la conformité de leurs sentiments & de leur doctrine. En effet, selon Aristote, l'ame végétative des plantes & celle des animaux sont tirées du sein de la

* T. 4. C. 110.

la matiére. Mais la matiére ne ſent rien, ne connoit rien, & ignore ſi elle eſt au monde. Comment donc peut-il tirer du ſein de cette matiére l'ame des bêtes, à laquelle il donne du ſentiment & de la connoiſſance?

Si l'ame des bêtes eſt tirée de la matiére; qui empêche l'ame humaine d'avoir la même origine? ſi une ame matérielle peut penſer, connoître, aimer, quelle raiſon a-t-on de dire que la nôtre eſt ſpirituelle? quelles conſéquences affreuſes? que les Péripatéticiens viennent nous dire que leur ſyſtême eſt conforme à la raiſon, à l'expérience, à la réligion!

L'eut-on jamais pu croire? la théologie s'eſt appuyée ſur la philoſophie d'Ariſtote. N'étoit-ce pas aller chercher la lumiére dans les ténébres? il eſt vrai que la foi nous redreſſe, comme ledit Malebranche, mais ſi le cœur eſt chrêtien, le fond de l'eſprit eſt payen.

Que je ſerois heureux mon ancien

 ami,

ami, ſi j'en avois aſſez dit pour vous dégouter du péripatétiſme; ne vous laiſſez plus conduire par l'authorité d'Ariſtote, mais par la raiſon, vous en raiſonnerez mieux ; vous nous en avez donné une preuve ſenſible en parlant de Leibniz, & j'ai très peu de choſes a ajouter à ce que vous avez dit.

Il me ſemble que l'annéantiſſement de la liberté eſt une conſéquence naturelle du ſyſtême Leibnitien. Il eſt bien vrai que Leibniz retient les noms de choix de liberté : il dit que l'homme eſt un automate ſpirituel, libre ; mais les Stoiciens n'en diſoient-ils pas autant ? ces philoſophes nous ont principalement exhortés à ſuivre la vertu & à faire le vice. Il ne faut que lire Sénéque ou Epictéte pour trouver de très-beaux ſermons de morale : cependant ſi ces Stoiciens avoient raiſonné conſéquemment, ils auroient dû porter les hommes à ſe tenir les bras croiſés ; ils ſoutenoient une hypothéſe in-

incompatible avec la liberté, car ils croyoient à la fatalité du deſtin.

Il en eſt de même des aſtrologues, ils nous donnent des avis comme on feroit à des perſonnes libres. Ils nous diſent de prendre garde à certain jour, quoiqu'ils ſoient perſuadés d'avoir trouvé la chaine de nos deſtinées dans les aſtres, qui regnent dans l'univers par des loix ſecrêtes.

Rien n'eſt plus commode pour expliquer les actions des hommes, que la fatalité d'une étoile ou du deſtin. * Paris forcée d'amour paſſe la mer & eſt la cauſe du ſaccagement de Troyes: celuici fait le code des loix; là les enfants tuent leurs peres, les peres leurs enfants, ici les freres s'égorgent les uns & les autres, à qui faut-il imputer ces deſordres? aux hommes, non, mais à une force ſupérieure, tout depend de la deſtinée, car perſonne ne peut éxaminer le deſtin, à moins que cet éxamen ne ſoit un effet même du deſtin.



* Man. L. 4.

Cette philosophie, comme j'ai dit, est fort courte & fort commode, mais en même temps très-déraisonnable, car elle chasse de l'univers la providence & la divinité, comme on le peut voir dans un dialogue de Lucien, qui a pour titre *Jupiter confondu.*

Leibnitz, nous a-t-il donc voulu depouiller de la liberté ? à Dieu ne plaise que je le pense, il dit que nous sommes libres, & je l'en crois sur sa parole, mais son hypothése nous laisse-t-elle la liberté ? c'est une autre affaire ; on peut fort bien distinguer ici l'homme du philosophe, je suis bien éloigné de perfécuter l'autheur, & de le rendre comptable d'un sentiment qu'il désaprouve, mais j'ai le droit d'éxaminer si la liberté est, comme il le dit, compatible avec son hypothése.

Les pensées de mon ame selon lui tristes ou guaïes, bonnes ou mauvaises, sont arrêtées avant ma naissance, sont préétablies de toute éter-

nité,

nité. C'eſt une ſuite de la prévifion de Dieu. Au nom de Jehova, de l'être ſuprème; je me tais, comme les juifs, & baiſe la terre; mais juſqu'ici l'hypothéſe n'eſt point philoſophique.

Parlons donc phyſique: ſelon l'hypothéſe Leibnitienne, le paſſage du rubicon, tous les mouvemens de mes bras & de mes jambes, ſont préétablis avant ma naiſſance & celle de Jules Céſar. Le moindre dérangement troubleroit l'harmonie de l'univers, mon corps pour la conſerver, doit ſe remuer néceſſairement à telle heure, & être en repos à telle minute; ces mouvemens & ces repos ſeroient enchainés & ſe ſuccéderoient les uns aux autres, quand même mon corps ſeroit ſans ame, tel eſt le ſentiment de Leibnitz, dans ſa replique aux reflections de Mr. Bayle.

Tout iroit bien, ſi mon corps étoit ſans ame, mais dans le cas de l'union, il s'en faut bien qu'il en

ſoit de même, j'éprouve qu'à l'occaſion de telles penſées dans mon ame, s'excitent tels mouvements dans mon corps. J'ai un ſentiment, une conviction intérieure que je ſuis libre de parler ou de me taire, de marcher ou de me repoſer. Donc les mouvements de mon corps dépendent des volontés & des penſées de mon ame. Donc il eſt inutile que Mr. de Leibniz abuſe de ſon eſprit pour me perſuader le contraire.

Un automate ſpirituel, une ſubſtance ſimple indiviſible, qui agit par reſſorts, quelle méchanique! un corps uni à une ame & ſujet à l'empire de ſa volonté, qui exécuteroit ſans cette ame les mêmes mouvements que celle-ci lui commande, quelle phyſique! quelle harmonie! ou pour mieux dire quelle confuſion! quel deſordre!

Je ſens le poids de mon corps qui apéſantit mon ame, cependant ſelon Leibniz, j'aurois la même péſanteur, les mêmes ſenſations, les mêmes

mêmes penſées, quand je ſerois ſans corps, & que même il n'y en auroit aucun dans l'univers. Quelle philoſophie ! tandis qu'il me fait douter de l'exiſtence des corps, il prétend me perſuader de leur harmonie.

Si on veut remonter avec lui aux premiers principes qui compoſent tous les êtres qui ſont dans l'univers, on les trouvera actifs & indiviſibles. Ces principes actifs & indiviſibles ſont des monades, ces monades ſont des ſubſtances ſans étenduë. Elles ſont inaltérables, incorruptibles & ſont de tout temps jointes & liées à leur forme. Elles trouvent dans la conſtitution de leur être & dans le fonds de leur nature la tablature des penſées ou des mouvements qu'elles doivent avoir. Rien n'arrive en qualité de cauſes ou d'effets, mais par la vertu de la loi primitive de création de chaque être. Voilà un abregé de la doctrine repanduë dans la Théodicée de Leibniz,

qu'on pourroit peut-être intituler la déſtruction de l'harmonie apperçuē dans les parties de l'univers.

Notre ame & ſa liberté ſont la pierre d'achoppement de ce ſyſtême. Son obſcurité ne nous fera jamais douter de la conviction intérieure que nous avons que Dieu nous a créés libres.

Comment ſans liberté ſerions nous ſes images ! que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages ?

On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer,
Il n'a rien à punir, rien à recompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice.
Caton eſt ſans vertu ; Catilina ſans vice.

Loin de nous cette penſée de Seneque.

Ou de force ou de gré le deſtin nous entraine. *

Je me ſuis peut-être trop arreté à refuter des hypothéſes qui tombent d'elles-

* *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

d'elles-mêmes par leur incompréhenſibilité. Paſſons à celle de Mr. Boullier. Quelle eſt brillante! on paſſe du regne vegetal par des nuances inſenſibles au regne animal. Là on finit la plante, la ſenſitive par exemple: là commence la brute, comme la taupe; de la taupe on monte à la carpe, au cheval, au chien, au ſinge, à l'homme, à l'ange. C'eſt le platoniſme mieux developpé & perfectionné. Car il y a ſelon les platoniciens trois ſortes d'êtres qui ont une ame raiſonnable, les dieux, les hommes, les demons. Les dieux dit Apulée occupent le lieu le plus haut, les hommes le plus bas, les demons le milieu. Mais les dieux ne pouvant communiquer avec les hommes à cauſe de la diſtance des lieux, il eſt donc néceſſaire d'admettre des entremetteurs qui joignent pour ainſi dire le ciel avec la terre. Ces médiateurs ſont les demons, & on forme par leur moyen le point de rencontre & le

il y aura toujours une distance infinie. Donc il n'y a point d'échelle par laquelle on puisse monter jusqu'à Dieu. Donc l'espace qui sépare Dieu de la créature est infini. D'ailleurs l'être suprême n'a rien oublié de ce qui peut contribuer à la beauté de son ouvrage : en créant & peuplant cet univers d'un million de millions d'anges ou d'esprits, qui composent un vrai monde intellectuel.

Revenons à l'hypothése de Mr. Boullier, qui supposant dans l'échelle des intelligences au dessous de l'ame humaine un esprit plus borné qu'elle, dit 1ò. que l'ame des bêtes est un esprit, une intelligence, un être pensant. 2ò. Que cet esprit n'a que des sensations ou des perceptions confuses. 3ò. Qu'avec cet esprit uni au méchanisme, on explique facilement les opérations des bêtes, & on satisfait pleinement à toutes les difficultés.

1ò. L'ame des bêtes est donc spirituelle & immatérielle, considerée

sous

ſous ce dernier rapport, le chaud & le froid, le ſec & l'humide, le fer & le feu n'ont aucune priſe ſur elle : elle ne craint donc point la diſſolution, l'altération ou la corruption de ſes parties ; elle eſt donc immortelle & il lui faut un paradis & un enfer. Ces conſéquences ne ſont-elles pas naturelles ?

Mais d'un autre côté cet être immatériel eſt en même temps un être penſant, un eſprit; une intelligence. Je m'arrête tout court, effrayé des conſéquences dangereuſes que je vois naître de cette hypothéſe de Mr. Boullier. Ne voyez-vous pas, lui dirai-je, que vous degradez l'ame ſpirituelle, & que vous nous rapprochez des bêtes en voulant les rapprocher de nous ?

A Dieu ne plaiſe, répondez vous, j'ai mis cet eſprit bien inférieur à celui de l'homme; & de l'ame de la taupe à l'ame humaine il y a, peut-être, ſauf erreur de calcul, plus de mille échelons à dire : cela eſt

bientôt dit, repliquerai-je; fur quoi fondez-vous ces rapports de quantité? la différence fpécifique de la nature des hommes & des anges fe tiroit, felon les platoniciens, de la différence des lieux que ces ames occupoient. Or on mefure les lieux & on en calcule la diftance. Mais vous ne donnez point dans ces réveries des idées platoniciennes. Il n'y a pas dans l'ame des bêtes des parties comme il s'en trouve dans l'échelle des platoniciens. Vous ne pouvez donc extraire de cette ame ni la racine quarrée ni la cubique. Un être indivifible n'a jamais fourni le quotient d'une divifion. Direz-vous que l'ame d'un chien, d'un renard, d'un finge, eft la moitié, le tiers, le quart d'un ame humaine? mais comment trouver dans des êtres fimples & indivifibles des proportions arithmétiques ou géométriques? ou trouverez-vous donc une différence fpécifique & effentielle entre des êtres fimples, qui ont la faculté de penfer.

C'eft

C'eſt conclure, repliquez-vous avec une précipitation de jugement peu digne d'un bon logicien. Les bêtes n'ont que des idées ou des perceptions confuſes & obſcures, elles ne raiſonnent point, elles ne connoiſſent point les univerſaux, le bien honnête. N'en voilà-t-il pas aſſez pour déterminer la différence ſpécifique de leur eſpéce eſſentiellement différente de celle de l'homme? ne voyez-vous pas repondrai-je que vous bouleverſez tout l'état de la queſtion. Qu'il y ait des eſprits plus étendus, des genies plus profonds, perſonne n'en doute. Mais il ne s'agit pas ici des qualités & des perfections des ames de l'homme & de la brute, il eſt queſtion de leur nature. Que les penſées de l'ame de Mr. Fontenelles à un an, étoient différentes de celles qu'elle a eües à ſoixante, c'eſt cependant la même ame qui penſe ſi différemment. On peut tirer de la campagne un berger qui ne penſe qu'à ſes moutons, lui

apprendre la philosophie & les universaux ; changera-t-il d'ame pour cela ? tout esprit est esprit, comme tout citoyen de Rome étoit homme, quelle différence ! quelle inégalité entre ces citoyens ! les uns étoient patriciens, les autres plébéiens. Différents par les rangs, ils étoient égaux dans la nature. Il en est de même de l'homme ; l'un à l'esprit plus subtil, l'autre plus tardif. Celui-ci s'occupe du ménage, celui-là de l'astronomie, c'est toujous le même esprit. *

Que cette conséquence est fausse, l'ame du philosophe connoit les universaux, donc toute ame qui ne les connoit pas, est différente de celle du philosophe : j'aimerois autant dire que tout homme qui ne sait pas jouër de la basse de viole, n'est pas homme. Mais

---

* *Mens omnis mens est, sive ad sublimia tendit*
*Sive moratur in exiguis, multumve parumve*
*Seu male, seu bene, seu melius meliusque gradatis.* POLIGNAC.

Mais éxaminons plus sérieusement vos raisonnemens. Les bêtes, dites-vous, n'ont que des perceptions, des idées obscures, & moi je dis qu'elles n'en ont que de claires & d'évidentes, pourquoi? parceque l'idée est la lumiére de l'esprit, gardons nous bien de mettre de l'obscurité dans le flambeau qui nous éclaire; la lumiére chasse les tenébres & ne les sauroit produire; si donc nous trouvons des objets obscures & confus, c'est que nous manquons d'idées pour les connoître, de même que par le deffaut d'un nombre suffisant de bougies allumées, un grand appartement est obscur pendant la nuit, mais ce n'est pas la lumiére des bougies qui produit cette obscurité, donc toute idée est vraye, claire, évidente, aussi Arnaud, disoit-il à Descartes, si l'idée du froid peut être fausse on à l'idée du froid par la supposition & on ne l'a pas, puisque vous la dites fausse, ce qui est contradictoire, & il avoit raison.

Vous ajoutez que les bêtes ne raisonnent point; le mulet de Thalés ne raisonnoit-il pas? ne dit-on pas en. proverbe, que *chat échaudé craint l'eau froide?* d'où on peut conclure que connoissant l'eau en général, il conoit ce que nous appellons universaux.

Mais je veux qu'il soit aussi ignorant sur cette matiére que bien d'autres animaux à figure humaine, oui je veux que les bêtes ignorent l'universel *à parte rei*, mais elles savent & connoissent bien ce qui leur est propre & avantageux, pensez-vous donc que l'universel *à parte rei* procure la santé, la force, la gayeté, une plus longue & plus heureuse vie?

Il peut y avoir, dites vous, des différences essentielles entre les êtres pensants, surquoi, dirai-je à mon tour, fondez-vous ces différences? avez vous une connoissance intuitive des esprits? non, vous avancez donc en l'air, ce que vous en pensez; vous ne pouvez vous fonder que sur

ſur des peut-être, & avec des peut-être, on bâtit bien des châteaux en Eſpagne, cela ne ſent pas ſon philoſophe. Vous réglez de votre pleine authorité les limites de la ſphère d'activité des eſprits, & vous ne connoiſſez point leur nature, mais il faudroit la connoître pour en ſavoir les proprietés, l'une, dites-vous, eſt capable de telles perceptions dont l'autre n'eſt pas ſuſceptible. Voilà tout le fondement de votre ſyſtême. Avez-vous donc pénétré dans l'intérieur de l'ame des bêtes, pour ſavoir ce qui s'y paſſe, vous ne pouvez pas le dire, vous vous fondez apparement ſur l'expérience, je le veux bien, elle ne vous ſera pas favorable. Albert le grand, montroit un eſprit ſi peu ſuſceptible de perceptions qu'on l'appelloit le bœuf, ce bœuf devint preſque un ange ; on en trouve la preuve ſenſible & palpable dans la collection de ſes œuvres, qui ſont vingt volumes *in folio*, donc cet argument-ci ne vaut rien, telle ame

n'a jamais eu telle perception, donc elle ne l'aura jamais. On doit à la colère les vers jambes.

Archilochum rabies armavit jambo.

On voit tous les jours qu'une chûte, ou le trepan, ou l'affliction, ou la néçessité fait naître du fonds d'une ame des idées, dont on ne l'auroit jamais crû susceptible. Tout cela semble authoriser ce raisonnement, si l'ame de la bête a la faculté de penser, si c'est une substance qui pense, elle est donc capable de la pensée en général; elle peut donç recevoir toute sorte de pensées, elle peut raisonner, connoître le bien honnête, les universaux, les axiomes de métaphysique, les régles de la morale, &c. cela est fondé sur les progrès successifs que font & que peuvent faire les êtres pensants; cela est fondé sur l'expérience de tous les siècles & sur celle de l'esprit humain dont la lumiére croit par la reflection. Si l'on veut concevoir la différence de l'esprit humain sans cul-

culture, à lui-même cultivé, on n'a qu'à imaginer quelle diſtance il y a de ceux qui reſolvent tous les problêmes ſur les quarrés magiques, à ces ſauvages qui ne comptent que juſqu'à dix, parce qu'ils n'ont que dix doigts. *

Cependant il n'y a point de différence eſſentielle de la nature de l'ame de ces ſauvages, à celle des Mathématiciens, par conſéquent le plus ou le moins d'idées, de perceptions, de reflections, de raiſonnements ne peut changer la nature ou l'eſſence d'un être, qui conſerve toujours la faculté de penſer.

Que repondez-vous à cela? le voici, pour achever de ruiner ce principe, dites-vous, je veux me ſervir d'un argument que je crois demonſtratif; tant mieux, repondrai-je, auſſi n'avez vous parlé juſques ici que par conjecture comme vous l'avouez vous-même.



* Hiſt. de l'academie des ſciences l'année 1705.

Toutes vos ſuppoſitions ſont des ſuppoſitions en l'air, mais voici à la fin une demonſtration, je m'en felicite, je me rends volontiers aux bonnes raiſons, nous ſommes enfin au nœud de votre hypothéſe, vous le ſavez, les bêtes n'ont que des perceptions confuſes, l'homme a des idées claires. Voilà leur différence ſpécifique. *Hic Rhodus, hic Saltus.* Il faut ici ſoutenir notre ſupériorité ſur la brute par la clarté de vos idées, voyons ſi nos interêts ſont bien entre vos mains.

Si dès là, dites vous, qu'une ame eſt capable d'une penſée, elle eſt capable de toute penſée, il ne peut y avoir d'eſprits créés & finis : il ne ſauroit y avoir en Dieu de penſée, ni d'idée, dont ces eſprits ne ſoyent ſuſceptibles, donc ces eſprits auront une intelligence infinie : donc ils ſeront infinis comme Dieu. *

Eſt-ce un philoſophe ſérieux, repondrai-je, un Mr Bouiller, ou un jeune

* P. 57.

jeune Logicien qui nous donne un miférable fophifme pour une demonftration ? & un novice qui ne feroit fur les bans de logique, que depuis quatre jours ne pourroit-il pas ainfi repondre à ce prétendu argument demonftratif ?

L'homme, dira-t-il, rencontre dans la recherche de la vérité deux grands obftacles, les préjugés & la préoccupation ? fes fens le diftraient, fon imagination eft libertine, & il faut qu'il prenne beaucoup fur lui pour confidérer attentivement un objet, il doit marcher bride en main, ufer de méthode, aller des chofes connuës aux inconnuës, des fimples aux compofées, mais il précipite ordinairement fa marche, il fe trompe, il s'égare, une curiofité infatiable le porte à vouloir tout favoir & il ne fait rien parfaitement. Il peut fucceffivement s'appliquer à la confidération d'un objet, & enfuite d'un autre & cela jufqu'à l'infini ; mais que la condition du pauvre efprit hu-

humain eſt humiliante, s'il acquiert une nouvelle ſcience, il en oublie une autre qu'il avoit acquiſe auparavant, une nouvelle penſée chaſſe les précédentes, il faut ſe les rappeller & cela ne ſe fait pas ſans peine, tel eſt le ſort de la pauvre condition humaine.

Que celui de l'ange eſt différent, ſans préjugé, ſans diſtraction, il voit les effets dans leurs cauſes, il en juge avec évidence, mais il ne juge pas de tous, parceque les objets intelligibles ſont infinis & que l'eſprit de l'ange, quelque parfait qu'il ſoit, eſt limité & fini, il paſſe ſucceſſivement de la conſidération d'un objet à un autre, & le chemin qu'il a à faire, eſt infini.

Dieu, au contraire, a tout à la fois & dans le même inſtant les idées des choſes néceſſaires, contingentes, paſſées, préſentes, futures & non futures ou poſſibles ; ce qui ne peut convenir qu'à une intelligence infinie.

Qu'a-

Qu'après cela, Mr. Boullier vienne nous vanter la justesse de sa demonstration, & insulter au philosophe de Rotterdam en lui disant : quel éblouïssement ne fut-ce donc pas dans un aussi grand philosophe que Mr. Bayle ! quelle précipitation de jugement peu digne d'un aussi bon Logicien, que de soutenir que l'ame des bêtes étant une fois reconnuë pour une substance qui pense, elle ne sauroit être d'une espéce essentiellement distincte de celle de l'homme !

Mais, dirai-je, Mr. Boullier ne voudroit-il point nous ébloüir par ces figures de rhétorique, dont il veut bien nous regaler ici pour la premiére fois ? Bayle a pensé comme tous les philosophes qui refusent une ame spirituelle aux bêtes, & s'il a mal pensé il faut qu'il y ait bien peu de bons Logiciens dans le monde ; les Descartes, les Boujeants, les Péripatéticiens, le Comte Barbieri raisonnent ainsi : si la brute a une ame spirituelle. les bêtes sont donc une espéce d'hommes, ou les hommes une

une eſpéce de bêtes : conſéquence inſoutenable dans les principes de la religion : conſéquence qui découle par malheur très-naturellement de l'hypothéſe de Mr. Boullier.

En effet les bêtes & l'homme ont la faculté de penſer, les voilà de niveau tous les deux, cette faculté ſe deploye plus vite dans la brute que dans l'homme, c'eſt un grand avantage, l'égalité va-t-elle donc ſe perdre, & l'ame de la brute aura-t-elle la ſupériorité ſur l'ame humaine? qu'en penſe Mr. Boullier, le voici: l'ame de l'enfance agit comme celle de la bête, ainſi s'explique ce paradoxe, comment l'enfant deſtiné à aller infiniment plus loin que la bête, demeure un certain temps fort au-deſſous d'elle. Il n'eſt point ſurprenant que l'animal le plus vil pris dans ſon état de perfection, ſoit au-deſſus de ce que l'animal le plus noble paroit dans la premiére ébauche. *

Tout

* P. 542.

Tout va mal jusqu'ici pour Mr. Boullier, que d'hommes & de femmes qui restent longtemps enfants? combien de muëts, de sourds, d'aveugles, de sots, de stupides de vieillards, radoteurs ou dans l'enfance? je laisse là les nations barbares, les peuples grossiers, les Hottentots, les Iroquois, qui vivent sens police, & qui ne montrent pas plus d'esprit que les enfants; d'où je conclus que si l'animal le plus vil est au-dessus de l'homme dans l'enfance, un animal rusé comme le renard sera au-dessus de tant de peuples grossiers, & voilà la brute qui conserve la prééminence sur le tiers ou le quart du genre humain.

L'homme fait prendre sans doute ses droits & sa supériorité sur la brute, je n'en sais encore rien; l'affaire est douteuse & embarassante, il faudra peut-être user de quelque *distinguo*, ou renoncer pour un temps à l'hypothése.

L'homme fait, dira Mr. Boullier, apprend

apprend la logique; la morale, les axiômes de métaphyſique, les univerſaux; cela eſt vrai, lui dit-on, mais les bâtiments des caſtors, l'ordre & la police de la republique des abeilles, ne ſont-ils pas le fruit d'une excellente logique? les bêtes plus heureuſes que nous, ſçavent donc l'art de penſer ſans l'apprendre. Que repondez-vous à ces preuves de fait?

Voici ma reponſe, replique Mr. Boullier, ce qui ſemble relever la raiſon des animaux au-deſſus de nôtre raiſon, eſt précisément ſi l'on y prend garde, ce qui la met fort au-deſſous d'elle: * je veux dire la maniére ſure, conſtante, infaillible dont elle opére. Par tout où la raiſon ſe rencontre, la liberté s'y rencontre auſſi: toute raiſon bornée à ſes mécomptes, ſes erreurs, ſes écarts. Or la raiſon des bêtes n'a point ſes écarts, ſes erreurs, ſes mécomptes.

Tant mieux pour elles, repondrai-je.

* P. 189.

drai-je. Elle approche donc de la raiſon divine qui ne connoit point de mécompte. Elle eſt donc ſupérieure à la raiſon humaine. Le pas eſt difficile ; vous l'allez franchir, je vous entends, vous allez nommer cette raiſon inſtinct, & vous ajoutez : * *Cet* inſtinct eſt-il le fruit d'une raiſon particuliére à chaque animal ? Si cela eſt, quel miracle d'intelligence la brute renfermeroit-elle, quelle ſupériorité ſa raiſon n'auroit-elle point ſur la nôtre ! combien les bêtes ſeroient-elles ſupérieures aux hommes, &c.

Je l'avois bien prévû qu'il vous faudroit répudier votre hypothéſe. Pourquoi avez-vous rejetté le ſentiment de Descartes, c'eſt à cauſe des actions des bêtes. † Qu'appercevons-nous chez elles, diſiez-vous ? des actions ſuivies, raiſonnées, qui expriment un ſens & qui repré-



* P. 183.
† T. 1. C. 6.

ſentent les idées, les deſirs, les intérêts, les deſſeins de quelque être particulier.

Là les animaux paroiſſent réfléchir ſur les objets, rappeller le paſſé, prévoir l'avenir, tirer des conſéquences de ce qu'ils ont vu à ce qu'ils n'ont point vu. On les voit logiciens & politiques nouveaux, profiter de l'expérience, conclure juſte de certains principes, imaginer des ruſes, former & conduire un deſſein avec la derniére juſteſſe, & donner ſouvent le change aux hommes, en ce cas là plus bêtes qu'eux.

Aſſurément vous n'aviez pas envie d'épargner Deſcartes lorſque vous parliez ainſi, mais vous n'étiez pas aſſez fin pour voir qu'on ne vous épargneroit pas vous-même, & qu'on vous mettroit dans un defilé encore plus étroit, que celui où vous prétendiez mettre vôtre adverſaire.

En effet, vous n'avez mis une ame

ame spirituelle dans les bêtes que pour expliquer des actions inexplicables, dans l'hypothése cartésienne. C'est la seule raison qui vous ait poussé à nous donner un nouveau systême. Le moyen, disiez-vous dans votre préface, de prendre parti contre Descartes, tandis que l'on n'ose admettre un principe spirituel, qui ne soit ni ange ni ame humaine? aimeroit-on mieux les ames matérielles de l'école?

On vous objecte, qu'il s'ensuit que l'ame de la brute est plus parfaite que l'ame humaine. Vous sentez comme Bayle la conséquence. Allez-vous la nier? non, qu'allez-vous donc faire? vous lachez le pied, vous abandonnez le terrein, vous vous retirez chez l'ennemi, & vous dites avec Descartes que les actions raisonnées des bêtes sont l'effet d'une raison extérieure & universelle, qui conduit les animaux. Je profiterai de cet aveu dans la suite, car je veux avancer chemin.

 Les

Les philoſophes conſidérent un grain de ſable & une montagne, ils voyent bien que celle-ci eſt plus grande que l'autre, mais ils voyent en même temps que le grain de ſable & la montagne ſont matiére & qu'ils en ont toute l'eſſence, toute la nature. D'où ils concluent avec raiſon, que le plus & le moins ne changent pas l'eſpéce des êtres. Bayle fondé ſur cet axiome, defie les philoſophes qui accordent une ame ſpirituelle aux bêtes, de donner une différence eſſentielle & ſpecifique, qui diſtingue l'ame humaine de celle de la brute. Que fait Mr. Boullier? il renverſe un axiome des plus clairs de la philoſophie. Le degré, dit-il, change dans mon hypothéſe l'eſpéce des êtres, quoiqu'en diſent les philoſophes. Mais quoiqu'il diſe lui-même, on ne l'en croira pas ſur ſa parole, & ſans quelque raiſon, & il n'en apporte aucune. Après quoi il outrage Bayle, en diſant qu'il veut faire

faire triompher le pyrrhonisme de la réligion. Je sçais aussi bien que Mr. Boullier, qu'on peut faire justement le procès à Bayle, mais je choisirois mieux mes moyens * d'accusation. Je l'ai déja dis, la liberté de conscience & de croyance au sujet du problême de l'ame des bêtes, est du droit des gens: & je demeure sur ce sujet pyrrhonien, jusqu'à ce que je trouve une hypothése vraiment philosophique, mieux suivie & moins dangereuse que celle de Mr. Boullier. Dangereuse, dira quelqu'un; où est donc le danger de cette hypothése? où il est, repondrai-je, dans le parallele de l'ame humaine & de celle des brutes.

X 3 Toutes

* On peut lui faire son procès sur les obscénités répandues dans le dictionnaire critique: sur sa hardiesse à citer Dieu au tribunal de sa raison & à vouloir faire des brêches au dogme de l'unité & de la sainteté de l'être suprême: sur son affectation à louer les athées & à diminuer dans ses œuvres diverses l'horreur qu'on doit avoir pour l'atheisme &c.

Toutes deux ont la faculté de penser, toutes deux sont spirituelles: l'ame des brutes pense plûtôt, pense mieux, leurs actions le prouvent; cependant cette ame est mortelle, donc la nôtre l'est aussi. Quelle conséquence dangereuse! & qui là tirera cette conséquence? belle demande! cette espéce de gens dont parle Mr. Boullier dans sa préface, qui à la honte de la raison humaine, s'est si prodigieusemènt accruë de nos jours: qui a je ne sçais quelle sympathie pour les bêtes, & qui s'est toujours plû à faire entre nous & les animaux une comparaison qui nous rabaisse jusqu'à eux, ou qui les releve jusqu'à nous. *Concluons* que jusqu'ici Mr. Boullier a fourni des armes aux libertins, & les a mieux servi que Bayle.

2ò. Mr. Boullier pour parer aux conséquences afreuses qui suivent de son hypothése, dit que l'ame des bêtes est un esprit qui a des sensations

tions, & qui n'a que cela. Il le dit par conjecture, il n'a point pénétré l'intérieur de l'ame des bêtes; les libertins plus conſéquents, raiſonnent d'une autre maniére, fondés ſur les actions des brutes, qui prouvent le contraire de ce qu'avance Mr. Boullier. C'eſt là un grand défaut de ſon hypothéſe: heureuſe ſi elle peut ſe ſoutenir, avec toutes les ſuppoſitions imaginaires dont l'accompagne ſon autheur.

Les ſenſations ſont la clef de l'eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes. Ce ſont des terres inconnues aux philoſophes, & que Mr. Boullier ſe flatte de nous faire connoître. J'interroge les philoſophes outragés par l'autheur, ſur la nature des ſenſations, & ils me diſent qu'il y faut diſtinguer quatre choſes. 1°. L'action de l'objet, qui eſt toujours impulſion ou mouvement. 2°. La paſſion ou l'agitation de l'organe. 3°. La ſenſation de l'ame. 4°. Le rapport de

 la

la ſenſation à nos organes, ou à quelque objet extérieur.

Ils ajoutent que les objets peuvent être conſiderés de deux maniéres, ou dans eux-mêmes, ou dans le rapport qu'ils ont avec nous, nous jugeons des premiers par les idées: des ſeconds par la ſenſation, ainſi la ſenſation eſt un jugement que porte l'ame, ſur les objets conſiderés dans le rapport qu'ils ont avec notre corps.

Tous les jugements que porte notre ame ſur les objets conſiderés de la ſeconde maniére, ne peuvent être faux, cette tour me paroît ronde, ce bâton courbé, ce breuvage amer, ils ſont tous vrais, certains, évidents, parcequ'ils ſont fondés ſur un ſentiment intérieur, une conviction intime, le témoignage en un mot de notre conſcience, auſſi jamais les Pyrrhoniens ne doutérent de la vérité de ces jugements.

Ces jugements toujours vrais, ſe trou-

trouvent différents ſelon la différente diſpoſition des ſujets. Je donne du vin à un malade, il fait la grimace, le rebute, il éprouve une ſenſation déſagréable, je donne le même vin à la garde du malade, elle le goûte, le ſavoure, le boit avec plaiſir, elle a une ſenſation agréable : j'ai donc eu raiſon de dire que par les ſenſations nous ne jugeons point des objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes, nous n'en jugeons qu'en les conſidérant dans les rapports qu'ils ont avec nous.

Juſqu'ici la doctrine des philoſophes paroît aſſez-raiſonnable, c'eſt un préjugé en leur faveur ; peut-être repondront-ils aux grandes difficultés que Mr. Boullier ſuppoſe n'avoir jamais été éclaircies ; & qu'il a plus embrouillées qu'elles ne l'étoient auparavant.

Voici donc les queſtions inſolubles qu'il préſente. *



* T. 1. P. 80.

1ò. Pourquoi l'ame rapporte-t-elle ses sensations à une cause extérieure?

C'est que l'ame confond l'impulsion avec la sensation, l'ame sait que ses sensations ne sont point produites en elle par elle-même, elle en a malgré elle, elle est portée, partie à juger qu'elles sont au-dehors & dans la cause extérieure qui en est l'occasion.

2ò. Qu'est-ce qui l'incline à en revetir les objets, à l'occasion desquels elle les reçoit ?

C'est que nous avons été plutôt enfants que logiciens, alors les parties tendres de notre corps ont été sujettes à mille impulsions, qui ont excité mille sensations dans notre ame, l'ame qui voyoit que ce n'étoit pas par sa volonté que ces sentiments s'excitoient en elle ; mais qu'elle ne les avoit qu'à l'occasion de certains corps, qu'elle sentoit par exemple de la chaleur, en s'approchant du feu, ne s'est pas contenté

de

de juger qu'il y avoit quelque chose hors d'elle, qui étoit cause qu'elle avoit ses sensations, en quoi elle ne se seroit pas trompée, mais elle a passé outre, ayant crû que ce qui étoit dans ces objets étoit entiérement semblable aux sensations qu'elle avoit à leur occasion.

Par la force de ces relations, Epicure a attribué la perception au cerveau; la faim au ventre, la soif au gozier: par la même conséquence le péripatéticien a dit que les yeux voyoient, que les oreilles entendoient. Il a mis la douleur dans la main, la chaleur dans le feu, la blancheur dans le lait, l'odeur dans la rose.

Voilà comme nos sens & nos sensations ont été de tout temps une occasion d'erreur, de maniére que l'erreur n'est jamais dans les sensations, mais dans les relations.

30. D'où vient que ces perceptions si vives, sont en même temps

si

ſi confuſes, ſi on les compare à nos idees?

Toutes nos ſenſations ne ſont pas vives, car il y en a de trois ſortes, quelques unes ſont fortes, d'autres au contraire foibles & languiſſantes, enfin quelques autres ſont moyennes.

Les premiéres fort agréables ou fort incommodes, reveillent l'eſprit & occupent toute la capacité de l'ame, le grand chaud par éxemple eſt une ſenſation vive, & l'ame met la chaleur non-ſeulement dans ſes membres, mais auſſi dans le feu.

Quant aux autres ſenſations ſur leſquelles il eſt ſuperflu de s'étendre, l'ame les attribue ſeulement aux objets, comme la blancheur à la muraille.

C'étoit à Mr. Boullier à nous faire connoître ces trois ſortes de ſenſations, elles ne ſont point confuſes, ce ſont des jugements vrais, clairs, évidents.

4º. Comment étant obſcures & con-

confuses en elles-mêmes, les distinguons-nous si promptement & si surement les unes d'avec les autres?

C'est que l'erreur, l'obscurité, la confusion ne se trouvent que dans les relations & jamais dans les sensations, il n'est donc pas étonnant si nous les distinguons si surement & si promptement les unes des autres.

C'est comme si l'on demandoit, pourquoi lorsqu'un charbon nous brule au pied, retirons nous ce pied au lieu de fermer la paupierre de nos yeux? c'est que la sensation est à l'occasion du pied, & que la sagesse infinie de l'autheur de l'union de l'ame avec le corps, a voulu que nous sentissions de la doulçur, quand il arrive à notre corps un changement capable de lui nuire; donc nos sens & nos sensations nous sont donnés pour la conservation de la machine de notre corps, on ne pouvoit pas mieux être averti que nous le sommes, de ce qui peut nuire à nos mem-

membres lorſqu'ils ſont attaqués, afin d'y pouvoir remedier.

D'où il faut conclure que chaque organe a une eſpéce particuliére de ſenſation qui lui eſt affectée, & que les diverſes ſenſations correſpondent toujours dans un ordre fixe, qui ne ſe derange jamais aux diverſes ſortes d'impreſſions que notre corps reçoit. Tout cela eſt fondé ſur la ſageſſe & l'immutabilité des loix d'une providence qui ne peut ſe tromper.

Je finis, Meſſieurs, dans la crainte de vous ennuyer, car je m'ennuye le premier, nos ſenſations étant ſuivies de relation, il eſt étonnant que Mr. Boullier demande pourquoi nos ſenſations ſont accompagnées de quelque idée.

Nous avons vû que les ſenſations ne ſont point des terres auſſi inconnuës qu'il le prétendoit, car j'ai tiré les reponſes que je lui ai faites de deux livres fort connus, la recherche de la vérité & l'art de penſer.

Voyons

Voyons en peu de mots les nouvelles decouvertes qu'a fait Mr. Boullier: la ſenſation ſelon lui eſt un amas de petites perceptions indiſcernables, il faut l'avouër, ceci eſt nouveau & du très-nouveau, mais de quelle maniére va-t-il éclaircir ſa nouvelle penſée? le voici, il ſe jette à corps perdu ſur le verd, ſur le bleu, ſur le jaune, ſur le melange des ſept couleurs primitives, ſur les expériences faites avec le priſme, il appelle enſuite la muſique à ſon ſecours, & finiſſant par la ſenſation du ſon, ou de la lumiére en général, il croit que cette ſenſation, quelque ſimple, quelque indiviſible qu'elle nous paroiſſe, eſt un compoſé d'idées, eſt un aſſemblage ou amas de petites perceptions qui ſe ſuivent dans notre ame ſi rapidemment,* & dont chacune s'y arrête ſi peu, ou qui s'y préſentent à la fois en ſi grand nombre, que l'ame ne pouvant les diſtin-

* P. 88.

ftinguer l'une d'avec l'autre, n'a de ce composé qu'une seule perception très-confuse, eu égard aux petites parties ou perceptions qui forment ce composé.

Donc une sensation de son, est un amas de petites idées successives, qui représentent les petits mouvements successifs, rapides, insensibles, ou les vibrations du tympan & celles du nerf accoustique, produites par un air ébranlé.

Enfin Mr. Boullier conclud que les sensations deviendroient idées, & que les idées deviendroient sensations, selon que leur nombre & leur rapidité viendroit à diminuer ou à croître, & que l'ame y seroit volontairement, ou involontairement appliquée.

Permettez moi, Messieurs, de faire ici quelque reflection sur le sentiment de Mr. Boullier, si je voulois du mal à quelqu'un de vous, si je voulois le mortifier & lui donner

une

une rude pénitence, je l'obligerois de lire le Chapitre sixiéme du second tome de l'essai philosophique, autant de fois que je l'ai lû. Il renferme soixante pages; six avoient pû suffire pour dire quelque chose de mieux.

En second lieu, la conclusion de l'autheur prouveroit seule combien il s'est égaré dans le chemin qu'il a prit, pour decouvrir les prétenduës terres inconnuës de la philosophie. Il dit que nos sensations peuvent devenir idées; nos sensations pourront devenir idées, quand il n'y aura plus de différence entre ces deux jugements, cette tour me paroît ronde, & cette tour est ronde. Qu'est-ce donc que l'idée? nest-ce pas une représentation? & peut-il y avoir une repésentation sans qu'il y ait un objet représenté? où trouvera donc Mr. Boullier un objet qui représente les sentiments de plaisir, de douleur, de haine, d'aversion,

d'indifférence, qu'à notre ame à l'occasion des corps ?

En troisiéme lieu il dit, que la ſenſation du ſon eſt un amas de petites idées ſucceſſives, qui repréſentent les vibrations du tympan & celles du nerf accouſtique, produites par un air ébranlé; il eſt bien vrai, qu'à l'occaſion de telle agitation dans nos organes, naiſſent telles ſenſations dans nôtre ame, mais le ciel n'eſt pas ſi éloigné de la terre qu'il ſe trouve de diſtance entre un mouvement corporel & une ſenſation ſpirituelle, céla eſt merveilleux, tous les philoſophes admirent la ſageſſe des loix établies par le Créateur pour la conſervation de notre corps, il étoit reſervé à Mr. Boullier de dire que les vibrations du tympan repréſentent nos idées, ou les idées, les vibrations du tympan. L'idée du corps eſt-elle donc l'idée de l'eſprit ? que ne diſoit-il que la ſenſation du ſon eſt la ſuite de la vibration du tympan.

Atta-

Attaquons en quatriéme lieu cet amas de petites perceptions indiscernables, en quoi consiste la sensation, mettez, dirai-je à Mr. Boullier, une médécine sous le né d'un enfant; mettez lui-en une cuillere dans la bouche, la perception qu'il a, est-elle donc petite? est-elle indiscernable? oseriez-vous le soutenir? on se riroit de vous, ne voyez-vous pas la grimace horrible que fait cet enfant? vous pouvez bien dire que cette médécine est composée d'ingrédients, que le sel de glober, la rubarbe, la casse ou la manne, sont si bien melangés ensemble, qu'ils sont indiscernables: que cet amas d'ingrédients cause dans les fibres du né & du palais de cet enfant des mouvements successifs, rapides, insensibles, mais en disant tout cela, vous ne dites rien: vous restez en chemin, je vous ai déja dit qu'il faut distinguer dans la sensation, le mouvement des corps, qui seront composés

posés & melangés tant qu'il vous plaira ; ensuite l'agitation de l'organe, enfin la sensation. Vous avez confondu toutes ces choses, dans le même temps que vous nous promettiez des éclaircissements & des decouvertes merveilleuses sur cette matiére, il falloit être sûr de votre fait, avant que d'insulter aux philosophes qui vous avoient précédés : & on auroit eu plus de ménagement pour vous, si vous en eussiez usé le premier à leur égard.

Petites idées, petites perceptions, quel langage ! que veut-on dire par-là ? est-ce de connoître que deux points rangés comme on voudra, pourvu qu'ils se joignent, font une ligne ? cette idée à toute sa grandeur & toute sa perfection, je crois qu'on ne peut joindre l'épithéte de petite à idée qu'en disant : voilà un ouvrage qui donne une bien petite idée de son autheur.

Quittons le sérieux, aussi bien Mr.

Boul-

Boullier ne parle que par conjecture, la plus propre selon lui pour expliquer les phénoménes, & de ne mettre dans l'ame de la brute qu'une faculté, c'est celle de sentir, qui consiste dans la perception d'une infinité de petites idées involontaires, qui se succédent rapidemment l'une à l'autre, que l'ame ne discerne point, mais dont les différentes successions lui plaisent ou lui déplaisent, & à l'occasion desquelles le principe actif ne se deploye que par des desirs confus. *

En un mot une ame sensitive voit les objets corpôrels sans discernement, sans idées distinctes.

Rendons des actions de graces à l'autheur, l'ame humaine n'est plus de niveau avec l'ame des brutes: celle-ci a le dessous, que Mr. Boullier est galant-homme; on doit lui savoir gré de tous les chemins difficiles où il s'est hazardé, de tous les



* P. 134.

écarts qu'il a faits, de toutes les peines & de toute la torture qu'il s'est donné pour mettre la brute sur un échelon inférieur à celui de l'homme, écrivain d'ailleurs reservé, prudent, sage, il ne donne ses pensées que pour ce qu'elles valent, il parle par conjecture; cependant il a voulu faire un systême, tout l'annonce: une certaine métaphysique qu'on connoit à l'air sombre & abstrait qui regne dans son ouvrage, fait bien voir que l'autheur ne badinoit pas, il cherchoit la vérité, l'a-t-il trouveé? moins conséquent & plus hardi que Descartes; aussi obscur, & inintelligible que le péripatéticien, il ne se contente pas de rassembler tous les embarras de deux systêmes, il y ajoute de nouvelles difficultés d'autant plus grandes qu'elles sont plus dangereuses.

De petites idées, des desirs confus, des perceptions indiscernables, qui repondent à des mouvements rapides,

pides, ſucceſſifs, inſenſibles, c'eſt ce que l'autheur prétend avoir decouvert dans l'ame ſenſitive des bêtes, qui voyent les objets ſans diſcernement ; c'eſt la ſubſtance de l'eſſai philoſophique, du moins c'eſt la clef dont il ſe ſert pour expliquer les actions des animaux.

C'eſt donc par le moyen des petites idées que les gruës en volant forment un triangle, que l'alcyon fait ſon nid, les caſtors leurs bâtiments, les abeilles leurs ruches.

C'eſt donc à la lueur des idées confuſes que le chien diſtingue clairement ſon maître, l'agneau le loup, la poule lépervier, les renards la glace aſſez-ferme pour les porter, & tous les animaux la nourriture qui leur eſt propre, & les remédes qui leur conviennent dans la maladie.

C'eſt donc aux idées indiſcernables qu'on doit attribuer l'impreſſion que font les côrs de chaſſe ſur le cerveau & la machine d'un cheval,

on le voit quoique couché sur la litiére & même pendant la nuit suër, se trémousser & s'animer comme s'il alloit disputer le prix de la course.

Il en arrive de même aux chiens de chasse, les liévres qu'ils ont forcés, ont mis une telle disposition dans leur cerveau, que pendant la nuit & leur sommeil, ils se lévent en sursaut, ils aboyent, & se mettent quelque fois à courir.

L'homme apprivoise les animaux, le pies, les merles, les serins, les chiens, les singes qui sont à son école, se rendent habiles par ses leçons, pourquoi cela? parceque la bête ne se forme point d'idée distincte de ce qu'elle voit, elle n'a que des idées indiscernables.

Pourquoi les bêtes nous donnent-elles tous les jours des preuves sans nombre de leur raison, de leur industrie, de leur sagacité, de leur fidélité, de leur tendresse pour leurs petits? c'est qu'elles n'ont que des idées indiscernables.

Je

Je le demande, n'eſt-ce pas le jargon de l'école péripatéticienne? les idées indiſcernables ne ſont-elles pas auſſi obſcures que la connoiſſance ſenſible du P. Pardies? l'un ne vaut-il pas l'autre?

Rendre raiſon de tout; repond Mr. Boullier, c'eſt ce qu'on ne doit attendre d'aucun ſyſtême? je ne demande d'autre grace en faveur de mon opinion, ſi ce n'eſt qu'on ſe donne la peine de péſer ſes preuves contre ſes difficultés.

Prenons-le au mot, & commençons à péſer ſes preuves.

PREMIERE PREUVE.

Quand j'obſerve, dit-il, les jeux de l'aiman, je n'ai nul beſoin d'admettre une ame dans cet aiman, qui a des mouvements composés, mais uniformes & réguliers, au lieu que je vois dans un animal des mouvements irréguliers, arbitraires & detachés les uns des autres.

Les declinaiſons de l'aiman prou-

veit assez que ses mouvements sont detachés les uns des autres: les bêtes ont des organes que l'aiman n'a pas, & de la varieté de leurs organes suit la varieté de leurs actions, mais si les mouvements de l'aiman tiennent au branle de la machine universelle, qui empêchera de croire que le jeu des ressorts de la machine des animaux, ne soit une de ces grandes scènes du spectacle de la nature.

SECONDE PREUVE.

Ce qui l'empêche, dites-vous, est non-seulement la forme des membres de la brute & la ressemblance de son corps avec le nôtre; mais sur tout la structure intérieure de ce corps, en effet les bêtes ont des yeux, des oreilles, &c. donc Dieu, qui ne fait rien d'inutile, leur a aussi donné une ame.

C'est l'objection de Mr. de Voltaire, affoiblie & plus mal tournée, à laquelle on a repondu que les organes

ganes des animaux avoient leur usage & étoient nécessaires pour la conservation de leur machine, sans l'intervention d'aucune ame.

TROISIEME PREUVE.

Qu'on y prenne garde, si je raisonnois ainsi : la bête ressemble à l'homme, elle a comme lui une tête, des pieds, des yeux, des oreilles, donc elle pense ; l'argument seroit pitoyable, mais le mien revient à ceci. La fameuse horloge de Strasbourg est faite pour marquer les heures, ma pendule l'est donc pour les marquer aussi, or je vois que Dieu n'a fait le corps de l'homme que pour y loger une ame, donc le corps de la bête si ressemblant doit être destiné à la même fin ; donc si les hommes avec qui je vis, ont une ame semblable à la mienne, les bêtes en ont une aussi, les mêmes principes aménent ces deux conclusions.

Que les bêtes ayent une ame, personne n'en doute, mais ce mot ame est

eſt très-équivoque, comme on l'a dit. Mr. Boullier veut-il parler d'une ame ſpirituelle, ſon argument prouve trop. J'ai fait voir que les brutes ſeroient un eſpéçe d'hommes ; eſpéce du moins égale, ſi elle n'étoit pas ſupérieure à la nôtre, quant à la force ou à l'agilité du corps on ne peut leur diſputer la prééminence. Les bêtes l'emportent ſur nous par la fineſſe de leurs organes, y a-t-il jamais eu un homme au monde, qui eut le tact auſſi délicat que celui de l'araignée, la vuë auſſi perçante que le linx, le goût auſſi fin que le ſinge.

Les plantes vivent & ſont organiſées, ſi donc les organes annonçent une ame, il en faudra donner une aux plantes comme aux animaux, ſera-ce la même, ſera-t-elle ſpirituelle : nous voilà encore ſur les bords de la difficulté.

### Quatrieme Preuve.

Cette ame, ajoute Mr. Boullier, eſt d'un ordre inférieur à l'ame humaine,

maîne, il eſt néceſſaire de l'admettre pour expliquer les phénoménes. Que voyons-nous dans les animaux ? des mouvements ſpontanés & librement variés ; des indices de ſentiment, des ſymptomes de paſſion, ſi les bêtes ſont de pures machines, Dieu nous trompe, cet argument eſt le coup de mort pour l'hypothéſe des automates.

L'hypothéſe des automates bien loin de recevoir ici la plus légère bleſſure & d'être obligée de perdre du terreſn, en gagne & reprend de nouvelles forces, la nature de l'ame des bêtes, dit le Cartéſien, eſt expreſſément déterminée par pluſieurs paſſages de l'Ecriture, qu'on liſe le chapitre 22. du Deuteronome, il y eſt deffendu de manger le ſang des bêtes, pourquoi ? parce que ce ſang leur tient lieu d'ame, c'eſt pourquoi ajoute l'Ecriture, vous ne mangerez pas leur ame avec leur ſang, mange-t-on donc un eſprit, une intelligence ?

ligence ? & ce n'eſt pas en paſſant que les Stes. Ecritures ont dit que l'ame de la bête étoit dans le ſang, on voit les mêmes paroles & les mêmes ſentiments dans deux endroits du chap. 17. du Levitique.

Il eſt vrai, qu'Iſaïe C. 1. dit que le bœuf & l'ane connoiſſent l'étable de leurs maîtres, mais il eſt dit de même que le ſoleil connoit le lieu de ſon coucher. *Cognovit ſol occaſum ſuum.* Le ſoleil comme le boeuf ne ſuppoſent donc qu'une intelligence, une raiſon extérieure qui les conduit, car le prophéte royal ne prive-t-il pas de toute connoiſſance intérieure & de tout entendement le cheval, quoiqu'il paroiſſe moins bête que le boeuf, *nolite fieri ſicut equus & mulus quibus non eſt intellectus.*

Si ces textes ne paroiſſent pas aſſez déciſifs, conſultons la Généſe, qu'y voyons nous? c'eſt que Dieu délibére pour ainſi dire & aſſemble ſon conſeil lorſqu'il s'agit de faire l'homme,

l'homme, & il le crée à son image & à sa ressemblance, mais quand il s'agissoit avant lui, de créer les animaux terrestres ; Dieu dit que la terre produise leur ame, & les eaux par un autre commandement produisirent celle des bêtes aquatiques, donc l'ame de la brute est terrestre matérielle, étant tirée du sein de la terre ou des eaux : donc Dieu nous trompe, si elle est spirituelle.

## Cinquieme Preuve.

J'abandonne volontiers, continue Mr. Boullier, cette conséquence que Dieu nous trompe, si les bêtes sont des automates, sa parole à mon avis n'a rien décidé sur cette matiére, on est donc libre de prendre le parti qu'on veut ; d'ailleurs nous n'avons point d'idée claire de la nature de l'ame des bêtes, nous ne pouvons pénétrer dans leur intérieur, ni les interroger, nous pouvons donc nous tromper en jugeant avec précipitation, par préjugé ; mais alors l'erreur ne retombe point sur Dieu, mais sur nous.

J'ai agi comme les avocats, qui accumulent les raisons qui peuvent favoriser leur cause, je pouvois agir autrement en qualité de philosophe, car une seule demonstration en vaut mille, or voici comme je demontre qu'il y a une ame spirituelle dans les bêtes.

Il y a eu un Jules César, cette proposition n'est point fondée comme dans les mathématiques, sur la vuë claire & distincte de l'objet; mais sur un concours de témoignages qui ne peuvent avoir que la varieté même pour principe. Si on nie l'éxistence de César, il faut donner un démenti à tous les autheurs, ne plus admettre de revolution dans la république romaine, ne plus reconnoître d'Empereurs, aller contre les monuments les plus authentiques, les marbres, les inscriptions, les medailles: donc cette proposition, il y a eu un César, est d'une certitude morale qui approche de la certitude géomé-

géometrique. Donc il eſt démontré que les bêtes ont une ame ſpirituelle. Pourquoi ? parceque dans la phyſique comme dans l'hiſtoire on a la même régle de certitude ; ſçavoir la liaiſon des effets & des phénoménes avec une cauſe qui les explique tous. Or l'exiſtence de cette ame eſt un principe ſimple auquel tous les phénoménes ſe rapportent & ſe lient naturellement, & ce principe explique tellement les actions de la brute, qu'il peut ſeul les expliquer.

Donc il eſt démontré que les bêtes ont une ame, car il ne peut y avoir deux raiſons ſuffiſantes, c'eſt-à-dire deux principes ſimples, qui ſoïent de différents genres, & qui pourtant rendent également raiſon des phénoménes.

Donc il y a une ame dans les bêtes, que je definis un eſprit qui n'a que des ſenſations.

Rien ne manque à la clarté de ce raiſonnement. Il faut ſe rendre, ſi

les conféquences que veut tirer l'autheur coulent naturellement d'un auffi bon principe. Appliquons le donc aux phénoménes, pourquoi, dirai-je à Mr. Boullier, une perdrix contrefaifant l'eftropiée va-t-elle au-devant des chaffeurs, pour les éloigner de l'endroit où font fes œufs, ou fes trop jeunes perdreaux ? quoi, vous héfitez ? vous êtes déja embarraffé ? Le fait eft vrai, il eft fans broderie, & je ne l'ai point embelli par l'addition imperceptible de quelque circonftance qui en augmente le merveilleux. C'eft ce qui vous embarraffe. Qu'allez-vous donc répondre ? le voici. C'eft que dans toutes les actions qui peuvent fe réduire à l'inftinct, les bêtes font des automates. Que l'ufage que vous faites de vos principes eft admirable ! que cela eft bien dit ! paffons à d'autres queftions.

On vit en 1732. à la foire St. Germain un cheval bai-brun agé de fix ans, qui frappoit autant de coups de

de pied, qu'il y avoit de points fur la carte qu'on lui montroit, ou d'heures fur la montre qu'on lui préfentoit. Il faifoit plus, il exprimoit les quarts par des petits coups redoublés, comme une montre à répétition. On lui demandoit s'il fçavoit l'arithmétique, il faifoit figne qu'oüi. Alors, dit M. Legendre, * quiconque vouloit, lui faifoit une queftion, & lui demandoit par exemple combien font huit & fix, il frappoit du pied quatorze coups: fon maître prenoit plufieurs piéces de monnoye de différentes perfonnes de l'affemblée, & aprés les avoir mélées enfemble, il les jettoit l'une après l'autre dans un mouchoir au cheval, qui le prenoit dans fa bouche & portoit à chaque perfonne la piéce qui venoit d'elle. Ce fait qui eft fans exagération, a été vû de tout Paris.

Courage, Mr. Boullier, c'eft ici où doit briller votre hypothéfe, je

 vous

* Traité de l'opinion. T. 2.

vous entends. Le maître du cheval excitoit dans le cerveau de l'animal des mouvements rapides, successifs, insensibles & imperceptibles à la brute & aux assistants : & à ces mouvements répondoient des perceptions confuses, des desirs confus, des volitions imperceptibles, ou pour mieux dire un amas de petites idées indiscernables.

Que cela est joliment trouvé! que cette explication est claire & satisfaisante !

Cependant il n'y a point de Cartésien qui ne doive crever de dépit à l'occasion de ce cheval, qui montre tant de mémoire, de jugement & de raison ; or il est tout naturel de penser comme vous, & de dire que l'ame des bêtes est un être pensant, un esprit, une intelligence.

Je ne conviens pas de tout cela, répondez-vous. Les animaux ne peuvent avoir que des idées indiscernables, & n'ont aucun besoin de raison pour être disciplinés, car ces

divers manéges auxquels l'induſtrie humaine les dreſſe, c'eſt la raiſon de l'homme qui les dirige par ce nouveau méchaniſme qu'on nomme habitude, enté ſur le méchaniſme naturel : comme c'eſt la raiſon divine qui les guide dans l'inſtinct, en vertu de ce méchaniſme naturel qu'elle a établi.

Que vous êtes conſéquent ! que vous ſçavez bien ménager les idées, les déſirs, les perceptions de l'ame ſpirituelle des bêtes ! quoi, elles ſont encore machine dans ce qui régarde leur diſcipline ? quand ferez-vous donc uſage de votre hypothéſe ?

Je veux vous en donner l'occaſion & je ſuis en train de vous interroger ſur la mémoire, l'imagination & mille exemples des actions raiſonnées des animaux. Commençons par le chien couchant. Il ne touche plus à la perdrix parce qu'il a été battu. Cependant il ne voit point ſon maître, le baton ou le fouët à la main. Qui eſt-ce donc qui l'empêche de ſe ruer ſur le gibier ? vos

Vos principes ſont ſi clairs, que je ne doute point que vous n'expliquiez l'hiſtoire de la guenon de Charlesquint, * Cet empereur qui ſe plaiſoit à jouer aux échecs avec elle, fut ſi faché que cet animal l'eut mis échec & mat, qu'il lui donna un ſouflet. Cependant la partie ſe renoüa, & la guenon étant prête de faire encore échec & mat le prince, ſe couvrit la jouë d'un couſſin, pour ne pas recevoir l'affront d'un ſecond ſouflet. Il faut avoüer que cette guenon avoit de l'eſprit & ſçavoit uſer de précaution. Elle vaut bien la peine que vous mettiez chez elle quelque choſe de plus que des idées indiſcernables.

Nous voyons toutes les années les hirondelles arriver au printemps. Elles furétent tous les coins d'une maiſon, & choiſiſſent celui qui leur eſt le plus commode. Quand elles ont fait leur nid en forme de voute, ou de cul de lampe, elles y mettent de

* Le fait eſt fort douteux.

de la mouſſe ou du duvet, à fin que leurs tendres petits y puiſſent repoſer mollement. Avouez que ſi elles n'avoient que des perceptions confuſes, elles mettroient le duvet à la place de l'argile, & l'argile à la place du duvet, ce qui n'arrive jamais. Ces mêmes hirondelles partent enſemble en automne, & repaſſent les mers ſans ſe tromper. Attribuerez-vous donc ce départ & ce voyage à des déſirs confus, à des volitions imperceptibles?

Vous répondez que dans l'homme la mémoire eſt une réflection de l'eſprit, ſur une perception paſſée, par où l'ayant de nouveau il s'apperçoit qu'il l'avoit déja euë une autre fois.

Mais dans une ame purement ſenſitive, la mémoire eſt une pure imagination du paſſé ſans aucun acte réfléchi. Ainſi la mémoire des brutes n'eſt qu'un renouvellement de ſenſation, quoiqu'un peu plus foible qu'elle ne le ſeroit par l'impreſſion de l'objet même.

Vous ajoutez ces paroles remarquables, * je veux qu'on puiſſe me produire de la part des bêtes certaines actions ſurprénantes & inexplicables, je ne me rendrai pas pour cela; j'aurois grand tort ce me ſemble. Rendre raiſon de tout eſt ce qu'on ne doit attendre d'aucun ſyſtême.

En voilà plus qu'il n'en faut, dirai-je, pour fournir matiére à bien des réflexions.

Je remarque 1ò. que la mémoire des brutes ſelon vous n'eſt qu'un renouvellement de ſenſation, vous avouez que cette ſenſation eſt plus foible qu'elle ne le ſeroit par l'impreſſion de l'objet même; cependant le chien couchant obéït à cette ſenſation plus foible. Ce qui eſt contre toutes les loix de la méchanique & de la phyſique.

En ſecond lieu, vous expliquez ſi mal les moindres opérations des bêtes, que vous auriez grand tort de

* P. 238.

de ne pas vous rendre. Le probléme de l'ame des bêtes, eſt une lettre en chiffre dont on cherche le ſens. Vous aviez promis de la déchiffrer, & vous n'avez pas donné même à une ſeule phraſe un ſens parfait. Cela ne doit pas étonner, puiſque vous n'avez point une juſte idée des ſenſations, qui ſelon vous ſont la clef de la lettre à déchiffrer.

3°. Puiſque vous aviez fait le pas, & que vous aviez donné une ame ſpirituelle aux bêtes, il falloit leur donner la raiſon, vous ne reſtiez plus en chemin, votre hypothéſe étoit parfaite & tout alloit de plein pied. Vous expliquiez très-naturellement alors l'action du chien couchant, car cette action étant ſelon vous accompagnée de connoiſſance, il faut néceſſairement que le chien raiſonne ; il faut qu'il compare le préſent avec le paſſé & qu'il en tire une concluſion. Il faut qu'il ſe ſouvienne & des coups qu'on lui a donnés, & pourquoi il les a reçus,

Il faut qu'il connoisse que s'il se ruoit sur la perdrix on le battroit, & qu'il conclue que pour éviter de nouveaux coups de baton, il faut qu'il laisse la perdrix entiére à son maître. N'est-ce pas là un véritable raisonnement?

D'ailleurs qu'est-ce qu'un raisonnement, si non une connoissance produite par une autre connoissance, comme nous voyons souvent qu'un mouvement est produit par un autre mouvement? dès qu'on attribue une ame spirituelle & intelligente aux bêtes, je ne conçois plus la raison qu'on peut avoir de leur refuser une seconde, une troisiéme connoissance.

C'est, dites-vous, qu'il faudroit ensuite leur accorder la liberté. Et qui empêche qu'elles ne soient libres, ce doit être une suite de votre hypothése. Qu'est-ce donc que la liberté, si ce n'est la puissance d'agir avec connoissance *facultas agendi cum ratione*. Vous mettez dans les bêtes

un

un principe actif, elles peuvent donc agir. Mais leur ame eſt une intelligence, un eſprit, elle connoit donc le chaud & le froid, le bon & le mauvais, elle peut donc laiſſer l'un & prendre l'autre, & agir ainſi avec lumiére & avec choix. Auſſi voyons-nous les chats tantôt croquer ſur le champ la ſouris qu'ils ont priſe, tantôt ſe jouer & badiner avec elle. Mille actions des chiens qui folatrent, des chats en ſentinelle, des renards à la chaſſe, prouvent la liberté des bêtes.

Si cela pouvoit être, repliquez-vous, de conſéquence en conſéquence, on iroit juſqu'à dire que les brutes connoiſſent le bien honnête, & pourquoi ne le diroit-on pas dans votre ſyſtême ; tous les jours une fémelle qui a des petits, ne leur porte-t-elle pas un morceau friand & délicat, qu'elle a rencontré ? elle connoit donc le bien honnête : les abeilles qui ne profitent point dans un beau-temps des agréments de la pro-

menade

menade, ne connoiſſen-t-elles pas le bien honnête? en un mot on voit dans les bêtes des actions raiſonnées, il n'y a point à biaiſer, il faut reconnoître une raiſon qui les conduiſe, ou extérieure ſelon Descartes, ou intérieure dans l'hypothéſe de Mr. Boullier; il eſt encore à repondre à cet argument, vous reconnoiſſez que les animaux font pluſieurs choſes qui reſſemble à ce que fait l'ame raiſonnable, quoiqu'ils n'ayent point de raiſon, pourquoi donc ne pourrois-je pas ſoutenir qu'ils font pluſieurs choſes ſemblables à ce que feroit une ame ſenſitive, quoiqu'ils n'ayent point de ſentiment?

Quand on ſe donne la peine de péſer les preuves & les difficultés de l'hypothéſe de Mr. Boullier, que les premiéres ſont foibles! que les autres ſont accablantes!

Voyons la premiére objection à laquelle l'autheur tâche de repondre, la voici:

La ſpiritualité de l'ame des bêtes ruine

ruine les preuves de l'immortalité de l'ame humaine.

Que fait l'autheur? il ſe plaint, il ſe déſeſpére, il crie à l'injuſtice, quoi? dit-il, parce que je vois une vérité, ſuis-je obligé de voir auſſi tous les rapports qu'elle peut avoir avec les autres vérités? on diroit qu'on le jette malgrès lui dans une digreſſion étrangère à ſon ſujet, il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'il aime les digreſſions, parce que ceci n'eſt point un écart, quoi, lui dirai-je, vous faites un ſyſtême ſur le problême de l'ame des bêtes, que vous dites ſpirituelle & immatérielle, & vous vous plaignez qu'on vous demande ſi elle eſt de la même nature que l'ame humaine, ſi elle eſt immortelle; eſt-ce que ces queſtions ſont indépendantes de votre hypothéſe? n'ont-elles pas une liaiſon néceſſaire avec votre ſyſtême? d'où viennent donc ces plaintes & ces cris? la difficulté eſt peut-être inſurmontable.

Pé-

Pésons vos deux reponses, la premiére regarde l'immortalité de l'ame humaine, arrêtons nous là.

* Ce dogme, dites vous, certain par les lumiéres de la révélation n'a que de la probabilité du côté de la raison, & n'est fondé que sur les préjugés du raisonnement, donc la parfaite certitude de l'immortalité de nos ames ne se fonde que sur ce que Dieu l'a révelée. Donc quoique l'ame des bêtes soit spirituelle, cela n'obscurcit nullement le dogme de l'immortalité de nos ames.

Cette réponse est excellente pour des ames vraiment chrêtiennes, mais il y a une autre espéce de gens dans le monde, qui s'accroit prodigieusement sous le nom de matérialistes? vous leur fournissez des armes en énervant la démonstration de la spiritualité de nos ames. C'est ce que je veux vous faire voir dans un exemple.

Un seigneur perd tout son bien au jeu.

* Chap. 13

jeu. * Il faut vendre ſes terres, ſes baronies, ſes marquiſats. Quelle révolution de fortune ! quel deſeſpoir ! il envoye ſon valet de chambre au grand convent des Auguſtins demander un confeſſeur, qui ſoit docteur de Sorbonne & docte. Mon pere, lui dit le joueur, vous me voyez bien portant & cependant peut-être que dans deux heures je ne ſerai pas en vie. Ecoutez moi, je vous prie, j'ai mené juſqu'à hier une vie brillante dans le monde, je me ſuis abandonné à la volupté, & j'ai gouté tous les plaiſirs imaginables ; je n'ai penſé dans ma vie ni à Dieu ni à la réligion, mais la perte que j'ai faite m'a fait faire ces réflections. Ou mon ame, ai-je dit, eſt mortelle, ou elle eſt immortelle. Si mon ame eſt mortelle, je me donne quand vous ſerez ſorti un coup de piſtolet, je me délivre ainſi de tout chagrin & de toute inquiétude, & je quitte ſans régrêt une vie

* Le fait eſt arrivé à Paris.

vie qu'il faut quitter tôt ou tard. Mais si mon ame est immortelle, il me reste assez de bien pour me procurer le nécessaire. Loin de la cour & de la ville, je mettrai mes soins à orner & embellir cette noble portion de moi-même, je chercherai Dieu & la vérité, & en les aimant j'aurai peut-être plus de plaisir que ne m'en a procuré l'amour du monde.

Parlez je vous écouterai avec attention, & je prendrai mon parti sur ce que vous me direz.

Diriez-vous donc à ce joueur, Mr. c'est la révélation qui décide que l'ame des hommes ne mourra jamais. * Ne vous repondroit-il pas, si mon ame est mortelle, qu'ai-je bésoin de réligion, de révélation? commencez à me prouver l'immortalité de mon ame, ce pas étant fait, il ſest tout naturel que j'embrasse la réligion la plus pure & la plus sainte.

Avouez donc que par votre hypothése vous énervez, vous annéantissez

* P. 284.

tissez le dogme de l'immortalité de l'ame; & que vous portez à la religion & à la morale des coups dangereux.

Revenons à l'ame des bêtes; est-elle mortelle ou immortelle? quoi vous criez encore, vouliez-vous donc que nous ne sçachions ni d'où elle vient, ni où elle va? il valoit bien la peine de faire un systême sur cette ame, si vous n'en sçavez ni la fin ni l'origine. Vous allez répondre, je vous vois venir, la révélation, dîtes-vous, décide que l'ame des bêtes mourra. Quoi vous dégradez de l'immortalité des êtres spirituels? La faulx de la mort ne peut couper que des êtres matériels: ce qui est cendre & poussiére doit retourner dans la poussiére: voilà ce que la révélation décide; où avez-vous donc vû ce décrêt de Dieu qui soumet à la mort des substances immatérielles? un acte qui d'un trait de plume dégrade de l'immortalité un nombre infini de substances spirituelles, mé-

roit certainement bien d'être produit pour que nous puſſions en conſtater la vérité, * & en cas de ſuppoſition, pourſuivre au nom de ces pauvres ames le châtiment des fauſſaires.

Quoi, Dieu crée le matin un million d'eſprits, qu'il annéantit le ſoir? cette idée n'eſt-elle pas révoltante? elle vous révolte comme moi. L'annéantiſſement d'une ſubſtance ſpirituelle eſt un morceau difficile à digérer. Soyez de meilleure compoſition.

† Pour tout dire, ajoutez-vous, s'il ne s'agiſſoit que de raiſonner en philoſophe & de laiſſer faire tout à ſon aiſe des conjectures à notre raiſon, l'immortalité de l'ame des bêtes n'eſt point un dogme ſi ridicule qu'on ne put le deffendre par des raiſons plauſibles. Qui empêche que ce principe ſenſitif ne puiſſe être uni à d'autres corps? Un célébre

* Guer. T. 2. P. 162.
† T. 2. P. 298.

ble autheur anglois, aussi habile théologien.* que philosophe, semble pancher vers cette derniére opinion.

Que vous méritez de compliments! vous sçavez-vous prêter, & êtes homme d'accommodement. Voici donc ces pauvres ames ressuscitées qui circulent & voltigent de corps en corps. Je vous demande d'abord si l'ame d'un papillon volage peut passer dans le corps ou la prison d'une huître, & l'ame d'une baleine dans le corps d'une taupe? Vous m'avoüerez qu'il est assez différent de vivre sur la terre, ou de nager dans les eaux. Vous me répondrez, je gage, que vous n'en sçavez rien. Tant pis, je ne puis vous pardonner d'avoir négligé de nous fixer sur la nature de ces transmigrations, vous auriez dû ne nous laisser aucune inquiétude sur cet article.

Que ces ames puissent changer d'espéces, ou qu'elles n'en changent pas, que le butor soit toujours butor,



* Dittan.

la plupart de ces ames s'occupent dans ce triste séjour à faire de mauvais entretiens comme nous, ou à batir quelque systême aussi impertinent que le vôtre.

Mais ce n'est pas en l'air qu'on nous parle de la fin des siécles. Un peu plûtôt, ou un peu plus tard elle arrivera. Que deviendront alors les ames des bêtes? elles retomberont dans le néant; dites-vous. Peste soit de vous & de votre systême. Vous m'offrez le choix entre la métempsycose & l'anéantissement. J'aime les bêtes car je suis comme Sosie ami de tout le monde: la transmigration des ames est une opinion extravagante, n'importe, je m'étois déterminé en sa faveur comme étant un parti que je croyois le plus doux & le plus honorable pour elles. Point du tout, vous les débusquez de la possession de ce droit, que de votre grace vous aviez bien voulu leur accorder. Quelle inconséquence! pour quelques milliers

d'an-

d'années de plus ou de moins, c'étoit bien la peine d'établir un sentiment & de composer des systèmes.

Ces réflections badines, Messieurs, sont de Mr. l'Avocat Guer, que vous avez envie de connoître, & dont j'ai reçu l'ouvrage il y a deux jours. Je vous le communiquerai quand je l'aurai entiérement lû, & peut-être pourra-t-il prêter matiére à un cinquiéme entretien.

Mais cet autheur ne badine pas toujours comme vous allez le voir. Mr. Boullier, continue-t-il, employe toutes les couleurs de sa rhétorique en nous représentant ce principe immatériel, qui anime les bêtes comme un être purement sensitif, un esprit imparfait, indigne de prétendre à une meilleure destinée. Peut-il espérer d'y réussir? oui sans doute, à l'égard des esprits superficiels & inappliqués, qu'il est aisé d'éblouïr en les repaissant de mots & de phrases. Pour ce qui est des personnes sages & sensées qui ne se

 payent

payent que de bonnes raisons, pour peu qu'elles approfondissent ce sentiment, je mets en fait qu'elles le trouveront non seulement très-difficile à croire: mais même absolument contraire aux principes de la foi & du bon sens, par conséquent absurde, insoutenable & dangereux dans ses conséquences.

Je me souviens fort à propos, mon cher Strouble, de ce que vous avez dit touchant les autheurs du dictionnaire encyclopédique, qui éternisera la gloire de la nation françoise. Ils ont assez fait de fautes, & le moyen de n'en pas faire dans un si long & si gros ouvrage, il ne faut pas leur en imputer qu'ils n'ont point faites; ils ont assez d'ennemis, & il n'est pas nécessaire de leur prêter des armes. Sçachez donc que ces autheurs ont rapporté comme ils devoient le faire le sentiment de Mr. Boullier, mais sans l'adopter. Je vous parle avec franchise parce que vous êtes sans passion, sans intérêt, sans partialité.

Venons à la seconde objection, qui est tirée des soufrances des bêtes. Que repondez-vous, dirai-je, à votre autheur ? le voici. C'est que les négres qui vous servent & qui sont tous les jours sujets aux étriviéres, sont malheureux ; que leur Créateur est trop bon pour leur avoir donné une ame, & qu'ils sont par conséquent des machines.

Est-ce un chrétien qui parle ainsi ? La religion ne vous apprend-elle pas que ces négres sont nés pécheurs ? Vous sçavez donc la raison pourquoi ils sont malheureux. Mais les animaux n'ont jamais péché ; & sous un Dieu juste on ne peut être misérable sans l'avoir mérité. Cet axiome de la derniére évidence démontre que les bêtes ne sentent pas.

Je doute fort, dites-vous, que tant qu'on voudra raisonner sur ce principe, qui, soit dit en passant, est de St. Augustin, on puisse heureusement se tirer de l'objection. Je vous repondrai que vous parlez

peu refpectueufement d'un Docteur de l'Eglife, dont on parlera jufqu'à la fin des fiécles avec éloge, au lieu que fi jamais on vient à parler de vous, ce fera, foit dit en paffant, d'une maniére bien différente.

Voyons maintenant comment vous vous tirerez d'affaire. Je crois que ce fera comme vos négres avec les étriviéres. Cette maxime, repliquez-vous, paroit faite exprès pour les créatures raifonnables. Et moi je vous dis qu'elle eft faite pour toutes les créatures doüées de connoiffance & de fentiment. Cet argument-ci eft clair, il eft de la juftice de ne point punir un innocent: donc fi les bêtes foufrent, elles font punies quoique innocentes. Ce qui eft contre l'axiome, donc vous ne deviez point conclure, il faut donc changer la maxime & dire que fous un Dieu bon aucune créature ne peut être néceffitée à foufrir fans l'avoir mérité. Mais loin que ce principe foit évident, je crois être en

en droit de soutenir qu'il est faux.

En effet, dites-vous, si la brute subsistoit seule elle ne devroit pas soufrir, mais faisant partie d'un tout, de-là résulte nécessairement pour elle du mal & du bien, mais du bien qui compense, qui surpasse le mal & qui mérite d'être acheté par celui-ci.

En un mot l'ame des brutes à des sensations agréables, elle en doit donc avoir de desagréables, à moins qu'on ne veüille changer le cours de la nature & suspendre les loix du mouvement.

D'où vous concluez qu'une créature n'est malheureuse, que lorsque la mesure des maux surpasse celle des biens; alors elle peut se plaindre de son éxistence, elle est alors dans le cas d'une créature malheureuse sans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juste. Mais les bêtes, selon vous, ne sont point réduites à ce malheur.

Je ne vous dirai point que vous annéan-

annéantiſſez les preuves du péché originel, empruntées des maladies & de la mort. On croit communément que le mal phyſique eſt la ſuite du mal moral. Vous n'en voulez pas convenir. Cette queſtion-ci eſt délicate, & nous meneroit trop loin. Vous donnez d'ailleurs aſſez de priſe, pour être terraſſé & vaincu.

Je ne vous dirai rien des miſérables bêtes qui vivent dans les bois, des loups par exemple, des renards qui pendant l'été ont beaucoup à ſoufrir de la chaleur, des inſectes, des puces, de la gale, & qui pendant l'hiver vivent de terre ou d'écorce de bois, & meurent ſouvent de faim. Quel triſte ſort!

Arrêtons notre vuë ſur un cheval de fiacre. Il mange du foin & de l'avoine: il a donc des ſenſations agréables; mais qu'elles ſont indiſcernables, quelles ſont rapides, confuſes, obſcures! ſe préſente-t-on pour monter en caroſſe, on arrache la nourriture de la bouche de ce

pauvre

pauvre cheval ; il ne mange donc jamais tranquillement ; car une seule personne n'a qu'à passer pour qu'il craigne de marcher : & n'en passe-t-il pas continuellement dans une grande ville ? il est donc dans l'inquiétude, dans le temps même qu'on lui suppose des sensations agréables.

Passons aux sensations desagréables qu'il éprouve afin d'en extraire la somme : il est sur le pavé depuis six heures du matin jusqu'à une heure après minuit, exposé au froid pendant l'hiver, & pendant l'été à l'ardeur du soleil & aux mouches qui le dévorent. Ceci n'est rien en comparaison des courses qu'il a à faire. Pour les premiéres qui se font toujours mieux, il en est quite pour recevoir cinq cents coups de fouët à chaque course : mais ayant trotté tout le matin, les forces lui manquent sur le midi, il ne peut qu'aller au pas, alors un cocher impitoyable le charge de coups sur le museau, sur les yeux, sur les oreilles, & s'at-

s'attache à l'endroit ou la bête est le plus sensible. Il faut qu'elle trotte malgré qu'elle en ait. Elle s'abbat à la fin accablée de coups & de fatigue, elle est encore plus maltraitée. Il faut qu'elle marche ou qu'elle meure. Je le demande, la somme des maux ne surpasse-t-elle pas ici celle des biens ? oüi sans doute. Donc ce cheval est dans le cas d'une créature malheureuse sans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juste. * Donc l'objection prise des soufrances des bêtes est insoluble. Donc le sentiment de Mr. Boullier est insoutenable & dans son principe & dans ses conséquences.

Je ne m'appesantirai pas sur l'hypo-

* Il y a cette différence, dit Malebranche, entre les hommes & les bêtes, que les hommes après leur mort, peuvent recevoir un bonheur, qui les paye des douleurs qu'ils ont endurées dans la vie, mais les bêtes perdent tout à la mort. Elles ont été malheureuses & innocentes & il n'y a point de recompense qui les attende ; ainsi Dieu agit par caprice, l'homme innocent peut soufrir pour mériter, mais si la bête soufre, Dieu n'est pas juste.

pothése de Mr. le Comte Louis Barbieri, laquelle surement ne peut faire fortune. Elle prête le flanc à trop de difficultés, & celle que vous avez rapportée est insurmontable.

Je m'y serois arrêté & me serois bien gardé d'entrer en lice, si je n'avois vu que les philosophes sont invités de combattre ce systême & de moissonner des lauriers. L'occasion est si belle, & il y a si peu de risque, que j'aurois mauvaise grace de ne me pas présenter.

Je me contente d'un seul argument, fondé sur un axiome des plus clairs & des plus incontestables de la métaphysique, sçavoir qu'il faut être ou éxister pour agir. Or un esprit créable & non créé, un esprit simplement possible n'éxiste pas: donc il ne peut agir ni en qualité de cause physique ni en qualité de cause occasionnelle. Donc l'hypothése de Mr. le Comte Barbieri ne peut expliquer les opérations actuelles des brutes. Il est vrai que Dieu qui con-

noit sa toute-puissance doit connoître les choses possibles, futures & celles qui n'auront point de futurition ; Mais Dieu connoit les choses telles qu'elles sont, il voit donc dans les causes purement possibles les effets possibles qu'elles pourroient produire. Il n'y voit donc pas les effets actuels, les opérations actuelles des bêtes. Non sans doute. Il verroit les choses autrement qu'elles ne sont. Donc un effet possible suppose une cause possible ; mais un effet éxistant suppose l'éxistence de sa cause.

Il est temps de mettre fin à ce long entretien & de vous dire la raison pourquoi les lumiéres nous manquent pour découvrir la nature de l'ame de la brute. Les enfants aiment leur poupée, les bêtes sont les poupées des hommes & des femmes ; poupées plus parfaites que celles des enfants, poupées qui donnent des signes de joye, d'attachement d'amour ; & quand ces signes ne seroient qu'apparents, cela suffiroit pour

pour éloigner le ridicule qu'on veut jetter ſur une femme qu'on voit baiſer ſon chien & qui ne baiſe point ſa montre. Les animaux nous amuſent, ce n'eſt pas leur ſeule deſtination, ils ſont faits pour nous ſervir, nous vêtir, nous nourrir. Or les choſes dont nous devons faire uſage, ſont celles que nous connoiſſons le moins. Suivons les vuës du Créateur, comblés de ſes bienfaits, admirons ſa magnificence & ſa ſageſſe, dans l'étonnant ſpectacle de l'univers, dans l'organiſation du plus vil des inſectes, dans la varieté & la multitude des animaux, qui ne ſemblent être faits que pour notre ſervice, & qui nous chargent du tribut de loüanges & de reconnoiſſance que nous devons à notre commun Créateur, notre pere, notre bienfaiteur. Le plus précieux uſage de la philoſophie eſt de nous enſeigner celui que nous devons faire des biens que nous avons reçus.

*Corpora brutorum, quæ ſive carentia ſenſu*
*Sive inſtructa putes, mirare & numen adora.*





